



COLLECTION « CRITIQUE »

LUCE IRIGARAY

L'OUBLI DE L'AIR



LES ÉDITIONS DE MINUIT

© 1983 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
7, rue Bernard-Palissy 75006 Paris

La loi du 11 mars 1957 interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

ISBN 2-7073 0638 X

« La rose est sans pourquoi, fleurit parce qu'elle fleurit »
Angelus SILESIVS.

« Dans quel cercle sommes-nous ici, et vraiment sans aucune issue ? Est-ce l'*eukuklos alèthèia*, le sans-retrait, rondeur parfaite, pensé à son tour comme *Lichtung*, comme la clairière de l'ouvert ? Mais alors la tâche de la pensée n'aura-t-elle pas pour titre, au lieu de *Sein und Zeit*, être et temps : *Lichtung und Anwesenheit* (clairière et présence) ? Mais d'où et comment y a-t-il clairière (*gibt es die Lichtung*) ? Qu'avons-nous à entendre dans cet *il y a* (*es gibt*) ? La tâche de la pensée serait, dès lors, l'abandon de la pensée en vigueur jusqu'ici pour en venir à déterminer l'affaire propre de la pensée » (*La fin de la philosophie et le tournant*, dans *Questions IV*, N. R. F., Gallimard, p. 139).

Que le *il y a* de la clairière n'ait jamais été interrogé par la pensée, alors qu'il en serait la condition ultime de possibilité, que, dès l'origine, il soit question d'une nécessité de l'ouvert comme lieu de l'entrée en présence, mais que néanmoins l'ouvert demeure impensé — alors qu'il règne dans l'être même, dans l'état de présence —, tel serait l'oubli qui sous-tend l'histoire de la métaphysique, entraînant ainsi le destin de l'être comme étant(s).

Mais dans quelle parole présocratique va se chercher une évocation de l'ouvert ? Dans le *Poème* de Parménide. N'est-il pas déjà trop tard pour rouvrir le scellement de son mystère ? L'ouvert y étant déjà constitué comme rondeur parfaite ou comme sans-fond. Le cercle étant déjà bouclé : en chaque

point, commencement et fin coïncident, mais au prix d'un abîme.

Quel abîme ? Et pourquoi valoriser le cœur qui point ne tremble de s'assurer ainsi sur du sans-fond ? Pourquoi la non-occultation ferait-elle peur, sinon parce qu'elle dévoile le gouffre sur lequel se fonde la vérité ? Pourquoi opter pour une telle vérité ? Et la tyrannie qu'elle risque d'entraîner du fait de son pacte avec la crainte ?

Pour interroger le fait que « C'est dans cette alliance seulement que prend base toute requête d'une allégeance possible de la pensée », peut-être faut-il enlever à Heidegger cette terre sur laquelle il aimait tant marcher. Lui ôter ce sol ferme, cette « illusion » d'un chemin qui tient sous les pas — même s'il ne va nulle part —, et le ramener non seulement à la pensée mais au monde des présocratiques.

La métaphysique suppose toujours, de quelque façon, une écorce solide, à partir de laquelle élever une construction. Donc une physique qui privilégie, ou du moins qui ait constitué, le plan solide. Que les philosophes s'en éloignent, qu'ils le modifient, le sol est toujours là. Tant qu'Heidegger ne quitte pas la « terre », il ne quitte pas la métaphysique. Le métaphysique ne s'écrit ni sur/dans l'eau, ni sur/dans l'air, ni sur/dans le feu. Son ek-sistance se fonde sur du solide. Et ses abîmes, d'en bas ou d'en haut, trouvent, sans doute, leur interprétation dans l'oubli des éléments qui n'ont pas la même densité.

La fin du métaphysique serait prescrite par leur réintervention dans la physique d'aujourd'hui ? Mais la rationalité philosophique ne verrait pas de telles évidences ? Elles lui resteraient aussi voilées que « l'oubli de l'être » ? Appellation d'une même méconnaissance ? D'une même incapacité à traduire dans la discursivité des réalités fluides ? Heidegger, sans le dire vraiment, acheminait peut-être la pensée vers cette question ? N'était son amour quasi exclusif de la terre... Son désir d'y demeurer toujours ? Malgré cet étrange attrait vers la clairière de l'ouvert...

La clairière de l'ouvert, « en quoi » cela peut-il être ? — aurait-on pu lui demander. Cette vieille question philosophique ne semble pas lui avoir été posée. Elle était, sans doute, trop innocente. Trop ignorante. Trop simple. Trop peu complice avec l'histoire de la philosophie. Trop « sensible », ou trop « physique » ? Pour ne pas avoir été oubliée.

« En quoi » est un étant, cela peut se poser comme une question. « En quoi » l'être, cela ne se « pose » pas. Cela est, toujours, pré-supposé. Pré-visible, pré-établi. Du moins depuis Parménide : être et penser étant le Même. Et la question : « en quoi » est faite la pensée, étant laissée impensée.

L'être et la pensée seraient-ils faits de la même *matière* ? Dans le même élément ? Ce qui expliquerait leur mutuelle attirance ? Leur amour jusqu'à l'inséparable, en tout cas quand ils se donnent « sans retrait » ? Le « il y a » serait le même pour l'être et la pensée ? Du moins avant qu'ils ne déchoient dans les visages de leurs destins : étant(s) et méta-physique.

Reste la question : la pensée n'est-elle pas déjà un destin de l'être ? Ou le contraire ? Alors comment Parménide réalise-t-il leur co-occurrence ? Quelles sont les propriétés de ce « est » qui les fait se rencontrer dans le Même ? Qui circonscrit leur contrée comme étant (la) même ? Fond, impensé, de tout « destin » à venir ?

« En quoi » ce *est* pour qu'il opère, antérieurement à tout savoir et méthode de connaissance — identité, *omoiôsis*, *adéquatio*, ... —, la co-existence, co-essence, co-présence de deux ? Avant leur position possible en « choses » séparées. En quoi ce « est » pour avoir un tel pouvoir de fonder l'être et la présence, tout en disparaissant dans l'acte de fondation même ? Pour qu'il ait déjà été « utilisé » — et utilisant ? — sans qu'aucune naissance puisse lui être attribuée. Pour qu'il ait déjà donné lieu à l'être sans qu'aucun commencement de l'être soit.

Ou encore : quelle consistance a l'essence de l'être ? Nécessaire à la venue au monde de tout étant et de toute philosophie, et toujours déjà oublié — impalpable, imperceptible,

invisible, insensible, inintelligible — dans sa matière et son acte. « En quoi » ce *est* pour qu'il reste invisible alors qu'il est la condition fondamentale du visible, pour qu'il ne soit pas posable alors qu'il est la condition de toute position, pour qu'il ne soit pas produit et soit la condition de toute production, pour qu'il n'ait pas d'origine mais soit l'originaire même ? Pour qu'il confonde le deux en un dans le Même sans que cette opération soit techniquement assignable.

En quoi ce *est* ? Diaphane, translucide, transparent. Transcendant ? Médiation, médium fluide mettant en rapport sans obstacle le tout avec lui-même, et certaines de ses parties entre elles suivant leurs propriétés : réelles ou décrétées « vraies ».

Vraies ? Dans la sphère de l'être. C'est dire dans le cercle déterminé comme celui de la pensée en fonction de ce rien de pensable qu'elle est. Décision d'envelopper, cerner, refermer, dé-finir, l'impensable. De le nommer comme l'unique au-delà ou en deçà de toutes les significations qu'il rassemble et relie dans son Tout, lui qui nomme sans jamais pouvoir se désigner lui-même. Lui qui est en excès à toute déclaration, dire. Ou position, phénomène, forme. En restant la condition de possibilité, la ressource, le fond sans fond.

En quoi ce *est* ? En air.

Le sens de ce mot ? Dans la sphère déterminée déjà par l'oubli de l'air, seront compris : apparence, expression, mime, paraître, sembler, ressembler, ... Et, même : morceau de musique écrit pour une seule voix, accompagnant des paroles ; mélodie. Ces « sens » possibles de air ont toujours été entendus dans l'histoire de la philosophie, et ont toujours fait l'objet d'estimations, d'appréciations, d'analyse de valeurs, ... Leur rapport à la « vérité » et à l'être a toujours fait question. Ils sont même, ces sens de l'air, aujourd'hui l'enjeu, ou thème, ou motif le plus considéré en philosophie. L'apparence, le paraître, le sembler et ressembler ne seraient-ils pas, aujourd'hui, ce vers quoi se destinerait l'être ?

Cette nouvelle figure de l'étant aurait ses productions, ses producteurs et consommateurs d'arts plastiques, et, plus subtilement proches de l'être, ses musiciens. Mais les uns et les autres auraient « oublié l'être » ? Plus exactement,

ils penseraient pouvoir en finir avec l'être, en oubliant en quoi il est.

Se comprend que la philosophie meure — sans air. L'être, au moins, en tenait en réserve ?

Ainsi : la clairière de l'ouvert. Ce champ, ou espace libre, où se donnerait encore de l'air.

Ce qui ne va pas sans risque. Rappeler que l'air est au fondement sans fond de la métaphysique revient à l'abîmer de part en part. A la flouer de partout. A rendre toujours fuyantes et expansibles, compressibles, élastiques... ses propriétés. Rien ne se tient plus pareillement dans l'air. Libre ?

Libre ? Cet être-air se tient dans une clairière. L'ouvert, le libre, est, encore, dans un cercle. Ou quasi-cercle : il est ouvert.

Cette ouverture, oubliée, c'est dans la fermeture du cercle parménidien qu'Heidegger en trouve l'évocation. Ce qui serait dire que son air a déjà perdu ses qualités matérielles ? Qu'il est déjà un fluide idéal ? Non vivant. Retrouvant le chemin de l'air, Heidegger découvrirait un air irrespirable ? D'où le péril ? Sauf pour la pensée ?

Mais la pensée a-t-elle besoin d'un autre air que le vivant ? Plus éthéré ? Si oui, comment le penseur vivant s'arrange-t-il de ces deux airs ? Se mélangent-ils en lui, ou non ? Est-ce en tant que vivant qu'il pense. Ou non ?

« La tâche de la pensée serait dès lors l'abandon de la pensée en vigueur jusqu'ici pour en venir à déterminer l'affaire propre de la pensée. » Penser revient-il à mourir ? A faire mourir ? Par appropriation-désappropriation : d'air ? Par utilisation abusive de cette matière par quelques-uns. Par monopole de ce qui serait déclaré valeur respirable, par immobilisation des ressources d'air, par transformation sublime d'atmosphère, par raréfaction d'ambiance : les plus altiers se disputant des sphères de plus en plus éthérées. Raréfaction et compression : le volume d'air doit rester maîtrisable. Capitalisation, donc manque. Purification, donc ? manque et pollution. En tout cas, pour le commun des mortels.

Le métaphysicien serait un trafiquant d'airs. Ce qui resterait, par lui, impensé. D'où le risque dont il serait toujours menacé ? D'où l'oubli de l'origine de son pouvoir ? Revient-il,

ou l'amène-t-on, dans un espace libre — une clairière ? —, il ne peut savoir si l'air lui en convient ou non. Si, respirant comme vivant, il ne meurt pas comme penseur. Respirant comme penseur, il ne meurt pas comme vivant. Le dévoilement de l'opération fondamentale de la pensée de l'être est un péril quasiment impensable. Telle la mort même. Le danger n'est pas mortel, il est mort. *L'alèthèia* — la mort qu'est la pensée.

Quelle mort ? C'est ce qui demeure et doit demeurer caché : la méthode fondamentale du faire mourir philosophique. Mais n'est-ce pas du côté du manque d'air, sous ses différentes formes, qu'elle s'effectue ? De manière assez subtile pour qu'elle ne cesse d'avoir lieu sans se produire ouvertement, et prêter à un éventuel jugement. De manière assez ambiguë pour que ne se sache plus qui donne ou prend de l'air, si tant est qu'au point où nous en sommes de l'histoire de la philosophie la chose soit aussi facilement décidable. Si celui qui vous donne de l'air, vous donne un air ainsi raréfié, ou comprimé, ou pur, ou pollué, ou... ou... qu'il vous donne, effectivement, la mort ? S'il vous prend l'air, cela vous rassure, au moins, sur le fait que vous respirez encore.

Mais, pour subsister, les chemins de campagne sont quand même plus salubres que l'atmosphère qui environne et que parcourent les philosophes. Peu importe d'en fournir une preuve. Ce serait déjà entrer dans leur système. Et risquer de se faire peur pour rien : il n'est pas exclu qu'ils confondent l'air de la campagne avec l'horreur du vide. Le vide qu'ils fabriquent en utilisant l'air pour dire, sans jamais le dire. Gouffre de l'origine de l'appropriation de leur pensée ?

Ultimement valorisé comme creux : possibilité de rassembler ? Quand le monde devient par trop construit et peuplé, l'esprit ou l'âme par trop préoccupés ou encombrés de connaissances, les discours par trop saturés, le recours aux espaces encore vides — non plantés d'arbres ? — s'impose. Vide quand même cerné : *la clairière de l'ouvert*, d'où sort du retrait et où entre dans le retrait le tout.

L'air n'est-il pas le tout de notre habiter en tant que mortels ? Y a-t-il un demeurer plus vaste, plus spacieux, et même plus généralement paisible que celui de l'air ? L'homme peut-il vivre ailleurs que dans l'air ? Ni dans la terre ni dans le feu ni dans l'eau, il n'y a un habiter possible pour lui. Aucun autre élément ne peut lui tenir lieu de lieu. Aucun autre élément ne porte avec lui, ou ne se laisse traverser par, lumière et ombre, voix ou silence. Aucun autre élément n'est à ce point l'ouvert même — sans nécessité d'ouverture ou réouverture pour qui n'aurait pas oublié sa nature. Aucun autre élément n'est aussi léger, libre, et sur le mode « fondamental » d'un « il y a » permanent disponible.

Aucun autre élément n'est ainsi l'espace avant toute localisation, et un substrat à la fois immobile et mobile, permanent et fluent, où de multiples découpages temporels restent toujours des possibles. Aucun autre élément n'est, sans doute, aussi originairement constituant du tout du monde sans que cette originalité s'achève jamais en un premier temps, une primauté simple, une autarcie, une autonomie, une propriété unique ni exclusive...

Mais cet élément, irréductiblement constitutif du tout, ne s'impose ni à la perception ni à la connaissance. Toujours là, il se laisse oublier.

Lieu de toute présence et absence ? Pas de présence sans air. Mais l'air n'ayant jamais lieu sur le mode de l' « entrée en présence » — sauf dans le vent ? —, le philosophe peut penser qu'il n'y a là qu'absence quand aucun étant ni aucune chose ne viennent à sa rencontre dans l'air.

La clairière de l'air est clairière pour l'apparaître et le disparaître, pour la présence et l'absence. Du moins peut-on — pouvait-on ? — ainsi le penser dans un oubli de la matérialité de l'air. Dont la techno-physique se charge de rappeler le pouvoir. Par l'effet de la désintégration de l'atome, par exemple...

Dès lors, la faveur de l'oubli devenant, dans un certain tournant, gardien de l'être, faisant du péril du dévoilement de son essence le secret de sa garde, ne risque-t-elle de devenir, dans le futur, impossible ?

Sans doute — il l'a dit — l'avenir suffirait au penseur,

même sans futur. Projection, idéale ?, de ses réserves d'air ? Mais où se réserve l'air ? Et les techniques philosophiques de garde et de fabrication d'airs ne sont-elles, aujourd'hui, dérisoires au regard de celles des savants (physiciens, biologistes, chimistes) ? Le philosophe n'est-il pas devenu ce poète qu'il a toujours méprisé ? Et pense-t-il pouvoir gouverner poétiquement le monde ? Alors que la figure et le destin de diffusion de l'opinion produisent de la « vérité » à une vitesse et selon une universalité autrement puissantes que celles du penseur se retournant, méditativement, vers le mystère de *l'alèthèia*.

Quel est donc aujourd'hui le pouvoir du *logos* ? Prête-t-il, effectivement, la main à la technique ? Aidant au déploiement de la *phusis* ? Pour quel destin ? Freine-t-il, au contraire, le progrès technique ? Pour quoi d'autre ? Une téléologie unique lui est-elle, aujourd'hui, impossible ? Collaborant d'une main, freinant de l'autre. Joueur cynique d'une époque « capitaliste » ? Organisant sa survie pour tout régime économique et politique possible. La gauche et la droite lui étant devenues aussi peu distinctes que la différence des sexes qu'elles ont toujours, aussi, signifiée. Tout pouvant devenir tout et n'importe quoi : il suffirait d'argumenter de ses fantasmes, ou identifications imaginaires, ou rêves, ou...

Telle serait la décadence qu'aurait entraînée une exploitation incontrôlée de l'air par le langage, les systèmes de représentations : une telle plus-value à partir d'une production matérielle soi-disant gratuite que les discours seraient aujourd'hui sans crédit possible. Le philosophe s'en faisant fête ? Plus vite ça se dévalue, plus vite ça... Quoi ? Ça n'a plus de sens ? Plus de rapport à l'être ? Plus de réserve d'air ? Plus d'avenir vivable. Respirable. Le futur du philosophe se réduisant en mirages ? D'où la détresse du penseur ?

Et la tâche qu'il se propose : déterminer ce qui s'est perdu dans l'affaire propre de la pensée. Ce qui s'est oublié dans cette « rondeur parfaite » ou être et penser sont le même.

Ou encore : comment l'air a-t-il pu se refermer en cercle ? Quelle médiation psychique était déjà à l'œuvre chez les Grecs, ployant la liberté de ce fluide à une forme sphérique ? Le durcissant en coque solide pour l'habitation — future —

des mortels ? Supposant une immédiateté de la rencontre avec les choses, une phénoménalité des choses sans élaboration subjective, alors que l'imagination — et transcendante — fabriquait déjà ses irréductibles illusions : parce que l'air est une chose imperceptible, inapparente, et, si originaire pour la perception, que son corrélat psychique ne peut être que de l'ordre du transcendant.

Que la détermination du transcendantal comme tel soit bien plus tardive, ne signifiant pas que son lieu n'était pas toujours déjà ouvert. Le *logos* ne nomme que ce qui est. N'était-ce la tâche qu'il s'était donnée ?

Ce qui est, certes, est différemment dans le monde grec : l'être s'y destine encore selon sa forme d'étant physique sensible. Interroger ce qui s'est oublié dans cette rencontre de l'homme avec la *phusis* grecque n'est donc peut-être pas une tâche sans fond. Elle est vertigineuse cependant pour qui a négligé un certain rapport à la matière, pour qui tire son pouvoir de la plier à des direx qui la réduisent à néant ou qui l'élabore selon des techniques inappropriées. Pour qui ne nomme pas ses sources, tait ses médiations, se veut « faire » trop univoquement « de l'homme » pour construire et épanouir le monde physique.

La matière de la *phusis* a — peut-être ? — une logique que le *logos* ne connaît pas. Surtout quand il s'agit de sa ressource la plus « fondamentale » : l'air ? Déjouant toutes les catégories posées et posables — du moins jusqu'à présent —, transgressant les méthodes existantes du penser, l'air serait la *médiation matérielle* oubliée du *logos*. Se déroband au sensible et à l'intelligible, il en permettrait la détermination comme tels. Supportant « physiquement » la dialectique spéculative, il y disparaîtrait toujours dans la médiation d'un fonctionnement psychique, qui ne dit plus ses ressources matérielles : surtout fluides. (Aussi bien est-il juste d'interpréter tout discours produit jusqu'à présent comme oublieux de la matière. Désigner une partie de la matière — comme thème, motif, référent, méthode, ... — en négligeant le tout de son exploitation reste, forcément, dans une élaboration dite « idéaliste ». Cela demeure « impensé » des « matérialistes », du moins modernes).

L'air serait l'archi-médiation : du *logos*, du penser, du monde — physique ou psychique. La substance de la copule qui permettrait le rassemblement et l'agencement du tout dans le vivre et l'être de l'homme, et son habiter dans l'espace en tant que mortel. Mais cette archie ne serait jamais constituable en origine du fait de ses qualités de médium et de sa permanente nécessité pour la subsistance immédiate de l'homme.

Ce qui signifie que cette matière se soustrait à la maîtrise, et que le débat de l'homme avec la *phusis*, quand il s'agit de l'air, est le plus constamment menaçant de mort : le plus originairement et toujours immédiatement présent de son surmontement du naturel. A l'air, il doit de commencer à vivre, de naître et mourir ; de l'air, il se nourrit ; dans l'air, il est logé ; grâce à l'air, il peut se mouvoir, exercer une activité, se manifester, voir et parler.

Mais cette matière aérienne reste impensée du philosophe. Et, dans cet impensé, la puissance de la mère-nature l'emporte, du moins jusqu'à présent, sur tous ses pouvoirs. Condition *a priori* de tous ses *a priori* ?

Mais l'air est-il pensable ? Par quelles transformations devrait en passer le *logos* pour penser cet impensé ? Subsistera-t-il à cette opération ? Si la copule qui l'assure comme tel est interrogée dans ses propriétés matérielles, qu'advient-il de cette vérité que l'homme a toujours cru pouvoir tenir, y compris dans son dérobement à la perception immédiate ? Une vérité fluide est-elle pensable ? Qu'en advient-il des vérités essentielles jusqu'à présent façonnées par l'homme ? De « l'homme » même ? Et n'est-ce pas, aujourd'hui, la tâche de la pensée que de se questionner sur cette réalité qui l'habite et qu'elle habite en tant que mortelle ? Se voulant immortelle. Reste l'air dont elle tire sa subsistance.

Le geste de la pensée a-t-il toujours été de conjurer et maîtriser la mort ? S'affairant d'abord au plus grave péril ? Se préoccupant, en un premier temps, du plus rare ?

A moins que la pensée naisse d'une surabondance, d'un excès qui déborde l'homme ? Créateur de rareté parce que

voulant constituer un monde qui lui soit propre ? Un monde où il se porte à la rencontre de la nature pour la ployer à sa mesure, et non la laisser être. Un monde où il se soucie moins d'assurer sa subsistance, de trouver réponse à ses besoins, d'aménager un lieu vivable, que de transformer le tout en son univers. Le rapport à la *phusis* étant déterminé par un projet d'appropriation plus que par un désir de vie, ou de survie.

L'homme prétendrait refaire le monde à son image, autant sinon plus que l'habiter en tant que mortel. L'avenir qu'il se serait toujours secrètement proposé serait de devenir ou d'être le maître de l'univers, au risque d'en perdre la vie. De devenir comme immortel, quitte à en mourir ici maintenant.

D'où la question : le *logos* suppose-t-il un arrêt de mort ? Cet énoncé est-il ambigu ou non ? Le projet le plus cher à l'homme est-il de mourir ? Dans, de, par, pour... un mirage ? Son intervention la plus radicale dans la nature serait de la transformer en son miroir ?

L'élément le plus résistant à cette opération n'est-il pas l'air ? Médiation de toute réflexion, comment l'air se réfléchirait-il lui-même ?

D'où l'oubli de ce qui se donne à profusion ? Cet *il y a* où tout advient et se meut presque sans entrave. Lieu et milieu imperceptible de toute présence et de tous rapports. Impensé d'où naît, où se suspend et s'abîme l'être ? Recélant une aporie du dire de l'air. Parce que l'homme se serait voulu ek-statique à son entour de vivant mortel, dressé dans la séparation d'avec son ambiance, érigé dans la méconnaissance de ce qui permet, soutient, accompagne, manifeste... son être debout. Muet sur cet infiniment ouvert qu'est l'air, pour affirmer son essence comme propre alors qu'elle est, avant toute ek-sistance, fondée sur un échange impensé.

Mais l'élément air ne se manifeste pas. Sinon sous forme de fumée ? « Si l'étant se montrait partout comme fumée, les nez seraient alors experts au diagnostic. » Traduction humoristique du fait que le pouvoir de connaître se détermine par l'apparaître de l'étant ? Ici se laisserait entendre claire-

ment la proximité d'Héraclite et de Parménide. Ce « fragment 7 » étant la version héraclitéenne du « fragment 3 » du *Poème* de Parménide : le Même, en vérité, est à la fois penser et être.

L'air ne se montre pas. Comme tel, il se dérobe à l'apparaître comme étant. Il se laisse oublier par la perception des nez eux-mêmes. A moins qu'une activité de l'homme ne l'ait préalablement fabriqué.

L'air reste ressource d'être impensée. Impensable ? Par Heidegger ? Bien que le phénomène des cosmonautes ait souvent traversé ses méditations...

Certes, *cosmos*, chez Héraclite, ne signifie déjà plus la surabondance d'un *phuein* naturel. Ce même de tout temps déjà là, sans cesse vivant, aussi loin qu'il puisse être remonté vers l'arrière ou projeté dans le futur, ce même pourrait désigner le *il y a* pour tout et pour tous de l'air. Air qu'aucun des dieux ni aucun des hommes n'aurait produit. Mais ce sens serait déjà oublié dans le phénomène ou la phénoménalité du feu. *Cosmos* représente déjà le monde de l'homme : le pouvoir d'allumer et utiliser le feu le distinguant des autres vivants.

Qu'il n'y ait pas de feu sans air, que la rencontre avec l'air soit nécessaire à la combustion, que quelque chose d'un « il y a » de la *phusis* assure la position de l'homme comme homme sans reconnaissance de cette provision reçue, cela demeure impensé dans l'ordre du monde, déjà chez Héraclite et Parménide.

Il est « vrai » que l'air n'est pas produit par l'homme et qu'il n'apparaît pas comme source ou jaillissement. *Cosmos* doit s'entendre déjà comme rassemblement et ordonnancement du tout par et pour le pouvoir de l'homme. *Cosmos* et *logos* étant du même.

Que *Cosmos* veuille dire aussi : « ce qui respandit », le « Radieux », « Zeus », « la lumière du ciel », « ceux qui brillent à la tête de l'Etat », cela indique que *cosmos* est déjà du règne de ce qui domine de haut, surplombe de son ciel, commande de son élévation ou érection comme tête, chef, capitale. (Cf. « Les séminaires », dans *Questions IV* notamment celui du *Thor*, III.)

Un troisième sens, secrètement uni aux deux autres, signifie : parure. Produit par l'homme, le feu qu'il prodigue de son haut, pare d'or. « La parure, comme l'or, n'est pas là pour briller seulement par elle-même, mais pour faire briller celui qui la porte et sur qui elle brille. » Ainsi la nature, transformée par l'homme pour l'habiter en tant que son maître, son roi, son Dieu.

Dès l'origine, l'air devient l'air que se donne l'homme pour paraître. Le triple sens de *cosmos* ou de feu ne change rien, fondamentalement, à ce qu'instaure comme gouvernement de l'homme sur la nature la séparation du feu des autres éléments. Ce multiple est déjà plié à l'autarcie d'un pouvoir : la *phusis* déjà ouverte par et pour l'homme selon ses besoins ou désirs de paraître. Elle n'est pas rencontrée dans son laisser-devenir, y compris inapparent.

Et le privilège du feu, du brillant, de l'apparaître ne se trouve pas questionné, alors que la clairière de l'être se donne pour un « il y a » antérieur à la lumière ou l'obscurité, le son ou le silence. Evocation des propriétés diaphanes de l'air ?

Demeurant dans l'apparaître, le penseur n'y voit que du feu. Ou encore : la coque évidée de la sphère de l'être ? Les deux appartenant au même ? La marque du désir de l'homme sur la nature.

En quoi cette coque ? En air. En quoi pourrait être l'enveloppe du monde sinon en air vitrifié ?... Ce qui se dit dans la cosmologie d'Empédocle. Le premier élément qui fut séparé par la haine fut l'air, et il entoura le monde en cercle, ou en œuf. Le cercle extérieur de l'air se solidifia ou se congela et se transforma en une voûte cristalline qui limite le monde. Ce fut le feu, selon ses propriétés de solidifier, qui condensa l'air et le changea en glace.

Ainsi le monde fut constitué en un tout refermé sur lui-même, l'élément cosmique le plus fluide lui servant d'écorce solide.

Comment enfermer l'air sinon en l'utilisant lui-même comme enveloppe ? Une procédure renversante aurait toujours déjà lieu pour prévenir l'aporie, y compris dans la détermination du lieu.

Ce qui se soustrait à la limitation devient la limite même.

Et, là où l'être se donne encore sous forme de phénomènes physiques sensibles — dans le monde grec —, le support matériel de l'*apeiron* est constitué en *peiras*.

N'est-ce pas ce qui se « fabrique » constamment dans le geste d'appropriation du monde ? Et ce pour quoi ce geste comporte toujours un péril sans fond ? La limite s'y dévoile parfois comme limite du penser, alors qu'elle se voulait limite du monde par lui. Où resterait encore de la nature illimitée, l'homme ne découvrirait que son propre vide encore impensé ? Le vertige provenant de toucher aux confins de là où l'homme se tient, et non d'arriver aux bords de quelque abîme naturel ?

Et ce d'autant plus que la matière qui assure les propriétés du monde est déjà imaginaire ? L'air glacé qui entoure le monde d'Empédocle est en air très subtil : en éther. Le miroir qui constitue, de son enveloppement, le monde de l'homme étant déjà projection de son désir ?

Veut-il se l'approprier, il ne tient rien que le montage insaisissable de celui-ci. Qui, en ce geste, se défait. Ou se redouble thématiquement. L'homme voulant se ressaisir comme constituant et rassemblant le tout n'appréhende que le rien : bulle d'air fabriqué, corrélat vide du tout. Clairière de l'être ? Cercle du *logos* ? *Gestell* organisant sa perception, sa réflexion, sa projection en monde. En tant que mortel ? Ou se voulant immortel ? Ce qui signifie : *être — rien — même ?*

Quelque chose du dispositif mis en place par l'homme pour affronter le péril de la mort dans sa rencontre avec la nature reste impensé. Ce quelque chose pourrait se dire comme son projet ou ses projections intervenant toujours déjà dans ce qu'il dit être. Comme sa fabrication et ses impuissances se mêlant toujours déjà dans ce qu'il désigne comme le laisser-être de la *phusis*. La position de l'origine de la métaphysique : être — penser — le même, recélant déjà, dans l'oubli, la différence de leur provenance, production, surgissement, apparition.

Dans le *il y a*, ou *il se donne*, ou *ça se donne*, lequel des deux — être ou penser — constitue la réserve qui ainsi se prodigue ? Cela revient-il au même ? De quelle ressource

ces deux puisent-ils leur mêmeté pour ainsi s'élaborer ou se dire ? Quel *Gestell* de l'être ou du penser permet-il d'utiliser des ressources ? Et si les deux n'ont pas de provenance identique, ont-ils ou non des *Gestell* différents ? Dans la rencontre de l'homme avec la nature, est-il tenu compte des deux ? Ou : le montage mis en place par l'homme pour se poser en tant qu'homme voile-t-il qu'il n'épanouit sa nature qu'au prix de cadrer et masquer la nature ? L'homme ne construirait son monde que par une appropriation du monde naturel. Un défrichage, une effraction et une culture de celui-ci pour s'y enraciner, y prendre de quoi assurer sa subsistance, y puiser de quoi nourrir son érection. Y ouvrir un espace habitable, y aménager une ambiance où demeurer, y trouver un fond grâce auquel puissent ek-sister l'apparition des phénomènes ? Mais cette exploitation de la nature par l'homme ne risque-t-elle pas d'entraîner sa propre mort ?

Laisser être doit-il s'entendre comme laisser se déployer la pensée de l'homme, ou laisser s'épanouir la nature ? Ces deux avènements peuvent-ils arriver dans le même temps ? Quel temps ? A-t-il déjà eu lieu ? S'annonce-t-il comme un avoir lieu possible ? Le *il y a* du temps de l'être ne diffère-t-il pas, jusqu'à la mort et au-delà, leur rencontre ?

Ou encore : la présence n'est-elle pas ce *Gestell* mis en place par l'homme pour rendre impossible certaines rencontres avec la nature ? *Gestell* qu'il lui prête, dont il l'apprête jusqu'à lui enlever son devenir propre. Si changer, s'altérer revient à s'absenter, le monde physique est ou radicalement absent pour l'homme, ou si transformé de toujours par le projet qu'il a sur lui qu'il en perd ses propriétés. Ce qui revient au même pour l'avènement d'une rencontre entre les deux. Le visage projeté par l'homme sur la *phusis* aurait déjà effacé celui de l'enracinement, la croissance, l'éclosion, le dépérissement naturels. Une certaine technique aurait toujours ainsi maquillé la *phusis* que l'homme n'y découvrirait qu'un mirage ou un risque de s'abîmer. Le vertige de l'impensé. Et l'impensable, pour lui, d'un *phuein* dont il ne connaîtrait ni le péril ni le remède.

Si « être debout devant, être de niveau avec, être de taille à soutenir ce devant quoi on est » (« Séminaire du Thor »,

1969, dans *Questions IV*, p. 268) dit la compréhension de l'être, ces mesures, ce *Gestell*, sont déjà inappropriés quand il s'agit de l'air. Jamais constituable en un « devant soi » mais ce dans quoi et grâce à quoi tout peut venir à l'apparaître « devant soi ». Avant toute clairière, l'air est ce médium en quoi se bâtit l'étendue. Le défrichement des arbres faisant apparaître et disparaître ce qui s'y découpe pour le surgissement d'autres étants.

Mais la clairière de l'être n'est déjà plus celle de la forêt. Car tout s'y représenterait-il, l'air n'y serait plus. La rencontre qui peut avoir lieu dans cette clairière est toujours déjà une expérience « sous vide » : dans un espace déterminé, délimité, par l'oubli, la privation d'une matière nécessaire à l'existence des êtres vivants. Dans un milieu où les « choses » ne viennent se rassembler qu'après avoir été arrachées à leur site naturel. Dans un creux, un trou, une excavation, un endroit, un lieu ouverts par effraction de la nature.

La question d'une topologie de l'être revient donc à celle de l'être comme topo-logique. En quoi l'être correspond-il à une détermination de la localisation déjà construite en détruisant des propriétés de l'« espace » naturel ? Le lieu n'étant que par sa limite : entre un dedans et un dehors, un extérieur et un intérieur. Une incorporation et une projection ? L'espace n'entrerait en jeu que par cette frontière élaborée par l'homme ? Ses volumes, ses ouvertures, ses vides éventuels, n'auraient lieu que par des bords fixés par lui ? Le libre pourrait venir flotter autour de cette œuvre : resterait sa limite.

Arrête-t-elle Heidegger dans la marche de la pensée ? Faut-il entendre une retenue dans les fluctuations, les oscillations, les balancements et flottements qui insistent dans « L'art et l'espace » (*Questions IV*, pp. 98-106) ? Le philosophe y change-t-il de position ? Ou fait-il bouger les « choses » devant lui, donnant l'illusion d'un déplacement, alors qu'il maintient, fixe, le cadrage de son point de vue ? Se permettant n'importe quelle cinématique, la chambre de projection demeurant sa garde.

Mais le philosophe voit-il la limite ? S'il la voyait, n'y

perdrait-il pas son regard ? Même s'il feint de le perdre, y renonce-t-il ?

Quand Heidegger questionne le péril d'un projet physico-technique moderne pour l'habitation de l'espace par l'homme, ce questionnement ne reste-t-il posé à travers une optique grecque ? L'ouverture qu'apporte la prospection moderne de l'espace est refermée par une topo-logique encore aristotélicienne, et, pour une part, présocratique.

Que dire de certaines propriétés de l'air au regard de l'enveloppe qui définit le lieu pour Aristote, l'être pour Parménide, le *cosmos* pour Héraclite ? L'air se laisse-t-il ainsi enclore sans une technique qui lui enlève certaines de ses qualités ? Se cerne-t-il de lui-même ? Quel projet de l'homme entraîne qu'il puisse se présenter ainsi disposé ? En clairière, par exemple.

Sans air, le lieu est-il vivable pour un mortel ? Et si la protection d'une limite-enveloppe se conçoit dans l'horreur du vide, pourquoi se perpétue-t-elle quand la « nature » devrait être rassurée par la découverte de la pesanteur de l'air ?

Ou encore : comment se fait-il que, pour Heidegger, le « vide » soit encore là ? De quoi tient-il lieu ? Et quel est son rapport — essentiel ? — au tout du lieu ? A la libre étendue. La vastitude ?

Pour y entendre quelque chose, une méthode serait peut-être d'accompagner trois hommes cheminant dans la campagne, au crépuscule. Loin de leurs habitations, ils s'entre-tiennent de leurs perplexités, leurs questionnements, leurs étonnements, leurs émerveillements quant à leur relation à l'ouvert. Sans doute, la tombée de la nuit les contraint-elle à se recueillir, ralentissant la cadence de leurs pas. Ils n'en demeurent pas moins chacun revêtu d'un rôle : savant, professeur, érudit. Ne se départissant qu'à peine de leurs attributs et réserve. Juste un peu d'exaltation pour amener un dire plus poétique. Sinon, le genre de confidences et d'enthousiasme convenant à l'enfant qui est toujours en l'homme. Pas de risque donc d'être choqué. Tout se passe, apparemment, dans et pour le plus paisible repos de tous.

Entre l'un et l'autre, l'un et l'une, il n'y a pas, du moins au présent, de passage. L'être serait une attente dont l'ouverture s'est refermée en cercle — aussi de l'oubli — pour qu'y demeure en repos le penseur. Le tout représenterait la commémoration de ce qui a déjà été attendu, la garde qui permet de pouvoir encore attendre ce qui n'arrivera jamais. La libre étendue et tout ce qui s'y tient reviendrait à l'élévation d'un pont : bâti dans l'attente, mais aussi l'oubli, d'un passage vers.

Incessante traduction, le pont demeure, mais au bout il n'y a personne. Le *il y a* du pont a emporté, dans sa construction, l'autre vers qui il se voulait passage. A portée de main reste l'outil, seulement l'outil. Et des choses déjà fabriquées. Le tout autre — la toute autre — n'y est plus. L'être en tient lieu. Et il suffit d'interpréter en quoi il est, pour comprendre que l'autre ne peut s'y tenir — sinon en présence. L'autre n'est plus que l'assimilation projetée dans le « libre » du deuil de l'autre. Laisser être revient ainsi à abandonner à l'autre la garde de la sérénité devant l'absence du rapport entre l'un et l'autre — l'un et l'une. A se départir de la tâche du vers, pour revenir, sans fin, à la construction du pont. Qu'il ne s'y passe rien serait, maintenant, le fait de l'autre qui oppose à toute tentative de passage la résistance d'une sérénité sans faille. Toujours le penseur revient à son point de départ pour repartir vers l'autre — l'une — qui n'est plus que la commémoration d'une attente. Sans terme. L'autre — l'une — s'est laissée utiliser en être-pont

au bout duquel rien n'est : ce passage n'est qu'un éternel retour au même.

Ce passage de soi à soi, de soi à l'autre de soi, même, se fait à travers une étendue qui semble transgresser toutes limites : horizontales ou verticales. Cela pourrait avoir lieu déjà sans transcendance et dans une vastitude où l'horizon se résorbe dans son au-delà. La sérénité suppose que rien ne reste : dehors. Le tout y est convoqué. Ou reconvoqué ? Après avoir été récolté dans la nature, et mis à l'abri dans une demeure où les choses durent sans s'altérer.

Le tout y est à la fois cueilli dans la nature pour être recueilli dans un monde d'appropriation-désappropriation unique et définitif : où le tout prend place, se garde, disposé dans son demeurer. Rien d'autre ne peut y advenir sans le passage par l'assimilation d'un deuil. Aucun(e) vivant(e) ne peut y arriver, sans être d'abord « couché(e) devant », « cueilli(e) » et « mis(e) à l'abri » dans un lieu de noble commémoration. A tout(e) il n'est dit simplement oui ou non, et, dans le suspens entre les deux, chacun(e) est disposé(e) à sa place. Oui, car l'homme ne doit soustraire à son attente rien de ce qui se destine vers lui ; non, car aucune chose ne peut subsister, ni même survenir, en dehors de cet espace-temps déjà déterminé par et pour l'être de l'homme.

Est-ce dire déjà déterminé pour la mort ? Ce serait trop dire. Le sans-nom ne peut ainsi se désigner. L'opération de constitution de l'espace-temps doit, elle, rester sans appellation. Du moins encore dans le présent. D'ailleurs, il ne serait pas juste d'affirmer qu'elle se tient uniquement par et pour la mort (affirmer détruirait déjà cette affirmation). Elle a lieu dans et grâce au suspens entre le oui et le non — l'à-venir d'une naissance, l'après-coup d'une mort.

Il faut — pour l'entendre — faire retour à ce qui est déjà avant l'attente. A ce dont l'attente, qui semble originnaire, procède. A ce qu'elle attend de répéter, sans fin. Ou encore : de quoi, en quoi, est faite l'attente ? Pour l'homme, elle provient de son ascendance. Attend qui séjourne à l'origine de son être. Qui, d'avance, s'est confié à ce d'où, ce dont, à partir de quoi se constitue l'essence de la pensée. A cette antériorité si éloignée d'une avance sur l'essence

de la pensée que la pensée n'y atteint pas. Attend qui attend le retour impensable d'un commencement.

En quoi l'essence de la pensée pour que son commencement soit ainsi impensable ? Ayant lieu dans l'antériorité de tout passé, dans l'à-venir de tout futur. Tellement en avance sur tout temps appellable.

C'est dans le rapport à la libre étendue qu'elle commencerait. Comment ? C'est à peine pensable... Car, là où la libre étendue est le commencement de l'être, cette provision d'essence qu'elle donne se retourne dans le fait qu'elle n'est pas sans l'être de l'homme. Là où l'homme, d'où l'homme, tire sa provenance, il dit que sans l'être de l'homme elle ne serait pas. C'est bouclé.

« Manifestement, si l'être de l'homme est confié à la libre étendue, c'est parce qu'il lui appartient si essentiellement que, sans l'être de l'homme, la libre étendue ne saurait se déployer comme elle le fait. » Le commencement de l'être de l'homme est donc quasi ustensilement nécessaire à la libre étendue. Sans lui, elle n'aurait pas son déploiement. C'est pourquoi l'être de l'homme est approprié à la libre étendue : elle en a besoin. Si il est, elle en a besoin — affirme-t-il au-delà du pensable.

Mais en quoi a-t-il besoin d'elle pour être ? Cette question, en avance sur le commencement, et plus encore sur la sérénité, n'est pas posée. Trou d'air — ou de sang, ou de vie — par où s'alimente tacitement l'être ? Lequel doit bien aussi s'assimiler quelque chose pour avoir commencé à être ? Cette opération d'assimilation — comme tout faire, sinon de répétition ? — par et pour l'être de l'homme est oubliée. Elle est laissée à la libre étendue ? Mais après que l'être de l'homme soit, déjà.

Qu'est l'homme, avant que l'être de l'homme soit, déjà ? Quelle question... Trop naïve pour être pensable ! Mais cette commémoration — plus ou moins noble — ne se rappelle-t-elle pas dans la libre étendue ? Dans la réserve d'air qui s'y garde ? Dans l'assimilation qui lui est prêtée ? Dans la constitution de choses ? Dans l'opposition ?... Et toutes opérations laissées, là, être dans le suspens entre l'effectuation et les conditions de possibilité. Entre le participe présent et l'infinitif. Ni participation simplement présente — elle a déjà eu lieu —, ni immutabilité d'une constitution achevée

— elle aura encore lieu. Indéfiniment se répète la reconstitution de l'impossible définitif infinitif. Le suspens entre le définitif et l'infinif — indéfinif — laisse encore se faire quelque chose du rapport entre la mort et la vie : le déjà fini, l'encore à définir. Sans oublier ce tournant : le déjà donné à vivre, l'encore à répéter, redire, remettre à l'abri dans une garde qui la fait durer même, dans la mort.

Dans la mort ? Ce n'est pas si simple. Garder, c'est aussi garder de la destruction, donc de la mort. Comment garder sans faire mourir ? C'est, sans doute, l'impossible opération de l'être. A moins qu'il ne soit en air ? Lequel peut se garder indéfinif définitif s'il est mis à l'abri dans une demeure. Il est alors techniquement cerné, séparé de lui-même comme libre étendue, et soustrait au va-et-vient dans et hors de lui. On ne peut donc en disposer. Serait-il là. Privé de sa libre assimilation, le penseur n'aurait qu'à... mourir.

Or, il ne meurt pas. Du moins pas tout à fait, du moins pas tout de suite, du moins pas tout. C'est donc qu'il continue à assimiler et rejeter : de quoi vivre. Cette ressource, peu noble ? de son être il ne la rappelle pas. Du moins dans sa pensée. Comment elle intervient dans la constitution et la permanence de son être ? — reste, par lui, impensable. Qu'arriverait-il si elle lui manquait ? Cette question... Il lui est nécessaire, donc elle est. Jusqu'où ce dont, à partir duquel il tire de quoi être, durera-t-il ? Cette question... Plus il est, plus elle se déploie. Mais, dans ce déploiement, y aura-t-il toujours de quoi commencer à être ? Pourra-t-il indéfinif s'y loger et y entretenir son être ? Ne risque-t-il pas, à force, de l'évider ? Est-ce là — ce qu'il ne veut pas vouloir, mais qui a lieu ? Est-ce là — cette ouverture toujours plus ouverte qu'il ne veut pas avide mais à laquelle il consent s'ouvrir comme à une assimilation ? De quoi ? En quoi ? Atteint-on, là, le rapport oublié à l'air ? Lequel ?

N'est-on pas — là — insensiblement passé d'un air à l'autre ? La matière fluide, la voix, l'apparence. La possibilité de respirer-vivre, la possibilité d'appeler-nommer, la possibilité d'apparaître-entrer en présence. Ce passage, Heidegger ne le rappelle pas. Il oublie la différence d'air(s).

A la place de cet oublié ? Un certain vide.

Elle donne — d'abord — l'air, et sans retour, sinon que se déploie, à partir d'elle et en elle, qui lui prend de l'air. Si cet air est — d'abord — la matière fluide véhiculée par le sang qu'elle donne, il peut s'entendre aussi de la voix et du phénomène. Ils en proviennent, et sont la possibilité — encore matérielle — de l'appellation-dénomination, de l'apparaître en présence.

Elle donne d'abord. Elle donne la possibilité du commencement à partir duquel le tout de l'homme va se constituer. Ce don se reçoit sans retour. Il ne peut lui rendre la pareille. Les multiples et divers et incessants renvois qu'il lui ou qu'il y fera n'auront jamais lieu au lieu du premier don. Une distance restera — infranchissable — entre ce là dont il provient et ses appels, rappels, renvois à... Le don — premier — reste sans « réponse ».

Ce reçu, sans retour, a lieu dans un réceptacle : en elle, mais aussi en lui. Ces deux-là ne communiquent que dans un sens : elle donne, il prend. Il n'y a pas, au commencement, de va-et-vient, d'aller-retour, du don. Sauf, parfois, pour le pas bon. Il donne ou renvoie le pas assimilable. Ce rejet, sans distance, du *pas* là menace de mort : lui ou elle. Mais, le plus généralement : il prend.

Cette dette, de vie, semble naturelle et devoir rester impayée. Impayable.

Mais, en lui, cet impayé donne quoi ? Un certain oubli ? Un certain vide ? Une certaine confusion dans l'appel, ou rappel, ultérieurs ? Entre le plein et le vide ? Il opère leur distinction tranchée — qui, au commencement, n'est pas —, et leur confusion au même lieu ? Comment ne pas se tromper entre ? Suspendre le oui et le non ?

Reprendre ? Non ? Retourner ? Oui ? Retourner ? Non ? Reprendre ? Oui ?

Retourner pour reprendre, reprendre pour retourner. S'agit-il encore du même lieu ? Du même là ? Ou y aura-t-il, maintenant, une distance entre là et là ? Laquelle ? Là, quelle ? Qu'elle est laissée là ? Ou là ? Où, là ?

(Ne pensez pas que je m'amuse à faire des jeux de mots. Je n'en suis pas là. Je n'ai pas encore trouvé le lieu d'où

je pourrais commencer à dire quoi que ce soit. Ici maintenant. J'essaie plutôt de retraverser tous les lieux où j'ai été exilée-enfermée pour qu'il constitue son là. De lire son texte, pour tenter d'y reprendre ce qu'il m'a pris sans retour. De rouvrir tout ce qu'il a construit en me prenant dedans, en me mettant dehors, disant oui et non, ni oui ni non, me laissant dans un suspens d'attente et d'oubli où je ne puis vivre, bouger, respirer. J'essaie de retrouver la possibilité d'un rapport à l'air. N'en ai-je pas besoin, bien avant de commencer à parler ?).

Je reviens donc, d'abord, au premier réceptacle. Celui où il m'a prise sans retour. Où je lui ai tout donné, sans calcul possible, sans reçu, sans dette. Sinon mon plaisir de donner-me donner sans mesure ? Mais n'est-ce pas lui, d'avance, qui pense que j'y trouve mon déploiement ? Connaît-il, lui, le don, sans nulle économie, pour affirmer de telles vérités ? Cela ne reste-t-il pas, pour lui, un impensable au-delà ?

Ce lieu du premier don — ou dont — va être refermé-replié dans un commencement, impensable, de l'être. Impensable par son absence d'économie possible, par le défaut de cadrage de son espace-temps, par son appréhension imperceptible par tous les sens : par son avènement avant tout dire. L'être de l'homme va se constituer à partir de l'oubli : du don de ce dont en quoi il est. A partir du vide, sur lequel il se construit comme un pont. Ainsi fonctionne toute proposition, et le *logos* en général.

Mais, pour faire ce pont, l'homme a eu besoin de matière, et pour que le vide soit, il a fallu que la matière, d'abord, l'occupe. Ce vide, de l'homme, serait l'horreur de la nature ? Pour le créer, il a eu besoin d'elle. Quand il évide le premier lieu, l'homme utilise la matière qui y avait lieu pour l'évider, et pour le surmonter. Lui, et elle — de même et différemment — vont être refermés-repliés autour d'un certain vide, élaboré à partir de ce qu'il lui prend sans retour.

Comment y ferait-il retour, sinon dans l'arbitraire d'une construction, puisque l'échange premier entre eux est utilisé, par lui, pour élaborer leur séparation ? Il pourra indéfiniment aller et venir sur le pont sans que rien n'y arrive que ce qui amènera ou ramènera son propre projet.

Le pont, bâti sur le vide, a relié deux bords, qui n'étaient pas avant sa construction : le pont a fait deux bords. Et encore : le pont, passage solidement établi, relie deux vides, qui n'étaient pas avant sa construction : le pont a fait le vide. Comment ne pas suspendre ce vers quoi il va, ce vers où il retourne, dans une sereine attente ?

Au lieu du premier réceptacle — de lui, ou d'elle —, au lieu de leur première « rencontre », il y a, maintenant du vide. Pour le franchir, en tout cas de son côté : un chemin-pont. Ce pont sert à retourner : la première enveloppe (du) vide en une autre. Cela donne une double enveloppe ou boucle. Le signe de l'infini ? Le pont est au recroisement-recoupement des deux enveloppes. En ce lieu, le dedans passe dans le dehors, qui revient au dedans après avoir fait un tour. Il n'y a plus là de pas dedans ni de pas dehors. Le tout y est : repris dans un double encerclement sans faille. Il n'y aura pas de franchissement de cette double limite. Tout a lieu « à l'intérieur » de cette double clôture : on y va et vient d'un côté à l'autre du bord, de l'un à l'autre bord quasi insensiblement, et sans s'apercevoir qu'on a changé de côté.

Le dehors de l'être-là, le dedans de l'âme, le dedans de l'âme, le dehors de l'être-là passent indéfiniment l'un dans l'autre : il suffit d'un pont de langage à traverser. Il se traverse en allant et en revenant, tout en restant dans le même sens. Ce qui se reçoit du monde et ce qui s'y donne — ou redonne —, ce qui s'y donne et ce qui s'en reçoit, passent, maintenant, insensiblement de l'un à l'autre, l'un dans l'autre, tout en demeurant dans le même projet, trajet. Cheminement ?

Une proposition n'a pas deux faces : une en dessous et une au-dessus, du moins quand elle se tient par elle-même. Elle n'adhère pas à un substrat qui assure son fondement, pas plus qu'elle ne se survole pour une estimation de distance à, de perspective, de point de vue. Quand elle se pose, elle tient par, dans, pour elle-même. D'où tire-t-elle, en tant que telle, sa matière ? Reste impensé.

Car si, en deçà de la première enveloppe, il n'y avait pas celle qui, d'avance, a nourri sa constitution, son organisation, son enchaînement, et, au-delà de la deuxième, celle qui, d'un dehors, soutient sa constitution-apparition-projection, la proposition ne se tiendrait pas. Ces deux provisions de « matière » sont oubliées.

Est-ce là le même oubli d'elle ? Indéfiniment répété. Est-elle, deux fois au moins, puis sans fin, oubliée ? Ou y a-t-il un double oubli ? Elles — au moins deux — indéfiniment oubliées ? Ou encore : toutes celles, présentes et à venir, sont-elles prises dans l'oubli d'une — seule et unique — toujours répété(e) ? Ou sont-elles deux — toujours au moins deux — à être oubliées ? Dans ce cas, et dans l'autre, quel rapport entretient-il, et entretiennent-elles, entre elles ? Sont-elles mises dans la même « bande » ? Ou y en a-t-il toujours au moins deux ? Comment, alors, passe-t-il de l'une à l'autre, ou aux autres, s'il n'y a pas de moyens de traverser la première ? Les réduit-il l'une à l'autre ? Comment ? Ou : l'autre reste-t-elle toujours dehors ?

(Ces questions... De quoi vous casser vos têtes... Vos « ponts ». Mais j'essaie de sortir de vos enveloppes, de vos propositions, de vos là. Et encore... Je n'ai pas commencé à parler des rapports entre vous, qui, pourtant, recouvrent tout le reste. Encerclent indéfiniment le rapport à elles. A moins que je ne parle que de ça ?)

Dans la première « rencontre », avant le commencement de sa pensée, elle donne-se donne sous la « forme » de fluides. Ces fluides pénètrent en lui outre-passant toutes limites : l'enveloppe qui là lui tient lieu d'ambiance, l'enveloppe de son corps-chose, l'enveloppe de ses organes et muqueuses, l'enveloppe de ses cellules. Cette entrée en lui va au-delà de toutes catégorisations possibles : intelligibles ou sensibles, du moins au présent pour lui. Il la prend en lui, immédiatement, et sans perception même de la différence entre percevant et perçu. Cette pénétration qui le constitue, au commencement, a lieu dans nuit. Ce don, sans mesure, reste sans démonstration. Elle ne se donne pas à voir là où elle se

donne, elle n'apparaît pas là où elle se donne, ne se laisse même pas appeler ni nommer en ce lieu.

La vie qu'elle donne est déjà avant toute démonstration possible. Elle lui donne, sans démonstration, ce *Gestell* qu'est son corps vivant. La médiation de ce don — ou dont — est fluide : le sang. Il y a déjà un pont, naturel, entre elle-lui et lui-elle. Il va dans un seul sens, sauf, parfois, pour le pas bon.

Il ne voit pas encore : ni le monde, ni les choses, ni elle, ni lui. Cela se passe sur le mode d'une proximité sans distance, même s'il se tient, naturellement, dans une enveloppe ; d'un toucher sans l'arrêt de bords. Il puise à travers. Il ne parle pas encore : il prend sans demander, sans qu'elle lui propose avec des mots ou des phrases. Il puise là sans voir ni désigner où, à qui, comment, ce là se prend.

Il ne peut pas ne pas prendre, à moins de n'être pas. Il n'est pas libre encore de prendre ou de s'en aller. D'aller et venir, de partir et de retourner d'où il vient, de s'éloigner et de venir reprendre. Pour prendre, il est enfermé en elle. Le tout est perméable, et pourtant clos. Il demeure dans un entour-enveloppe qui ne s'ouvre, pour lui laisser passage, que lorsqu'il peut se passer d'elle. Cette demeure est pleine d'eau. Il commence à être dans et grâce aux fluides.

Ce qui va s'oublier, et se surmonter, dans la consistance, la solidité, de ses propositions et raisonnements ? Dans la cohérence de son langage ? Dans la permanence de son être et sa vérité ? Dans celle des « choses » : passées, présentes et à venir ? Dans ces enveloppes sans faille, où l'interrogation porte, avant tout, sur l'histoire : l'enveloppement qu'il s'est constitué et qu'il continue de dérouler-enrouler ?

Où sont, au présent, les fluides ? Ceux qui l'ont nourri, qui l'ont fait ? Et le passage entre eux et lui ? Entre celle qui l'a constitué de fluides et lui ? Ce don sans retour, cette « dette » impayée et impayable, ne vont-ils pas se répéter sans fin comme une « chose » naturelle ? « Naturelle » : dans son langage, c'est dire encore impensée et laissée dans l'oubli ? Comment cet oubli se rappelle-t-il, sans être pensé, dans ce qu'il appelle l'être ? Dans son essence ?

Où a lieu, dès lors, la répétition de la première « rencontre » avec « elle » ? Y en aura-t-il une autre possible ?



Peut-être faudrait-il s'arrêter ici à un certain portique, qui retient Heidegger : celui du *pressentir*. Quelque chose d'essentiel nous arrive — d'avance — sur le mode du pressentiment, se donnant ainsi à notre attention pour que nous l'y gardions. Il ne s'agit pas encore, ici, de savoir, mais plutôt de ce qui recouvre tout ce qui peut se savoir, et ainsi le cache. Le portique, qui ouvre à la pré-compréhension et la prise en garde de tout ce qui est posé-devant, à sa sauvegarde dans un *legein* qui en assure le rassemblement, ce portique, qui vient avant le posé-devant, comme son pressentiment, rappelle l'ouverture de la clairière de l'être. Peut-être aussi le passage d'une boucle à l'autre ? Ou plutôt — plus tôt ? — d'une bande à l'autre : ouverture avant le saut dans le tout dire ? Auquel une voix, encore muette, incite en soufflant : il est, avant que cela soit ?

Ce portique se franchirait à chaque pas, sans être jamais franchi. Il renverrait toujours le pas suivant au pas d'avant, le pas futur au pas passé, en suspendant dans ce va-et-vient ce qui se pose-ne se pose pas au présent. Il marquerait l'ouverture dé-limitante de l'entrée dans ce là, dans lequel il n'entre jamais vraiment : restant toujours sur le seuil, devant ce qui sera, ou a déjà été, posé, puis rassemblé, devant.

Ce portique dé-limiterait le passage entre deux lieux, même si celui posé devant est, en apparence, le seul. Cette dé-limitation ouvrirait indéfiniment à une rencontre qui n'aura jamais lieu : qui va se dire sans avoir lieu, qui n'aura lieu que dans le dire. Toujours pressentie dans son avènement, pré-comprise, mais pour être « gardée » et « rassemblée » dans le dire.

Ce portique où, par où, passe le saut dans le tout-dire, consisterait aussi bien dans ce qui a déjà été construit dans le rapport de don — muet — entre elle et lui, que dans ce qui se pressent de son retour possible dans ce qui arrive. Il se tient entre.

Ce portique re-présenterait ou plutôt — plus tôt ? — permettrait la re-présentation de tout à travers : le bâti de ce dont elle l'a, et continue de le constituer comme vivant : ouverture de et à travers ce corps solide qu'il est mainte-

nant, qu'il a reçu et continue de recevoir, sans démonstration, d'elle. Ce portique figurerait le lieu du rapport passé et à venir « entre » elle et lui. Le don de son corps sous la forme fluide devenu ce qui se tient maintenant en et par lui élevé-érigé solidement.

Dans l'assimilation d'elle, grâce à laquelle il se tient — debout —, une arche s'ouvre par laquelle il va et vient sans cesse, suspendu entre le souvenir et l'attente. Il attend que revienne ce dont il se souvient-ne se souvient pas.

Comment reviendrait-elle puisqu'il se l'est assimilée ? Puisqu'il l'a assimilée à lui ? Alors qu'attend-il ? De se l'assimiler encore, et sans fin ? Ou de se souvenir de ce qui s'est perdu dans cette assimilation — d'elle ? Est-ce en tant qu'il projette toujours et sans cesse de la faire sienne, de se l'appropriier, qu'il attend ? Ou serait-ce que, au-delà de toute attente, il attend que vienne à lui ce qui résiste à cette assimilation ? Mais ce qui résiste à l'assimilation, il le rejette ? Hors de lui ne subsiste donc que ce qu'il n'a pu faire sien, et qu'il a renvoyé comme tel ? Y a-t-il encore quelque « chose » vis-à-vis de laquelle l'assimilation-appropriation ne soit pas ce qui donne la mesure ? Aussi du flair ? Du oui ou du non ? Du s'ouvrir à l'aller dans l'attente de la rencontre, du se replier dans le retour en soi d'une assimilation qui se tient dans le retrait.

Y a-t-il, ici ou là, possibilité pour quelqu'une, ou autre, qui ne soit pas déjà dans un lieu pressenti comme celui de son appropriation ? Qui ne soit pas déjà à lui ? Qui ne soit pas déjà, toujours déjà, lui ? Même et y compris sous la forme qu'elle reçoit du fait de son rejet ?

Quelle question... Comment pourrait-il l'entendre ? Elle est irrecevable par lui. Ce qu'il ne pensera pas comme : impensable encore par lui. La patience qu'il met maintenant à affirmer quelque chose, le suspens prudent de ses décisions, son refus éventuel de prendre position en son nom pour laisser être ce qui aurait toujours déjà eu lieu, la manière dont il se démet de toute volonté propre, dont il contourne ou détourne tout jugement, n'empêche pas le fait que, au commencement — et d'avance — il y a eu cette affirmation-décision qu'il n'y a qu'une langue : la sienne. Qu'en dehors

de son *noein, legein, einai, eon...* rien n'est. Oubliant, sans doute, qu'il constituait ainsi le rien, qu'il le déposait, disposait dans sa langue, et que le rien personne ne peut savoir jusqu'à quel fond sans fond cela risque de vous entraîner.

Ce « rien n'est », ou « tout est », a nécessité, il est vrai, un saut au-delà de. De quoi ? Au-delà de quoi il a sauté. Pressentant déjà, peut-être — il n'y a sans doute pas de question plus ancienne —, que, si une autre langue était, il pourrait bien s'y trouver attiré, pris, assimilé, approprié-désapproprié (pour y être sauvegardé dans une durable vérité), exclu-rejeté, sans appel ni rappel. L'autre langue risquant (comme la sienne ? tant qu'il n'y en a pas d'autre, il reste toujours dans l'assimilation à lui, la projection de lui) de se construire à partir d'un don venant avant toute parole. Dont l'autre ne se souviendrait pas. Et où lui — qui lui aurait donné la possibilité d'être — n'aurait plus lieu que dans le non-lieu d'un abîme.

Pour qui n'y demeure pas depuis longtemps, et « éternellement », cette absence de tout site n'est pas attirante, sauf sur le mode de l'effroi. Elle y est pourtant nécessaire, s'il n'y a qu'une langue. Ce qui reste impensé et impensable par lui.

Tenant-se tenant à la sienne comme à ce qu'il tient-le tient le plus solide. Assez solide pour qu'il puisse se permettre, maintenant, de la remettre en cause. L'essentiel est qu'il n'y en ait qu'une : l'unique, celle qu'il s'est déjà appropriée et se réapproprie sans fin.

Est-ce ainsi rappeler que son corps vivant est sorti de l'abîme en s'assimilant-s'appropriant une autre qui s'est donnée à lui, d'abord, en silence, et, d'abord, sous une forme non solide ? C'est le contraire, dira-t-il. C'est parce que sa langue est ce qu'elle est que cela ne pouvait pas arriver autrement. Comment se faire entendre de lui à partir d'un tel arraisonement ? Il se tient, maintenant, plus dans sa langue que dans son corps vivant. Il veut que cette langue qu'il tient lui assure un fondement solide. Si c'est lui qui le pose, il ne risque pas de lui manquer trop brutalement.

Ce qui peut toujours arriver s'il provient d'une autre : qu'elle s'absente, il est renvoyé à l'abîme. Ce n'est pas elle, l'absente, qui crie d'abord — c'est lui. Ce cri est l'appel ou rappel d'elle — avant son saut dans le tout dire. Bien avant qu'il la nomme — qu'il l'appelle à venir dans sa parole où il pourra la prendre, la garder, la puiser, se l'approprier-réapproprier sans cesse —, il la crie pour qu'elle vienne-reviene lui prendre, cacher, garder en elle en le remplissant, l'abîme. Mais toujours il se l'assimile : s'il a crié, c'est elle qui aura appelé. Elle vient parce qu'elle l'a toujours déjà appelé à venir à elle. C'est, du moins, ce qu'il dit dans sa langue. N'est-ce pas ainsi qu'il se décharge de ses abîmes ? Si elle l'a appelé, d'abord, il peut être maintenant, et sans destruction possible. Elle m'a appelé, toujours d'avance, donc je peux être et demeurer en repos : je lui manque plus qu'elle ne me manque. Elle me donnera encore et toujours à vivre.

La façon dont il prédique arbitrairement des choses, n'a pas épuisé toutes ses ressources syllogistiques. Il semble même que, plus il redescend ou remonte dans le sensible, plus il met en œuvre de moyens pour les tenir solidement. Elles s'y laissent prendre, encore sans langue. Elles iront même jusqu'à attendre qu'il reparte de là d'où il dirait, vraiment, ce qu'elles sont (ce qu'il a toujours fait), voire à attendre qu'il leur parle. Comme s'il pouvait parler, sinon encore dans sa langue — donc de ne pas parler — à des « choses ».

Ce serait plutôt à elles de commencer à parler. Ce qu'elles vont faire : elles vont commencer à parler, et même à se parler, à travers lui. Ce qui a toujours eu lieu. Elles se sont toujours appelées, nommées, dites, présentées, à travers lui.

Comment en serait-il autrement ? En dehors de sa langue, il n'y a rien.

Une seule langue, n'est-ce pas la loi la plus péremptoire et préemptoire qui soit ? Ce qu'il ne veut pas savoir.

C'est sans vouloir, ni volonté, qu'il se tourne maintenant vers « elles ». Il les accueille en tant qu'elles se destinent vers lui. Lui, reste serein, en repos : au recroisement-recoupement des deux « boucles » : tourné plutôt vers la deuxième.

Il se tient sous un portique, et sur un pont : l'un est passé et repasse dans l'autre indéfiniment, selon un saut — du regard ? — qui a eu lieu, mais s'est oublié. Recollement des deux bandes, au présent, oublié ?

Il progresse, tout en demeurant. Il reste dans le même, ce qui n'exclut pas un certain mouvement. Ne pourrait-on ainsi définir son opération d'assimilation ?

Pour laquelle, maintenant, il faut se tourner vers le *là devant* de la libre étendue : la *contrée*.

Elle n'est pas sans magie, il l'a dit. La magie de cette contrée serait la puissance propre à son déploiement et son pouvoir d'op-position.

Elle, continûment, se donne-s'étend sans fin. Si la constitution de l'étant de l'être a lieu dans l'*assimilation*, celle de l'être de l'étant a lieu dans la *participation*. Pour que la participation sur le mode de l'étant soit possible, il faut — d'abord — la constitution d'un lieu de non-assimilation présente : la contrée. La libre étendue s'assimile — d'abord, et seulement — la sérénité du suspens de l'assimilation. Ainsi peut-elle faire durer ce qu'elle conduit dans l'étendue du repos : elle ne consomme rien. Elle rassemble en elle — « comme si rien ne se produisait » — toutes choses, les mettant en rapport l'une avec l'autre, et toutes avec toutes.

Elle — contre : laisse apparaître et se rencontrer les « choses », mais toujours sur le mode d'un face-à-face qui exclut l'interpénétration et le mélange. Elles vont l'une vers l'autre, mais en restant à l'au-devant-de, au vis-à-vis. Elles ne s'approchent plus l'une de l'autre que dans le maintien de la distance entre elles. Elles entrent dans le présent de la présence, où elles vont demeurer dans leur inaltérable propriété. Posées, disposées, receuillies, dans la contrée de la parole.

La libre étendue, en quoi cela peut-il être ? Ce là qui se déploie indéfiniment, et qui rassemble toutes choses, les

mettant en rapport l'une avec l'autre et toutes avec toutes — « comme si rien ne se produisait » —, en quoi cela peut-il être ?

La libre étendue ? — d'abord, en air. S'il n'y avait pas l'air — et toujours plus que celui nécessaire à la consommation des êtres vivants, et toujours plus que celui qui les environne maintenant et dans lequel tout leur apparaît —, s'il n'y avait pas une ressource illimitée et toujours excédante d'air, la libre étendue n'aurait pas lieu.

L'excès — selon Heidegger —, n'est-ce pas ce qui détermine l'entrée dans la philosophie de la présence ? L'excès d'air est à la fois si immédiatement « évident » et si peu « apparent » qu'il n'y a pas pensé. Qu'il n'y a jamais eu — sinon chez les présocratiques qu'il oublie — de pensée de l'air. Mais les choses les plus immédiatement évidentes — ou présentes ? — ne sont pas celles qui préoccupent le philosophe : distrait, abstrait, extasié dans son là, il tombe dans le puits, qu'il ne voit pas sous ses pieds. Ce qui fait rire les servantes.

L'air libre serait donc le substrat matériel de la contrée et le milieu à travers lequel et dans lequel tout peut apparaître. Sauf lui ?

Pourquoi cet air, libre, est-il enfermé dans une contrée ? Vaste, et susceptible de se déployer sans cesse, mais toujours, au présent, limitée ? L'excès n'est-ce pas cela que le philosophe doit amener, ramener, à la mesure ? Quel va être ce qui va déterminer, pour lui, la mesure acceptable pour l'air ? C'est celle d'un rapport, à chaque moment du présent réévaluable, entre le trop d'absence ou le trop de présence.

L'air libre c'est d'abord, pour l'homme, l'avènement d'une trop grande absence : provenant de cet alentour dans lequel il entre. Il entre dans le dehors. Il perd la demeure du corps vivant où il se tenait avant : là où elle se donnait à lui sans différence encore entre son dehors et son dedans, entre elle et lui, le nourrissant du dedans, sans démonstration. Laisant passer en lui sa puissance sans qu'il en fasse rien encore que devenir ce *Gestell* : un corps vivant.

Quand il sort de cette demeure, il arrive dans un dehors sans limites, sans bords qui le retiennent, sans enveloppe externe-interne qui lui donne le tout, sans ambiance. Libre, dans l'air libre, il est — d'abord — dans la plus grande dérélliction. Et ce dehors entre en lui, sans limites. Dehors, entré dans le dehors, il est pénétré jusqu'au plus dedans de lui par ce dehors : pour lui, l'effroi. Ce en quoi il entre et ce qui entre en lui sont le même, et sont imperceptiblement présents, sinon comme excès.

L'autre dehors se « présente », d'abord, comme un abîme, une absence sans fin : passant du dehors au dedans, du dedans au dehors.

En quoi cet abîme ? En air libre, qui fait crier de détresse. La liberté fait — d'abord — crier. Il y a là trop d'absence.

Ce cri est, aussi, un premier appel ? D'air ? Au commencement, il se redonne la vie par un cri d'appel d'air.

« A son tour, le cri est essentiellement autre chose que le simple fait que se produise un bruit. Il n'est pas nécessairement un appel, mais il peut l'être : le cri de détresse. L'appel qu'on lance vient en vérité de cet endroit là-bas vers lequel il se dirige. Dans l'appel qu'on lance, règne un élan original vers... Ce n'est que pour cette raison que l'appel peut désirer ; le simple cri se perd et s'enlise en lui-même. Il ne peut demander ni à la douleur ni à la joie qu'elle lui permette de demeurer. L'appel au contraire est ce qui parvient là-bas... même s'il n'est pas entendu ni écouté. Dans l'appel qu'on lance, il y a possibilité de demeurer. Il faut bien distinguer bruit, cri et appel. » (*Qu'appelle-t-on penser ?* N. R. F., Gallimard, p. 230.)

Le premier appel est un appel d'air, il se confond avec un cri. Il n'y pense pas. Il n'y a pas là encore, pour lui, de langage, ni le dévoilement, ni d'entrée dans la présence, du moins dans le sens où il l'entend : il ne voit ni ne parle pas encore, et n'entend que des sons. Pourtant les conditions de possibilité de ce qu'il dit sont données : l'entrée dans le dehors de l'absence et l'appel-rejet d'air, dans lesquels il va maintenant demeurer.

L'air reste — ce qui redonne la vie, mais, d'abord, sous la forme d'une absence : rien n'y est que ce qu'il est, qui n'apparaît pas. Cette provenance de vie, cette médiation et ce milieu de vie, se donne sans apparaître comme tels. La première fois, ils sont ressentis comme une douleur. L'air libre représente la possibilité de la vie, mais il est aussi le signe de la perte de ce — celle — qui donnait le tout sans distance, sans attente, et sans peine. La vie, à l'air, est, au commencement, l'immensité, sans limites, d'un deuil. Le tout y est perdu.

L'air, ce là, qui se donne sans limites et sans démonstration, toujours déployé-déployant, et en lequel tout va venir en présence et en rapport, supplée, d'abord, une absence. Il la remplace : tenant lieu qui a certaines de ses propriétés, et qui se laisse, aussi bien sinon plus, oublier. Il peut être le support du deuil : ne se percevant pas.

L'air est, d'abord, l'étant de la libre étendue dont la mesure sera celle du encore à venir du deuil : de celle qui ne reviendra plus. Dans l'attente et l'oubli, ce deuil ne transparait pas comme tel, grâce à l'air, qui est plutôt le signe de la vie. L'un et l'autre. Comment ne pas s'y tromper ? Il n'y pense pas.

Ce qui va l'assister, au présent, à l'oublier, c'est la lumière. Le soleil fait l'oubli : sur celle qui était avant dans la nuit, et sur l'air : sur le deuil. Le soleil éveille à l'oubli. Il fait entrer dans le sommeil de l'oubli, dans le rêve d'une vie sans oubli.

Et là où est maintenant le soleil, chaque « chose » advient comme distincte, séparée, à sa place, dans sa présence, dans un rapport aux autres où la proximité devient une juxtaposition. La lumière permet l'approximation des « choses » à distance. La venue des « choses » — à lui et entre elles — dans un éloignement plus ou moins lointain.

Le soleil, lui-même, se tient toujours à distance ; il ne se donne pas sans cesse ; il va et vient tout en restant le même, demeurant toujours là où il est. Il devient, au présent, la « source ».

Ce qui se donne partout et tout le temps, sans mesure, cela ne se pense pas comme une source. Pour qu'il y ait une

source, il faut, d'abord, du deuil. La source, c'est ce qui cache un deuil : l'absence d'un commencement où le tout serait partout et tout le temps. Avec la source, l'homme entre dans l'économie et dans la réserve. Il commence à faire le va-et-vient de l'absence à la présence. Il se fascine sur le surgissement de la présence pour recouvrir l'absence. L'absente ?

L'origine, c'est le tout provenant d'une source, venant à la place, et dérochant la perte, d'un(e) tout autre. Cette aurore fait entrer dans l'oubli de ce qui se donnait sans mesure et sans apparaître, la nuit. Ce lever de soleil marque le passage à une autre appropriation. Il assiste l'absence de celle qui est devenue l'homme, par cette assimilation d'elle à lui qui l'a fait vivant. Cette opération ne se produit jamais au grand jour ; elle reste dans l'ombre. Quand le soleil franchit l'horizon, elle a toujours déjà eu lieu : elle est toujours déjà devenue lui, sans aucune démonstration.

Le soleil fait entrer dans l'oubli du deuil, dans la joie du deuil, dans la manie du deuil, qui ouvre à la pensée de l'Occident. A l'être.

Il n'y pense pas, même quand il dit que peut-être le moment est venu d'en faire son deuil (cf. « La parole d'Anaximandre », dans *Chemins*, Gallimard, 1962, p. 267).

Si le deuil consiste à se réapproprier l'absence — l'absente — à son gré, comment pourrait-il ne pas être serein ? Comment pourrait-il y renoncer sans perte ? Etant coupé de son enracinement naturel, l'homme s'est extasié dans un là d'où il s'assimile-réassimile le tout, selon son point de vue et son œuvre. Il suffit de persévérance, d'endurance, de patience : d'aller-retour sans fin entre l'attente de l'à-venir et la commémoration du passé. L'une et l'autre devant, à chaque moment du présent, être mises en rapport dans et grâce au même. Ce qui nécessite une certaine duplicité, et un saut entre : ces deux où il est et entre lesquels il va et vient sans cesse.

C'est, sans doute, ce qui s'opère dans ses textes. Il tisse, entre elles, l'oubli de l'une et de l'autre en les mettant en rapport sans cesse à travers lui.

Ne pensant pas que ce qu'il tisse ainsi — comme une sorte de pont ? ou de chemin qui se perd dans le même — se passe entre lui et lui. Qu'elle est toujours déjà devenue lui en lui, qu'il se l'est toujours déjà assimilée : dans son corps et sa langue. Qu'il tisse, entre attente et souvenirs, pour qu'elle ne revienne plus, en une sorte de deuil joyeux.

Qu'il la désigne ou non, l'appelle-rappelle ou non, la nomme ou non — par exemple *phusis*, mais cela pourrait être autrement — n'y change rien. Peut-être même la fait-il ainsi entrer plus encore dans l'absence, et l'oubli. L'attirant encore plus en lui, l'assimilant encore plus à lui. Alors que, s'il l'avait, une fois au moins, laissée, il pourrait — peut-être ? — se souvenir de son absence.

Quand il est passé du dedans au dehors d'elle, ses limites vont vite apparaître. Il se pose, et pose le tout, en s'entourant, l'entourant, de bords. Il s'approche, et de lui-même et de tout, par approximation de frontières. Etre près de, revient maintenant à être posé près de. Etre dans : être posé dans. Avoir un milieu : avoir des choses posées ou disposées autour. Cet alentour s'étend progressivement. Dans ce monde, les choses peuvent être rapprochées ou éloignées : elles restent toujours là.

Sauf pour l'assimilation ? Car il continue à assimiler pour subsister et « grandir ». Certaines choses viennent encore en lui : mais elles disparaissent dans une appropriation sans distance. Il devient ces « choses ». A moins de pas bon, qu'il rend.

Ces choses qu'il reçoit, encore sans retour, et de l'autre, sont, d'abord, des fluides : le lait.

Il y a aussi : *la voix*. Les deux viennent-proviennent de la présence-absence de l'autre dehors. Il s'assimile souvent les deux en même temps. Si l'un(e) manque à l'autre, il arrive qu'il refuse le tout, jusqu'à la mort. Il veut un signe de l'autre pour se l'assimiler. Il faut que ce soit celle qu'il a déjà assimilée à lui qu'il s'assimile encore. Qu'elle vienne se donner-redonner à assimiler. La voix peut être le signe que c'est bien elle qui revient en lui.

En quoi la voix ? En air. Présente ou absente dans et à travers l'air. Présence et absence de l'autre, dehors, qui revient d'abord sans apparaître : portée par l'air.

L'air n'apparaît jamais. Il se donne et se reçoit sans démonstration. C'est « en quoi » il peut devenir signe. Il est toujours à la disposition pour se faire signe ? De la présence dans et à travers l'absence ?

La voix a lieu entre les deux. Entre l'air toujours et encore disponible pour le tout et qui est perçu, d'abord, comme une trop grande absence, et l'air utilisé pour et dans l'entrée en présence, il y a la voix qui rappelle que l'absente est là.

Mais ce signe qu'est toujours déjà la *phonè* s'oublie dans son usage dans et pour le *logos*. Utilisée dans et par le langage, la voix qui rappelle qui est là — qu'elle peut être là, même dans le rien-dire —, s'efface devant ce qui se parle. Cette trace, encore fluide, d'une « présence » qui pénètre en lui, il se l'assimile, et l'oublie dans la vérité de ce qui est à penser.

L'air de la voix ne laisse pas de marque dans l'être. La différence de la voix n'a pas lieu dans l'être. Cette « présence », encore sans lumière et sans démonstration, reste sans rappel.

L'a-t-elle appelé la première ? Sa voix, comme air, est entrée en lui d'abord. Était-ce un appel ? Ou répondait-elle à l'appel ? Quand il se l'assimile, distingue-t-il encore les deux ?

L'appelle-t-elle pour être encore assimilée à lui ? Appelle-t-elle à faire son deuil d'elle, en lui ? N'a-t-elle d'autre passé ou à venir que sa consommation-disparition-appropriation dans l'étant de l'être de l'homme ? Demeurant, elle, disponible pour qu'il commence à être à partir de l'assimilation d'elle à lui ?

De son sommeil-éveil, il se réveille : elle a crié. Appelé ? Des sons qu'il n'entend pas. Un air, encore sans paroles. Sans langue. Qu'il n'entend pas, sinon comme un appel dans ce sommeil où il est entré. Un appel sous forme de cri ? C'est elle. Elle a appelé — en lui.

Du lieu de sa disparition, elle a crié : l'effroi. Elle revient crier, au-delà de sa langue. Au-delà de là où il s'en souvient-ne s'en souvient pas : attendant sereinement celle qui ne reviendra pas. Elle a crié — déchirant son sommeil de sa présence absente. Telle un rêve qui parle, et si proche de la réalité qu'il se réveille endormi, cherchant qui a appelé.

Ce cri dehors-dedans d'une absente qui n'arrive pas à disparaître, c'est la terreur de l'oubli. Toujours elle vient rappeler du lieu de sa disparition : elle crie la nuit. Elle est si proche que ce cri est là, ou en lui, ou entre les deux, sans bords. D'entre les bords. D'entre ce qu'il saute-oublie quand il fait son deuil d'elle ?

Qu'elle soit dans le bord, que ce qu'il croyait solide ainsi se fonde, et que, de cet abîme, sorte un appel... : c'est l'effroi.

Peut-être pensera-t-il qu'elle crie son nom. Qu'elle rappelle son nom. Elle n'a pas de nom. Elle crie de là où il n'y a pas encore de nom. Dans la nuit; d'entre les noms qui l'ont déjà commémorée-oubliée. Elle surgit comme une absence qui n'est pas encore entrée dans la présence. Dont le deuil n'est pas encore fait. Encore vivante et pourtant disparue de tout là. Rappelant sa mort. La mort ?

Du fond de la langue, quelque chose menace toujours de revenir ou de disparaître. L'un ou l'autre. Les deux. Cela surgit brutalement. Les deux arrivent-n'arrivent pas à se tenir ensemble dans la langue. Qui garde la langue, revient déchirer la nuit de ses apparitions.

S'il n'y a qu'une langue, elle n'arrête jamais de vous réveiller avec des cris-appels d'elle : le encore-sans-nom revient-se souvient sans cesse. Quand le soleil se lève, il est possible d'entrer en sommeil, grâce à la lumière. Tout ce qui a lieu d'être est là, rassemblé, et rien ne surgit à qui une place n'aurait pas déjà été ménagée. Qui n'aurait pas encore de nom, ou à qui il ne pourrait aussitôt en être donné un. Sa place est déjà là.

Il suffit qu'il la prenne et qu'il l'y fasse demeurer : en repos. Mais pour ce là, il faut toujours un fond d'absence.

Si c'est de détresse ou de jouissance qu'elle a crié — reste impensable. Cette différence d'appellation, pour elle, n'est pas encore entrée dans ce à quoi il a attribué un nom. Il faut l'oublier encore.

La préoccupation présente est le déploiement de la langue : impossible si elle se déchire tout le temps. Ce cri ? — n'était qu'un rêve. Qu'il se rendorme, et s'en tienne au seul souci de l'entrée en présence.

Et si l'autre ne peut pas dormir ? Il s'en souviendra plus tard. Quand cela rentrera dans l'espace-temps du présent. Que l'autre demeure suspendue entre l'oubli et l'attente, le sommeil et le réveil : enveloppée dans sa disparition présente.

Il ne peut en être différemment tant qu'il n'y a qu'une langue. Nul n'y sort de cette (absence de) dialectique. Que les limites en soient à chaque moment du présent plus ou moins tranchées, selon que le soleil est plus ou moins levé, n'empêche pas que c'est toujours le même qui s'y démontre.

Pourtant elle crie, la nuit. Elle appelle, en lui. Elle le sort encore, parfois, de son sommeil : irruption d'absence présente qui déchire sa langue.

Le matin, quand le soleil est levé, tout rentre dans l'ordre. Tout est là, posé-disposé devant lui dans la lumière. Les « choses » n'entrent pas en lui, n'entrent pas les unes dans les autres, le jour. Elles se tiennent à distance, et leurs mouvements sont contrôlables. De la place qu'elles occupent dans le monde, elles appellent à l'approximation. Il les rapproche, les éloigne, sans fin. Il joue avec son deuil. Leur deuil.

De son corps vivant, il les attire à lui, les écarte, les approche. Elles sont là, ou là, loin ou près, mais toujours maintenant la distance d'un bord, ou deux. Elles commencent à être présentes, ou absentes, dans le dehors. Elles demeurent dans le dehors. Il les sent du dehors. Il les touche : du dehors. Elles se dérobent à une autre approche que le contact. Elles viennent contre — sans plus.

A moins que ce contre ne provienne de lui ? Le tout contre, n'est-ce pas ainsi qu'il répare la perte de celle qui s'est perdue en lui ? Qu'il referme-renferme sa disparition ? Qu'il fait de l'absence la condition de l'entrée en présence ?

Le tout contre ? L'indifférence de l'amour et de la haine dans un é-loignement maintenant toujours à distance. Quand il les appelle à venir tout contre, ne les appelle-t-il pas à ne plus revenir en lui ? A ne plus se mêler à lui ? Sauf pour le temps, maîtrisé, d'une consommation. Ce qui veut dire : d'une entrée dans l'absence de la présence ? Là, c'est encore la nuit. Où se tient-ne se tient pas l'être.

Mais, dans le jour, ce lever de soleil dont il ne cesse d'entretenir son oubli, le tout se maintient contre. Ce maintenant contre.

De la contrée, les choses appellent à entrer dans un rapport de présence, à recevoir un nom. Le contre de la contrée et de l'opposition des choses s'efface ? s'oublie ? se dénie ? dans leur appel. Il dit qu'elles appellent pour qu'il leur donne. Quoi ? La possibilité d'un deuil serein ?

Le tout contre : dans la haine projetée-laissée là d'un deuil, l'appelle, à le rendre tout. C'est lui qui appelle à demeurer dans un repos sans fin.

L'espace-temps de l'entrée en présence, n'est-ce pas ainsi qu'il le constitue ? D'abord, une assimilation d'elle à lui — qui restera dans l'absence de la présence. Un renvoi à elle du pas bon, mais surtout sous la « forme » de l'immensité d'un deuil projeté-laissé à elle, et maintenant le support du deuil d'elle. Elle est toujours en excès à cette vastitude pré-

sente ; dans cet excès, il puise et s'assimile de quoi faire encore et toujours son deuil. Dans cet espace-temps de deuil, le *contre* et l'opposition de la haine s'oublie-s'efface dans le fait qu'elle l'appelle pour qu'il lui donne-redonne. Quoi ? Le tout. Le tout revient maintenant à quoi ? A la mort.

Du tout de l'amour, il ne fait son deuil que dans un rapport à la haine aussi grand : aussi grand sans détruire le tout, c'est-à-dire aussi grand pour reposer-disposer le tout dans sa mort.

Plus la vie se donne et s'étend, mettant le tout en rapport d'interpénétration et d'échange sans limites, plus la mort doit venir à sa « rencontre » pour remettre le tout en ordre, redéposant chaque chose à sa place propre, dans l'inaltérable repos de sa venue à la présence.



La magie de cette contrée d'où provient l'essence de la pensée ? — tout ce qui est de son appartenance revient au lieu de son repos. Il a suffi, pour cela, qu'elle s'assimile la sérénité du penseur. Qu'elle s'assimile son vouloir du non-vouloir jusqu'à demeurer entièrement étrangère à toute forme de volonté.

La libre étendue demeure l'indéfiniment disponible, dans lequel tout mouvement propre a disparu. Elle se prête à tout, à tout ce qui veut-ne veut pas qu'elle soit là pour disposer d'elle ou se disposer en elle. Se tenant dehors ou dedans, dehors et dedans, dans une ouverture où cette différence même s'efface : l'ouvert se perd-s'oublie dans l'impensable commencement de l'essence de la pensée.

Quand est-il passé du *pas-encore* au *toujours-déjà* de l'être ? En arrêtant le mouvement d'assimilation d'une « bouche » ? Laisée là ouverte, disponible, dans le suspens d'une consommation ? Pour dire, il faut au moins deux bouches : une qui prend-consomme-assimile, une qui donne-redonne-produit. Une qui s'ouvre et se referme sur le besoin de se nourrir, une qui demeure ouverte pour la provenance, la

production de la parole. Comment mettre, au présent, les deux en rapport ? Au présent ? Les deux en même temps ? C'est impossible. Le présent se tient dans cet impossible, et son surmontement dans l'ek-stase.

Au présent, la bouche se garde ouverte et, dans la demeure de cette ouverture, surgit-resurgit la langue.

La langue s'est toujours déjà assimilée ce qui lui est nécessaire pour se produire au présent : là, elle se donne ou re-donne dans l'ouverte. L'ouverte ne dit rien : elle se prête seulement à ce surgissement. Participe de cette production de la langue dans une ouverture disponible. Elle se laisse être ouverte, en une étendue de plus en plus vaste où l'ouverture efface son cercle, ses bords, pour que la production de la langue puisse encore et toujours avoir lieu.

Cette ouverture maintenue ouverte assure le passage entre deux consommations. Entre deux vies, et deux morts. La consommation immédiate, nécessaire à la subsistance, qui n'aurait pas lieu d'être dans la présence ; la consommation de la pensée méditante qui, ayant toujours déjà consommé le nécessaire, trouve son site dans l'ek-stase de la présence.

Que consomme là le penseur ? De l'ouvert ? En quoi l'ouvert ?

Cela peut se dire de diverses manières, tout en demeurant l'unique, en restant dans le même.

L'ouvert pro-vient de l'absence d'une consommation immédiate et sans différence, de l'absence de celle qui se donnait toute à assimiler sans distance : de l'espace-temps présent d'un deuil infini. Mais l'ouvert pro-vient aussi du toujours-trop à consommer dans le présent, du suspens ek-statique d'une assimilation immédiate dans la production et ce qu'elle donne-redonne. Dans la mise à distance, la mise en garde, qui économise l'excès, qui le rassemble, le re-garde dans le recueillement, le laissant dans le repos : pour une autre consommation. Celle de la pensée méditante qui se nourrit de contemplation. De sa propre contemplation ?

Entre ces deux deuils se maintient ouverte l'étendue supportant le va-et-vient soucieux du penseur. Bouche, ou ventre,

ou œil, ou corps, ou matière... toujours disponibles, toujours ouverts, laissés là, telle l'absence présente qui rend possible l'entrée en présence. Ek-stasiés dans l'instance de leur béance, dans le suspens durable de toute consommation. Entre assimilation et production, il faut qu'une bouche toujours demeure ouverte : dehors-dedans disponible où tout et rien n'arrive. Ce qui laisse en repos. Et fait demeurer le tout dans une inaltérable sauvegarde.

Quand il a commencé à s'ériger, à se tenir debout, il se ferme à la perméabilité, la porosité à tout. Il se tient dans des limites. Reste, maintenant, seulement, une ouverture cerclée, cernée, posée-disposée devant lui, à portée de main. Elle occupe tout l'espace : déposée, projetée dans le là.

Telle une bouche ? Ou un ventre ? L'une ou l'autre. L'une et l'autre. Les deux assimilés ? Bordés de lèvres. Mais toujours ouvertes.

Toujours ouvertes, elles s'effacent dans leur ouverture. Elles s'oublient dans l'ouvert.

Sans lèvres, comment se marque le passage d'un côté à l'autre de l'ouverture ? Comment retraverser l'entrée de l'ouvert dans la disparition des lèvres ? Où est la provenance, de ce côté ou de l'autre, sans lèvres ? Comment passer de l'une à l'autre bouche, d'ici à là, sans laisser l'une ou l'autre, ou les deux dans l'assimilation d'une distance où s'efface l'écart, et qui revient, encore, au même.

Dans l'ek-stase de son ouverture, elle devient, elles deviennent, toute(s), ce même dont il provient et où il retourne sans cesse se produire.

La libre étendue ne contient rien, sinon l'ouverture qui s'ouvre et laisse toutes choses éclore en elle. « La libre Étendue (*Gegnet*) est l'étendue qui fait durer et qui, rassemblant toutes choses, s'ouvre elle-même, de sorte qu'en elle l'ouverture est contenue — tenue aussi de laisser toutes choses éclore dans son repos. » (« Pour servir de commentaire à *Sérénité* », dans *Questions III*, Gallimard, p. 194.)

Ce qui ainsi toujours s'ouvre, se dérobe à la rencontre. Dans l'approche, elle se dérobe à son approche, étant ouverte.

Elle ne s'étend pas, tel un horizon perceptible. Il ne peut la toucher, pas même du regard. Quand il se tourne vers elle, il est déjà entré en elle. Il est déjà dans l'ouvert.

Et, en elle, les choses se perdent en tant qu'objets. Elles ne se tiennent pas plus qu'elle pour l'accueillir : elles gisent, reposent sur, en elle, dans le retour de leur appartenance à la durée. Leur seul mouvement est l'éclosion dans leur repos. Ou le sien ?

Tout ce qui a lieu là ne peut se présenter, ni se décrire. Seulement se nommer, et tenter de se penser : en dehors de toute représentation.

Ainsi s'ouvre l'accès à l'essence de la pensée. Du moins à son attente — ou plutôt son attendre.

Elle ne se rencontre pas plus que la libre étendue ou les « choses » qui reposent en elle. L'attendre, c'est renoncer à l'attendre et s'engager toujours davantage dans l'ouvert, dans toute l'étendue du lointain, près duquel elle trouve la durée où elle demeure. Ainsi retournée à sa demeure. L'ouvert ne lui sert à rien, si ce n'est à progresser dans l'attente du retour à sa demeure : arriver à proximité du lointain.

Penser, n'est-ce pas attendre de retourner à l'imperceptiblement proche dans le lointain, pour arriver à demeurer dans le repos d'une proximité à distance ? Dans son « propre » repos ?

L'étendue de l'attente à retraverser entre celle qui se mêlait inextricablement à lui, celle qui est devenue lui dans son « corps vivant », et celle qu'il retrouve proche, mais toujours distante, serait-ce de là que provient l'essence de la pensée ?

En quoi est-elle faite ? Qui supporte l'attente ? Qui se prête à l'ouverture, étant toujours disponible pour que, de ce long cheminement dans l'ouvert, advienne progressivement celle qui est attendue, tel un retour très lointain, dont il n'a jamais fini de se rapprocher. En faisant, à chaque pas, l'essence de sa pensée ?



De cet incessant cheminement, de cette mystérieuse contrée, il s'entretient, au fur et à mesure, avec d'autres hommes. Se mouvant librement au milieu de leurs paroles, s'indiquant des « choses », se montrant des « choses », mais les maintenant dans toute l'étendue de ce qu'elles ont encore de dicible. Se donnant confiance, entre eux, pour persévérer dans l'ouvert. S'encourageant, entre eux, à la sérénité. N'est-ce pas, entre eux, qu'ils en ont trouvé le nom ? Qu'ils en prennent le chemin ? Ensemble.

Il est vrai que, si elle n'a pas de langue, chaque pas fait en elle risque l'abîme. L'ouvert doit être, à chaque pas, nommé, tout en restant encore sans nom, pour qu'ils puissent y progresser en toute sérénité. S'entretenant, la nuit, dans les chemins de campagne, loin de leurs habitations, ils cherchent, ensemble, les noms à lui donner. Ils abordent la question à distance.

Sur quoi se fondent-ils pour mesurer si les noms qu'ils donnent sont appropriés ? Leur arbitraire ? La réminiscence d'un nom, qui aurait simplement échappé ? Ou bien : découvrent-ils, du même geste, le nommable, le nom et le nommé ? Ils produiraient alors leur être même ? Qui pourrait s'en dire l'auteur ?

Dans la contrée, l'appellation ne doit provenir de personne. Elle est seule à répondre d'elle-même. Eux, ont seulement à entendre la réponse appropriée à la parole, et à répéter la réponse entendue. Et peu importe qui répète le premier, d'autant que nul ne sait d'où il tient ce qu'il répète.

D'où est venue la réponse ? Qui a parlé ? Elle est la contrée de la parole, mais elle n'a pas de langue. Qui a dit que la parole était appropriée ? Quelle voix ? Provenant de quelle nuit ? Revenant du dehors, du fond de quelle absence, qui dit « oui » aux noms qu'ils donnent ? Quel obstacle renvoie le nom, au moins une fois, avant qu'ils ne le répètent, le jugeant à sa mesure ?

Si le nom lui était approprié, peut-être le prendrait-elle, se refermant, le renfermant, dans son assimilation ? Toujours ouverte, qu'attend-elle ? Gardant tout, rassemblant tout, laissant tout se déposer-reposer sur elle, mais n'assimilant rien. Se prêtant à tout et à tous, mais restant toujours et encore disponible, comme si rien là ne lui était approprié.

Ne serait-elle pas, là, un miroir, réfléchissant et gardant les paroles ? Serait-ce, entre autres, sa participation, à peine pensable, à l'entrée en présence ?

N'ont-ils pas rêvé qu'elle a répondu : oui ? C'était la nuit. Et elle est si mystérieuse qu'ils attendent tout d'elle. Même ce qu'ils n'attendent pas : le retour de l'assimilation d'elle à lui qui s'oublie le jour.

La question des noms propres cependant les embarrasse. Ils vont même jusqu'à se disputer à ce propos : une de leurs querelles amoureuses de penseurs... Ne sachant plus qui a donné le nom le premier, ce qui était à nommer, ce qui est nommé dans l'emploi du nom. Qu'importe... La tâche est maintenant de se soucier de ce nom qui ainsi leur est advenu.

Le nom est venu de l'attente. L'attente de l'ouverture. L'attente est le rapport à la libre étendue. Il n'y en a pas d'autre...

Dans le chemin, en elle, où est engagée l'attente, elle laisse la libre étendue dominer seule.

Qu'attendent-ils ?

D'être maintenus dans leur être propre par ce à quoi ils se rapportent. Tel serait, pour eux, le vrai rapport à toute chose : un rapport qui sauvegarde de l'altération. Qui efface le passage de l'autre en eux, par appropriation.

Qu'est la libre étendue pour qu'elle ne laisse aucune trace d'elle sur qui entre en elle ? Qu'elle ramène plutôt qui y

pénètre dans son être ? Serait-ce l'horizon, qui se voile comme tel, de l'avènement du retour au propre ? L'essence du propre ? La substance de l'essence du propre ?

Comment ? Cela provient de la sérénité. Laquelle ? La relation juste à la libre étendue doit être la sérénité et, comme la relation se définit à partir de ce à quoi elle se rapporte, la sérénité doit reposer dans la libre étendue, et avoir reçu d'elle le mouvement qui la porte vers elle.

Il n'y a jamais de retour qu'au même. Attendant donc d'être maintenus dans leur être propre parce qu'en elle repose la sérénité qui les attire à retourner en eux-mêmes.

Ne sont-ils pas tournés de façon sereine et confiante vers elle ? Elle à qui ils appartiennent originellement ? Elle par qui ils ont été originellement appropriés ? Elle qui s'ouvre, elle-même, pour les laisser entrer dans l'attente du repos en leur être propre ?

L'essence de la pensée provient de ce que la libre étendue prend en elle la sérénité et se l'assimile. En quoi la sérénité ? En attente. En rapports où n'a plus lieu que l'attente. En relation avec qui donne-redonne l'attendre comme espace de déploiement de l'essentiel. En cheminement sans fin qui sauvegarde dans le suspens les attraits entre : laissant-renvoyant chacun à son « propre » être.

Chacun ? Qui ou quoi donne la sérénité ? Qui ou quoi la prend ? L'assimile ?

S'assimiler de ou à la sérénité n'est-ce pas s'assimiler de ou à la mort ? Laquelle s'assimile ?

Celle qui s'est donnée à assimiler à lui comme vivante, doit-elle s'assimiler à lui comme morte ?

S'assimile-t-on jamais la mort ? Celle d'un autre ? Ou y assiste-t-on seulement ? La prenant en soi, la laissant déposée en soi ou sur soi, la gardant dans un repos serein : demeurant la même dans toute l'étendue de sa durée.

Pour ainsi sauvegarder la mort, il faut rester vivante. La libre étendue serait de la mort maintenue dans la vie, de la vie gardée dans la mort ? Les deux suspendant leurs échéances ? L'entre-deux du déjà-plus et du pas-encore, l'entretien

du toujours-déjà et du jamais-encore, déployant leur interminable durée : à la disposition de la pensée ?

En quoi peut être l'étant qui supporte une telle duplicité ? Quelle « matière » ainsi peut demeurer sans se dissoudre ? Se décomposer ? S'altérer ? Maintenant une subsistance durable, et imperceptible dans la présence ?

L'air ? Lequel ? N'est-on pas là insensiblement passé d'un air à l'autre ? Les deux provenant du même ?

N'est-ce pas, en demeurant en elle, que la *phusis* trouve son éclosion et l'éclaircie de sa lumière ? Dans la permanence de son ouverture pour l'ek-stase de l'être-là, ne reste-t-elle pas, encore, un « corps » nourricier, indifférencié dans son immédiate appréhension : l'air ? Constitué en demeure dans laquelle l'homme s'achemine comme dans la sauvegarde de sa mort. S'avancant dans un air approprié de manière indéfiniment durable. Un air qui maintient la distance, reculant toujours d'un pas l'expérience d'une confondante approche. Un air qui enveloppe, voile le tout, d'une transparence imperceptible, et qui garde chacun et chaque chose dans l'éloignement d'une appropriation. Air sans partage et sans mélange, où se marque et s'oublie le passage à un autre air que celui qui, respiré, fait déjà être.

Respirer, pourtant, veut dire aussi être. Il n'y pense pas. Est-ce parce qu'il y a encore et toujours trop d'air qu'il n'en est pas encore venu à en faire l'économie ?

Mais ce qui s'oublie se rappelle toujours. L'éclosion-déclosion de l'être ne parle-t-elle pas du respirer de l'air ?

Ce mouvement d'un corps encore vivant, il le laisse hors de son souci, tel un événement de peu d'importance au regard de sa préoccupation de l'être. Air déjà soumis au jeté-projeté là : l'environnement d'une maison invisible qui le sauvegarde en tant que mortel.

Cet air en trop, cet excès d'air, qui lui permet d'avoir, dès à présent, souci de sa propre mort, se donne-redonne encore grâce aux autres vivants, et est renvoyé-reprojeté sur eux, telle une sépulture d'apparences — d'airs — qui les sépare de leur devenir.

Dans cette économie de la copule, l'un et l'autre — l'un et l'une — sont privés de leur retour en soi.

Il ne peut croître ni s'ériger en dehors de l'attente du retour en elle, du retour à ce commencement d'avant le commencement où elle se donnait toute à lui sans distance ni différence. Habitant dans une maison vivante, un corps vivant, qui l'enveloppe, le protège, le nourrit, lui donnant, sans échange, l'existence. Demeure toujours dans la nuit où ne brille que cette lumière : la chaleur et la combustion de la vie. Le « feu » de l'amour ? Qui, entre elle et lui, reste toujours nocturne.

Quand il se retourne vers elle, il s'est constitué une source. Il s'est approprié-attribué la source. La source cache toujours un deuil, et la nécessité de l'ek-sistance par rapport au commencement où le tout se donne partout et toujours, sans économie.

L'ek-sistance ? — un deuil et un triomphe ? Le triomphe d'un deuil ?

Il ne se retourne plus vers elle qu'à partir de l'ek-stase. Cette ek-stase le prive de son rapport à elle : la vie au commencement. Cette ek-stase provient, d'abord, de ce qu'il lui a pris, de ce qu'il s'est approprié à partir d'elle, en plus et en moins, et dont il lui refait, maintenant, le don triom-

phant. Il se redonne triomphalement à elle en lui, à lui en elle. Donc : hors d'elle. Car là où il ek-siste, elle n'est plus. Sinon dans son souvenir et son attente. Affecté par elle en lui, par lui en elle : non par celle-là qui existe en dehors de lui, et qu'il n'affecte pas. Il ne s'affecte que par l'attente, l'oubli, le retour, de celle qui ne reviendra plus. Il ne s'affecte que dans le souvenir et l'attente : il ne s'affecte ni ne l'affecte immédiatement.

L'ek-stase du présent est cette impossible « rencontre » entre eux. Privé de son retour en lui par le retour en elle : elle, au présent, l'absente. Ek-stasié dans l'absence.

L'ek-stase est la sortie-entrée hors d'elle. Mais, en même temps, hors de lui.

Ainsi se destine son être en tant que sexué ? Le jetant-projetant toujours là ? A distance ? Dans l'éloignement ?

Dans ce qui se destine ainsi vers lui, il la confond encore avec lui. Il assimile les deux là : ce là où il est jeté-projeté hors de lui, ce là où elle existe hors de lui. Il oublie qu'il y a dans ce là deux ek-stases différentes. Que le là du destin de son être n'est pas le là de sa subsistance à elle. Il les replie dans le même, dans l'éternel retour au même. Il oublie leur différence dans l'être. Retournant à celle qu'il s'est déjà assimilée dans un là où elle est maintenant une autre. Les confondant l'une avec l'autre, il recommence, à partir de là, à se l'assimiler encore.

Car là où il est jeté-projeté hors de lui, il va encore se reprendre. Il va se redonner ce projet comme sa source. Il va faire de son ek-stase le chemin de son retour à lui : la permanence de son être. Ce qu'il a de plus proche dans le plus lointain.

Pour se reprendre et se redonner à lui, il faut que l'ek-stase se garde, que l'ek-sistance se maintienne, que la sortie hors de lui devienne la mesure de son propre-proche être : « sa maison ».

Ce qui est impossible sans elle : cette autre qui subsiste

dehors. Son ek-stase doit insister en elle : celle qui reste toujours dehors. Il est nécessaire qu'elle y participe. « Là », qui s'oublie-s'efface dans le « là », qu'elle demeure dans la participation à son ek-stase : étant toujours disponible pour l'entrée en présence de l'être. Gagnant même le haut du ciel, y rapprochant les uns des autres les éloignements des ek-stases, les assemblant sans couture, sans lisière et sans fil dans le surgissement de leurs éclaircies ou éclosions, les gardant sans trace d'intermittences, dans la permanence de sa nuit. Dans son repos, traversé de leurs lumières, mais demeurant toujours en repos. Dans son obscurité, transparente à la brillance de leurs illuminations, mais restant toujours dans l'obscur.

Merveilleuse demeure, toujours plus belle de demeurer dans l'invisible pour laisser resplendir leurs étoiles. Maison silencieuse et imperceptiblement présente de la nuit, dans laquelle se rouvre, sereine et confiante, l'attente, pour cette ek-stase où ils sont appelés : elle laissera être, dans son repos, cette étoile de plus. L'assemblant, la rapprochant des autres déjà là, sans marque de la distance de leur surgissement.

Ne prenant rien, gardant le tout déposé-disposé dans ou sur elle, prêtant son corps vivant comme lieu de rassemblement du tout : elle ne travaille qu'avec la proximité, à moins qu'elle ne repose plutôt...

Son mouvement à lui étant presque le contraire : l'attente. A moins que ce ne soit un autre repos ? Disponibilité de la puissance encore libre, sérénité de l'être comme acte qui ne se sait pas comme tel ?

Ce qui ainsi se maintient, dans une expectative distante, ne suspend-il pas, dans le « repos », le mouvement de l'attire ? Ne se rapporte-t-il pas à l'autre dans une totale passivité ?

Avant cette passivité, ou entre celle qui était au commencement et son retour dans l'attente, que s'est-il passé qui ait donné lieu à l'ek-sistance ? A l'ek-stase ? Quel changement dans la « nature » du site qui abrite l'homme ? Entre la « maison » d'un corps vivant et la « maison » de l'être, quelle opération a fait que l'habiter de l'homme, sa patrie, détermine maintenant ses relations au tout et à lui-même sur le mode d'une approche qui maintient toujours la distance ?

Peut-être cette opération doit-elle se désigner comme néantisation. Comment l'entendre ? D'où provient ce rien qui déploie son essence dans l'être même ? Ce rien qui le fait plus étant que tout étant, et par quoi il affecte tout étant mais de manière imperceptible. Ce rien qui a toujours déjà interposé-soufflé tout « oui » et tout « non » avant la position même de ce à quoi ils appartiennent. Ce rien dans l'être : « qui accorde à l'indemne son lever dans la grâce et à la fureur son élan vers la ruine ». Ce rien, néantisé comme simple rejet, refus, destruction se manifestant entre étants, mais qui se tient et opère, insensible, à partir de l'être. Celant, rescellant, dans son ek-stase, l'à-venir toujours possible d'une naissance ou d'une mort.

De l'amour ou de la haine ? Laissés dans le suspens de leur effectuation, mais se destinant toujours, en même temps, dans l'ouverture de l'être ?

En même temps — ce serait dire que le « lever dans la grâce » est toujours aussi « un élan vers la ruine ». Que l'un n'advierait jamais sans l'autre. Et qu'une certaine aurore, en Occident, accomplirait déjà, et du fait même de son lever, une furieuse destruction. Non seulement comme avenir de son déclin, mais *en même temps*.

En même temps. L'être — il l'a dit — est la maison de l'homme. Etre et habiter reviennent au même.

Que l'habitation soit le trait fondamental de la condition de l'homme, reste impensé. Cela se tait encore, dérobé dans la langue, qui pourtant le dit : en silence. L'habiter de l'homme dans la langue, le langage comme bâti d'une demeure de et pour l'homme : ce caractère fondamental du rapport de l'homme au parler s'oublie dans l'habituel.

Cet oubli peut entraîner une véritable crise de l'habitation. La crise, pour l'homme ? Mais l'homme ne la considère pas comme telle. Tant qu'il ne pense pas le déracinement, il méconnaît que l'essentiel, pour lui, est l'être de l'habitation. Pourtant, séjournant sur terre en tant que mortel, il habite toujours déjà. Il l'oublie. Il oublie le bâti de cette demeure. Il oublie qu'habiter est, pour lui, le trait fondamental de l'être. Comment lui rappeler ce *trait* qui s'efface dans l'habituel ?

Ce trait trace une limite.

La limite peut se tracer autour : elle enclôt un champ ou une vigne pour sa culture, par exemple. En ce sens, bâtir est seulement veiller à la croissance qui, elle-même, mûrit ses fruits. Il n'y a pas là encore de fabrication de l'homme, d'œuvre produite par lui : sauf cette limite, par laquelle il prendrait soin de l'épanouissement de l'œuvre de la nature.

De lui-même en tant que tel ? Ayant besoin, d'abord, d'un séjour qui lui permette de demeurer en paix, préservé des dommages et menaces, épargné et ménagé dans son existence. Mais, plus encore, exigeant d'être entouré d'une protection qui le laisse, dès le début, dans son être, qui l'y ramène et l'y mette en sécurité : enclos dans ce qui lui est parent. Donc libre.

Donc libre ? Comment ce qui se prête à entourer quelqu'un ou quelque chose selon l'être de ceux-ci serait-il libre ? N'a-t-il — ou elle ? — pas dû, pour assurer cette paisible demeure à un autre, s'appropriier à lui ? Donc s'improprier ? S'expatrier ?

Pourtant le trait fondamental de l'habitation serait ce ménagement, et il pénétrerait l'habitation dans toute son étendue. Dans toute son étendue, elle doit être appropriée à l'homme. Selon ce trait, l'homme serait, d'abord, l'habitant de la terre : sa première maison lui serait accordée par elle, et, à partir d'elle, il pourrait bâtir-rebâtir sa propre demeure.

Habitant de la terre, dès qu'il se tient-s'érige « sur elle », l'homme est déjà « sous le ciel ». L'un et l'autre — l'une et l'autre ? — signifient en outre « demeurer devant les divins » et impliquent « l'appartenance à la communauté des hommes ». Les quatre : la terre et le ciel, les divins et les mortels, forment un tout à partir d'une unité originelle.

Pourquoi quatre ? Est-ce parce que, dans le tridimensionnel de cet habiter, il importe de laisser place à l'inattendu ? Au retour, toujours possible, des dieux ? Ou, au contraire, parce que le quadriparti compose une demeure plus stable ? Les deux en même temps.

Les mortels habitent, alors qu'ils attendent les divins. Cette attente garde à l'habiter sa souplesse, faisant tourner le carré en cercle, en maintenant l'enveloppe fermée. Le plus proche étant laissé dehors ? Tous les points où advient la proximité restant, toujours, des tangentes qui touchent, mais sans couper, de leur pénétration, la « maison » propre.

En quoi cette demeure ? En quoi ce « simple » à partir duquel ces quatre forment-reforment un tout ? Quel pouvoir les rassemble après les avoir répartis en quatre ? Les gardant, au présent, dans l'inapparence d'un toujours le même ?

Ce simple, qui garde le secret de toute permanence et de toute grandeur, ne serait-il pas le pouvoir de la mort comme mort ? Le propre de l'homme ? Projeté sur le tout, ainsi transformé en demeure du monde. Demeurer dans le monde en dehors duquel rien n'est, mais qui, par le tracé de sa limite, est déjà sauvegardé de et dans la mort.

L'habitation, de l'homme, se révélerait donc comme sauvegarde de la mort ? Comme l'enclos dans une limite en laquelle se tient-ne se tient pas la mort ? L'habitation du « monde » serait la préservation de l'être du quadriparti : qui se garde, à partir de la simplicité des quatre. Du rapport des quatre dans le simple.

« La terre et le ciel, les divins et les mortels se tiennent, unis d'eux-mêmes les uns aux autres, à partir de la simplicité du quadriparti uni. Chacun des quatre reflète à sa manière l'être des autres, et ainsi se reflète à sa manière dans son propre être, revenant à cet être au sein de la simplicité des quatre » (« Bâtit, habiter, penser », dans *Essais et conférences*).

Comment se reflètent-ils les uns les autres, sinon dans un certain pouvoir de l'homme projeté-déposé sur eux ? Que reflètent-ils ? Sinon ce pouvoir ? Animant ainsi les quatre :

la terre et le ciel, les divins et les mortels, du projet de composer cette unique demeure du monde en laquelle il se tient maintenant, l'homme ne répète-t-il pas — leur prêtant son désir — sa première « maison » : son habiter dans un corps vivant ?

Mais cet abri du « monde » est rebâti selon une proximité qui maintient toujours la distance. Dans chacun des quatre se tient, maintenant, le pouvoir de renvoyer chacun à son être propre, et d'être ainsi reflété dans son propre être, à travers le simple qui unit les quatre. Chacun étant toujours « proche » des trois autres, tout en demeurant dans l'éloignement.

Ce qui reflète ainsi le propre, n'est-ce pas ce qui s'approche le plus, tout en restant au loin ? Transproprié à l'être, il redonne à chacun son être, mais dans la distance. Recevant aussi le sien dans l'éloignement, d'avoir pris et rendu le propre dans l'autre. S'étant incorporé le reflet, et la source de l'étant, il ne se donne jamais à un autre dans une approche où le mélange des deux est toujours possible. Il ne pénètre, ne s'épanche, ne se confond jamais en l'autre. Ce qu'il donne-redonne à l'autre est toujours déjà transi par ce rien qui sépare tous les étants : leur appartenance à un être propre. Dans ce rien, qui se tient maintenant dans le tout, s'assemblent toutes les parties, chacun donnant et recevant en chacun son être : sa mort.

Ce n'est plus l'amour qui ainsi les unit, mais la mort. Ou plutôt : l'amour de et dans la mort. Qui, néantissant tous les étants dans cette singularité contingente qu'est leur corps vivant, les lie par leur transpropriation dans la mort. Donc dans le rien, si ce n'est ce lien d'une limite-enveloppe autour et entre eux qui les approprie et les laisse être, unis dans un même et autre éloignement.

Ils ne se redonnent plus l'un à l'autre que dans cette limite, où ils peuvent commencer à être : rien. Mais, pour que le rien de chacun retourne dans le Rien du tout, chacun doit redonner à chacun au moins une fois son être : au moins une fois la mort, pour que la mort entre dans son être. Chacun, au moins une fois, redonne et reprend à chacun son rapport à la mort — son propre être —, pour que la

mort soit dans le simple : l'être de l'être. Ainsi dépouillée de ce qu'elle pouvait encore garder en elle provenant des étants singuliers, du devenir de leur vie, la mort rentre dans la mort. Le propre, tous les propres encore entachés de propriétés singulières, retourne dans le propre : l'être même de l'être. La mort — non plus celle-ci ou celle-là, celle de l'un ou de l'autre —, la mort à laquelle doit renoncer tout étant comme *sa* vérité, retourne à la mort : la seule vérité, la seule transcendance, la seule source du tout. Arche du rien, seul abri de l'être de l'être.

Si la vie s'est donnée au moins deux fois dans une assimilation, impensable, d'elle à lui, ainsi la mort doit-elle se redonner au moins deux fois pour la sauvegarde du propre.

Le reflet que chacun donne et reçoit est le passage par un premier rapport à la mort : dans ce qu'elle a encore de particulier et d'à part pour chacun. Libéré par le renvoi de ce reflet, chacun est rendu à ce qu'il a de plus propre, et peut ainsi se lier aux autres dans l'être de leur être : le simple de la mort.

Cette transpropriation expropriante de tout propre encore particulier est le jeu de miroir du quadriparti, en dehors duquel le monde n'est pas. Cela ne peut s'expliquer : étant sans causes ni fondements. Le simple de la simplicité du jeu du monde ne se laisse pas, ainsi, pénétrer. Il est. Posé sans position. Se tenant en l'air ?

L'être de la quadrature est le jeu du monde : les deux ne se laissent pas séparer, pas même comme une enveloppe qui s'ajouterait, en plus, à ce qu'elle contient, maintient, retient. L'être de l'enveloppe est le jeu de miroir, la ronde du faire-paraître de chacun dans le tout, qui assemble le monde comme monde. Tour encerclant de l'anneau s'enroulant sur lui-même et dans lequel tous s'enlacent à leur être : un et pourtant propre à chacun. Cet enlacement les rend flexibles, dociles au jeu de miroir, rendus à ce qu'ils ont de plus souple dans leur être.

L'être du monde, la copule du monde, est ce jeu de miroirs. Chacun s'y confie à chacun dans la docilité, et aban-

donne sa propre souplesse dans le tour encerclant du souple.

Quadrature d'un cercle : qui aurait lieu dans la transparence de chacun dans chacun, laissée être dans le tout. Le miroir, à la limite, ne reflète rien : l'être de l'être. Vacant pour renvoyer le tout à ce qui le lie dans l'être : la néantisation.

Le jeu de miroirs, cependant, assemble le tout de son tour encerclant. S'imposant, sans provenance encore pensable, il est l'enceinte : le « monde ». Enceinte de glace qui, en sa limite, ne renvoie rien. Réunissant le déjà-plus au pas-encore dans la constance d'un enroulement qui ramène chacun à l'énigme de son être. Ce rien d'où il vient et où il retourne, sans fin.

En quoi ce rien, pour qu'il ne soit pas perçu comme un effroyable abîme mais comme la « ronde du monde » ? Qu'est-ce qui le supporte, qu'est-ce qu'il apporte, pour qu'il soit ainsi attendu-rappelé, non seulement comme l'attrait d'un vide où toute mémoire s'engloutirait, mais comme le retour du plus originaire et du plus ultime ?

Ce rien ? Ne se tiendrait-il pas dans l'air libre : cet étant déjà là avant la naissance, encore là après la mort, réunissant le pas-encore au déjà-plus dans une étendue qui dure ? En laquelle tout vient à « être » et tout se rassemble dans un espace unique, partageant un même, qui n'apparaît pas comme tel, mais qui accorde au tout sa permanence. Un même, transparent, où chacun peut venir en présence et recevoir-donner à chacun le reflet de son être. Liés par ce qui leur dispense l'apparaître, mais en quoi ils retournent, après avoir reçu et donné ce reflet propre, comme dans leur élément le plus simple.

L'air — espace encore silencieux de la parole. Où s'entend la voix des choses, pour celui qui est né dans l'air qui les environne. Apportant l'appel du ciel le plus haut, et nourrissant, aussi bien, ce que porte la terre. Amenant à proximité le sommet de la montagne et le chemin de cam-

pagne, le village maternel et la maison d'aujourd'hui, les jeux des enfants et les yeux d'une mère, le vol des oiseaux et le travail du bûcheron, le vacarme des machines ou le souffle des dieux. Mais aussi unissant, dans une harmonie unique, les alternances des saisons : la tempête d'hiver et le jour de la moisson, la turbulence vivifiante du printemps et le déclin paisible de l'automne, l'humeur joueuse de la jeunesse et la sagesse de l'âge. Chacun y ayant lieu, tout s'y croisant, s'y rencontrant, passant de l'un à l'autre, dans une sereine durée. Dans un espace et un temps, où tout vient à l'existence et retourne à la mort, laissant l'air déjà et encore là, dans une vastitude sans horizon et un continu où tout peut arriver sans qu'aucun événement particulier n'arrête un mouvement qui, perpétuellement, demeure.

L'air pourrait être ce rien de l'être : l'être de l'être. Ce secret que garde l'être, et en quoi pourrait avoir lieu la co-appartenance de la terre et du ciel, des mortels et des divins.

Mais ce simple de la *phusis*, il l'a oublié. Il ne l'entend plus qu'à travers les voix du *logos* : les chemins qu'il a déjà tracés dans et sur elle. C'est du chemin, qui ne serait pas sans qu'il l'ait ouvert, que lui revient, maintenant, ce que lui a toujours déjà donné l'air. L'élémentaire de la *phusis* — l'air, l'eau, la terre, le feu — est toujours déjà néantisé dans et par son élément à lui : le langage. Extase par rapport à son environnement naturel, qui le maintient dans l'exil de sa première patrie.

Dont il se rappelle tant parce qu'il l'a perdue ? Qu'elle et lui demeurent, maintenant, toujours dans l'éloignement ? Dans une proximité distante ? Qui le laisse serein, mais d'une sérénité qui s'élève au-dessus de l'affliction, toujours marquée d'ironie, sorte de mélancolie souriante. Sagesse qui ne se livre qu'à mots couverts, ouvrant déjà sur l'éternité. Renoncement qui conduit vers le même : sans rien prendre, mais donnant plutôt la force inépuisable du simple. Du rien ? De la mort ? En laquelle lui est rendue une terre natale.

Il ne renonce pas pour rien. Il renonce pour recevoir une force inépuisable. Cette force, qui se donne-redonne à lui et à travers lui sans qu'il prenne rien, ne pourrait-elle pas provenir du pouvoir de la haine ? La haine de la nature ? Son rejet, sa mise à distance, son vouloir de ne plus vouloir d'elle, son attente qu'elle le rappelle. Qu'elle n'ait pas déjà totalement succombé à sa haine, qu'elle ne soit pas encore réduite à la haine, qu'elle ne le haïsse pas : qu'elle annule le pouvoir de la haine.

Car, si elle n'était pas, et à sa disposition, que deviendrait son langage ? Elle doit donc être anéantie et pourtant demeurer, ne fût-ce que comme espace libre où se rappeler ? Où entrer en présence ? Où séjourner ? Se rassembler ? Telle une habitation qui appelle encore à l'accueil, dans son vide même. Serait-elle même petite, une petite chose, qu'en elle se garde toujours ouvert l'abri.

Car la haine se rappelle mais ne se souvient pas. Elle demeure, insiste, consiste : dans l'oubli. Vide, espacement, écart, bord, limite, elle organise la représentation, elle l'abrite, l'encadre, l'assiste, sans s'y dire, ni présenter. L'habitation de l'homme ne se bâtit pas sans haine de la nature ; c'est pourquoi elle doit assurer sa sauvegarde.

Empédocle a dit le pouvoir de la haine.

Jamais il ne le rappelle, alors qu'il l'a lu, et relu à travers Aristote et Hölderlin, à partir desquels il commence et recommence à traduire sa pensée.

D'où provient ce silence ? Sinon d'elle, dont il ne redit le pouvoir destructeur qu'à travers la déréliction des poètes ?

Pour ce Grec du commencement du monde grec, la haine est égale en pouvoir aux quatre éléments : l'air, le feu, la terre, l'eau. Elle est égale, encore, à l'amour. Egale ne veut pas dire : même.

La haine et l'amour organisent-désorganisent le rapport au même dans le tout. Y entretenant un perpétuel et double mouvement.

L'amour rapproche jusqu'au mélange qui donne naissance : *phusis*. La naissance vient de la rencontre et de l'union des choses qui sont, la mort de leur séparation par la haine

et de leur retour à leur simplicité première. La mort elle-même est née de la séparation du feu des autres éléments.

Chaque chose a sa *phusis* propre ; elle peut être, en outre, *genèse* d'une autre chose. Le mélange n'est pas l'indistinct. Là où se trouve, pour certains, le Tartare comme royaume de la mort, l'éther pousse vers la terre elle-même, et, allant jusqu'au centre, il lie l'extrémité au milieu, unissant le ciel et la terre. Pénétrant jusqu'au centre des choses, l'amour les joint sans les confondre. Il peut en modifier les formes, en échanger les lieux, sans pour autant les détruire dans leur être élémentaire.

L'amour réunit les dissemblables : le sec aime et attire l'humide. La haine entraîne l'attraction du semblable par le semblable : le sec retourne au sec. L'amour de l'autre et l'amour de soi organisent le monde. Cette double attraction apparaît dans le croisement des termes : l'amour de l'autre pour les mêmes, et du même pour les autres. Le tout est produit par le moyen de proportions mutuelles et du mélange qui comporte des renversements alternatifs, sans que le tout soit dissolu.

Ce qui l'assemble ? L'attraction des éléments entre eux, maintenus par du chaud, du mou, de l'humide. Les éléments sont toujours les mêmes mais vont au travers les uns des autres, dominant tour à tour le mélange.

Ce qui l'unifie ? Le pouvoir de la haine. La haine divise, sépare, écarte, maintient et retient dans la pureté du même, limite et délimite le tout, telle une enveloppe solide. Celle du monde provient du premier élément qui fut séparé par la haine : l'air qui entoura le monde en cercle et se transforma en glace sous l'action du feu. L'air, condensé et congelé, devint ainsi la voûte cristalline de l'univers où l'homme vient au monde.

Dans l'ordre de la haine, il aurait son premier site de naissance où l'air et le feu se trouvent, d'abord, disjoints. Il commence à respirer en quittant la chaleur de sa première demeure. Il accède à l'air comme à la déréliction d'une perte irréparable d'amour.

Ce deuil dont il ne prend pas mesure, qu'il ne pense pas, lui laisse comme souci de bâtir encore et encore un lieu, des lieux. Abris qu'ils façonnent autour d'un vide, en se servant de la terre, de l'eau, et du feu.

Dans ces maisons, ces œuvres, ne reproduit-il pas quelque chose d'une inutile séparation ? Déréliction irréparable et dont il se sauvegarde par l'économie de la haine ? Ce qu'il ne dit jamais, ne pense pas. Sinon à travers la déréliction des poètes ? Quêtant l'éclair chez ceux qui, encore, visent cette détresse qui est le destin de tous — l'exil sur la terre. La douleur d'une séparation natale qui maintiendrait chacun dans sa mort. Une vie où l'amour ne transgresserait plus jamais la limite du propre.

Le différer du rapport entre produit le lieu de l'être — sa maison de langage. Dans l'attente, laissant ouvert ce vers quoi elle tend, ne posant pas devant elle son objet, ce qui ne serait plus l'attente, se déclôt et reclôt d'elle-même toute l'étendue du désir. Se retourne vers soi, se renvoie à soi, ce qui était tendu vers l'autre.

Plus éloigné reste l'autre, plus grande est l'attente, plus vaste est la libre étendue, la contrée de la parole. Où rien n'arrive plus que demeurer-retourner en soi. Se réenvelopper, replier dans le déploiement, sans fin, de l'attendre. Et, ainsi, voir revenir à proximité le lointain : penser.

Penser. Retourner l'ouverture de l'attente en un cercle de recueillement impalpable, invisible, imperceptible, oublié... : l'être. En un lieu où demeurer en repos. Séparé de tout autre, sinon par la commémoration d'un noble souvenir.

Etre : ce voile de deuil, ce voilement d'absence qui déploie et reploie son ouverture en une vastitude s'assimilant, continûment, à la sérénité du penseur.

Attente et ouverture durable de l'absence en laquelle et à partir de laquelle va surgir l'entrée en présence, et de toutes choses. Indéfiniment proches, et lointaines. Aussi entre elles. Elles ne sont choses, et entre elles, que redéposées, en bon ordre, dans la libre étendue. Dans l'éloignement d'une distance qui, les enveloppant d'une sépulture d'air, leur permet, maintenant, de *durer*.

Elles tiennent et se tiennent, entre elles, à travers un

milieu translucide qui les fait ne se toucher qu'en apparences. Elles ne s'abordent que dans leur transparence. Leur approche est toujours un contact superficiel. L'apparence est sans profondeur, sinon celle d'un deuil. Et, plus elles se rapprochent dans leur présence, plus elles s'éloignent dans leur enfermement d'airs.

Est-ce vrai ? C'est difficile à dire. Quand je l'aurai ainsi nommée, cette opération sera déjà d'un autre ordre. Moins noble, moins grande, et ne pouvant avoir lieu que dans ce lieu infiniment plus vaste qui, lui, ne se nomme pas. Sous peine de détruire son essence ? Mais qu'en est-il alors de toute dénomination ? Et, plus encore, du sans-nom ?

L'être n'est rien que la possibilité de la prédication. De sa dimension.

Si l'être peut se mettre en cercle, c'est dans le suspens de la prédication. La direction sujet-objet n'y est pas encore posée. La ligne l'horizon de l'entendre n'y est pas encore tirée. Si elle a déjà un tracé, c'est comme encerclement, ou enroulement en spirale, d'un mystère : celui du commencement de l'avoir lieu de l'être. De son surgissement du néant.

D'où provient l'être ? Et son étrange pouvoir ? En quoi peut-il unir ? Quel est le secret de la constitution du même ? Et de la permanence de son site ? Pourquoi la ligne de la parole tourne-t-elle autour de cette crypte ? Y revenant et la bouclant, d'un même geste ? Quel oubli de l'autre dedans fait l'impensable de l'origine du même comme lieu unique de la pensée ? Quelle assimilation fondamentale assure le déploiement de l'être comme contrée du même ? Et quelle magie entretient la participation du tout à la subsistance de ce site unique ?

Ce que l'être a pris à l'autre, ne faut-il pas qu'il le lui rende ? S'étant assimilé l'autre pour commencer à être et déployer, à partir de là, le seul pouvoir du même, il lui rend la participation.

L'appropriation se fonde dans cette double opération : une *assimilation* et une *participation*. Elles n'ont pas lieu sur le même versant de la constitution de l'être, mais elles se tiennent inséparablement ajointées, sous son empire. L'homme et le monde sont réunis dans l'envoûtement de ce cercle.

Quand il ne se souvient pas et ne peut penser que la nature l'a nourri d'abord, disparaissant en lui pour qu'il soit, il lui redonne cet oubli : elle n'est que par lui.

Entre les deux, une opération de renversement et reversement s'oublie dans ce qu'elle neutralise de différence. Une projection a eu lieu qui se tient par le pouvoir de l'amour et de la haine : l'amour du même qui indéfiniment recherche la dimension de son appropriation, la haine qui divise, sépare, marque des limites, des différences.

L'amour du même est le premier amour de l'autre : celle qui s'est, d'abord, donnée à assimiler à lui. Mais, quand cet amour se répète sans différence, il entraîne l'abolition de l'autre. Voulant toujours avoir d'elle le même, il la supprime dans la singularité de son destin : la contraignant à rester l'unique.

S'interroger vers l'être, ne serait-ce pas défaire un de ces versants pour lui donner à l'encontre non ce qui l'accote dans la sécurité et la sérénité d'un recollement du tout dans le même par la participation de l'autre à son assimilation, mais ce qui, répétant du côté du même l'opération qui le constitue originellement, rouvre la question de son rapport à l'autre.

L'étant se donne d'abord, et sans retour, sous la forme de fluides. Ce don est inapparent : sans démonstration. Il a lieu sans distinction entre qui donne et qui reçoit. L'étant passe de l'un à l'autre, de l'autre à l'un, avant que le don soit constitué comme tel. L'un ou l'autre se donne, sans choses ni objet de don. Sujet et prédicat sont encore assimilables l'un à l'autre, passant l'un dans l'autre. Sujet et copule sont, encore, le même.

Ou la même : l'étant étant l'étant. Il n'y a pas encore

d'activité, de transitivité, ni d'outil. De sujet, de monde, de médiation entre. Il y a seulement du corps, de l'entre-deux-corps, du corps qui passe de l'un à l'autre. L'étant d'elle étant devenu l'étant de lui, avant toute proposition. La proposition se tient quand cette assimilation de l'étant d'elle à lui s'oublie dans l'être. La copule marque et efface un passage par la différence entre l'étant et l'être et, d'abord, entre l'étant et l'étant.

Entre l'étant qui se donne avant toute démonstration, et celui qui se dit dans l'étant présent, la trace d'une limite est oubliée. Elle est passée en lui : il se l'est assimilée et se la réassimile sans cesse sans poser, au présent, une différence entre elle et lui, sans qu'elle y laisse de trace : sinon qu'il existe...

Ce qu'il oublie. La pensée ne se pense pas comme étant vivant. Pourtant elle l'est — d'abord. Elle passe, insensiblement, d'une vie à l'autre. Et, comme il n'y en a pas d'autre, de la vie à la mort : dans l'indifférence de l'être.

L'être existe à partir de l'indifférence : il l'a dit. Ce qui ne signifie pas que le penseur peut s'y tenir une fois pour toutes en repos et sans activité ni mouvements. Pour entretenir cette indifférence dans l'être, il continue d'assimiler sans cesse l'étant à l'étant. Mais aussi, pour que cette opération s'oublie : à poser l'étant comme étant.

Que la proposition ne traduise pas le véhicule fluide du *phuein* laisse en deçà et au-delà de l'être-au-monde un mode de subsistance impensable dans l'ordre de ses catégories. Une subsistance était, déjà, avant la constitution de l'être-au-monde. Une subsistance intranchable en sujet et choses séparables de lui, séparables entre elles. Une subsistance plus originaire que celle nommable dans un « *logos* », un « *noein* », une « âme ». Celle du corps vivant qui tire sa vie de matières fluides. Dans cette relation d'assimilation aux fluides, nécessaire à sa constitution et sa permanence, l'homme n'est plus dans ce monde d'existences, au mieux contiguës. Il est dans la continuité. Le fonctionnement *partes extra partes* de l'espace cartésien, qui semble encore régler le monde pour l'être-là, n'y a plus lieu. Le sujet et les « choses », les « choses » entre elles, sont en relation

d'interpénétration : non plus l'un et l'autre, l'un et l'une, l'une et l'une, proches au sens du « en contact », « près de », « rassemblées dans »,... mais proches selon un mode de perméabilité de leurs enveloppes qui exige de penser un autre rapport à l'espace-temps. Les « choses » ne sont plus ces choses-ci au regard d'une portion localisable et chaque fois unique de l'espace-temps. Leur mode d'être « ici » — si cela garde un sens — correspond à l'espace-temps qu'elles se partagent. Elles sont inséparables selon l'espace-temps philosophiquement pensable, ce qui n'est pas dire qu'elles se confondent. Le passage entre elles, mais aussi différemment entre le sujet vivant et elles, se fait par une immédiate et instante pénétration : sans pont.

Si l'interpénétration est un mode de l'être-là, un échange est avant le pont. Le pont défait ce partage, ce rapport de proximité insécable : il éloigne au lieu de rapprocher. Il casse, empêche, interdit, la relation entre.

Pas d'écart possible, de brèche, d'espacement, d'éloignement, entre le sang qui l'a toujours déjà nourri, y compris d'oxygène, et l'organisme vivant. Pas plus entre l'air ambiant qu'il respire continûment, une fois né. Ni entre le lait, ou l'eau, ou le vin, au moment où il boit. Pas d'intervalle, d'interstice, entre lui et ce dont il tire sa subsistance la plus originaire. S'il y avait là quelque distance, quelque vide, il mourrait.

L'être-là, étant spatial, étant d'espace-temps fabriqué par et pour l'homme pour toute assimilation en vue d'une croissance qui surgisse durablement, d'une constitution d'érection sans défaillance, et d'une fabrication de « choses » qui subsistent à portée de main et d'humeur (sereine dans la mesure où elles demeurent dans la possibilité d'un éloignement), s'enlève, d'avance, ce qu'il y a de plus originel dans le dire comme tel.

Celle qui, loin de venir à la place de — comme le voudraient les linguistes de tout pronom ? les hommes de toute femme ? —, vient d'abord, mais sans jamais pouvoir être abordée, du moins dans ce lieu de monstration. En deçà d'un faire-voir, ou donner-à-voir ce qui arrive, qui toujours recule, ou s'efface pour laisser lieu à tous phénomènes, tous

noms et leurs rapports. Celle qui n'apparaît pas mais qui, demeurant cet invisible, sans nom possible dans l'espace de la monstration, reste nuit et transparence à partir desquelles surgissent, se dévoilent tous phénomènes.

C'elle là, pour la phénoménologie, recueillement de ce qui secrètement vivait déjà, serait une réserve oubliée d'air. Mais comme elle ne s'y tient pas, pas seulement, ce là ne serait jamais qu'une nouvelle figure de son destin : celui d'une matière fluide transparente qui soutient l'arrivée en présence du tout et en laquelle tout a lieu. Sauf elle.

Et, même si elle est rappelée dans chaque apparition et désignation de phénomène, elle demeure encore sans nom : au-delà. Sans appel.

Comment est-ce possible ? Le va-et-vient en elle, entre elle et elle, entre elles, constitue une sorte de support sans déchirure ni fermeture où tout peut arriver sans abîme. Ce va-et-vient discret, et qui a lieu avant tout phénomène et toute dénomination, serait le fond sans fond du rapport entre. Le se-toucher-entre-elle(s), sans l'arrêt d'aucuns bords, offrirait le fond sans fond à partir duquel devient possible le phénomène de la distance, le phénomène en général. Quand elle est oubliée dans cette condition de possibilité, celle-ci, ou celle-là, s'encercle dans un là qui toujours demeure dans l'éloignement d'un au-delà. D'une au-delà. Voudrait-on la rapprocher que se rappellerait la faille, maintenant infranchissable, qui la tient écartée.

Mais, à cette proximité sans limites et sans assimilation de l'autre à l'une ou à l'un, qui est la sienne, il n'est pas évident que l'homme puisse, ni veuille, advenir. Même si elle constitue le fond impensé de sa pensée. Car, s'il y touchait, sa pensée n'aurait plus lieu d'être : comme même, comme telle, ou encore comme être-là.

Comment l'horizon, et surtout la *Contrée* se sont-ils ainsi formés ? Comment les choses sont arrivées là ? A quelle *genèse* étrangère à la leur ont-elles été soumises pour être ainsi disposées ? Selon quelle *archè* le tout est-il mainte-

nant construit dans l'entrée en présence, et sans souvenir de ce commencement plus archaïque qui mouvait les choses selon leur « nature » ?

L'*archè* du tout est maintenant *technè* : le bâti du monde est *technè*, et il oublie l'origine de la nature.

La *phusis* est toujours déjà soumise à la technique et à la science : celles du *logos*. Quelque chose de la croissance des étants physiques s'y est perdu. Les choses, coupées de leur enracinement naturel, flottent dans l'errance de leur site propositionnel. Le *phuein* des étants physiques s'oublie dans la *phusis* du *logos*. Le physique des étants s'oublie dans la métaphysique de l'être. La nature est recréée par le *logos*. Dans l'oubli que ce qui est ainsi refait garde aussi ses qualités physiques. Que l'économie de l'étant physique se rappelle toujours dans toute fabrication de l'homme. Que le corps vivant comme *Gestell* y laisse toujours des traces. Oubliées, elles insistent comme l'impensé et l'impensable du monde que l'homme s'est fabriqué.

Se resoumettre à la langue, n'est-ce pas se resoumettre, resoumettre la *phusis*, à la *technè* ? Le geste de Heidegger ne revient-il pas à faire, de la *technè*, la *phusis* ? A faire, du *logos*, le *phuein* ? Dans un renversement incessant de l'*archè* où le tout se perd dans l'épaisseur d'un site « corporel », encore vierge. Où se pressent, mais sans pouvoir encore se dire, la chance d'un reste à venir.

En ce geste, Heidegger retraverse bien la métaphysique vers ce qui, au commencement, s'est perdu et gardé en elle. Mais il demeure dans son architectonique : le *logos*. Cherchant dans l'oubli de celle-ci la cause de la perte, alors que c'est elle qui la détermine. Que la perte et son oubli proviennent d'une *architechnè* : du *logos* méta-physique.

Ainsi peut s'entendre l'hostilité, ou la méfiance, de Heidegger vis-à-vis de la science et de la technique. L'*architechnè* doit rester le site du tout dire de l'ontologie fondamentale. L'être de l'homme ne peut demeurer, se garder, se produire, que dans une seule langue, même si, dans cette « unique », il peut se dire de diverses manières.

Les sciences et techniques d'aujourd'hui n'ont-elles pas la prétention d'affirmer — de dévoiler ? — que l'être de l'homme n'est qu'une partie de l'étant ? Que l'étant, les étants physiques, débordent l'être de l'homme, et échappent à sa langue ? Que l'étant est ainsi devenu pour l'homme un mystère indéchiffrable ?

Ce qu'il a toujours été. Cela se dit encore chez les Grecs : ceux que Heidegger oublie, ou dans ce qu'il oublie d'entendre chez eux. Ce qu'ils oublient eux-mêmes de redire, même s'ils le disent au moins une fois : que la *phusis* a une *archè* « propre », un espace-temps de déploiement propre, et que la soumettre à l'*architectonè* de l'homme, sa langue, revient à plier son devenir à un déploiement inapproprié, le suspendre dans un épanouissement factice, et à la laisser encore en reste. Ressource qui résiste au pouvoir technocratique, et qui ne peut se déployer que selon son mouvement propre. Quand il revient y puiser, l'homme l'épuise aussi facticement qu'il ne l'épanouit artificiellement. Il la coupe, et se coupe, de sa réserve, l'arrachant au mouvement de déploiement selon son *archè*.

Son *archè* : une deuxième fois. Il lui en faut toujours au moins deux pour commencer à entendre, mais cette deuxième fois est, pour lui, la possibilité d'un retour au même.

Alors : son *archè*. Une autre, que cette deuxième qui lui est attribuée pour commencer à la penser. Une autre, à laquelle il ne peut pas être pensé parce qu'elle n'est pas dans la langue. Ce qui sera traduit : elle n'est pas. Refermant ainsi le cercle de l'oubli. Jusqu'à la prochaine fois. Et, peut-être, sans fin. Car, pour continuer à être, il faut, sans fin, persévérer dans l'oubli.

La question de Heidegger reviendrait à : « Comment faire entrer dans un espace de dé-monstration ce qui en assure le fondement et les conditions de possibilité, tout en s'y déroband sans cesse — la copule ? » Cette question s'accote au déploiement de l'*ob-jectant* et *op-posant* de la *libre étendue* sans laquelle elle ne pourrait avoir lieu ni trouver sa relance.

Upokeimenon de tout ce qu'il se propose de traduire, la copule, quand elle en arrive au lieu de position de la question de son essence comme telle, est laissée à un espace de neutralisation — *il y a*. Dans le suspens, serein, d'un renoncement à l'effectuation. Dans un deuil qui donne lieu à la contemplation.

Mais c'est le penseur qui — le voulant, ne le voulant pas — « décide » du deuil, et en attend l'ouverture de l'espace de sa pensée. A cette condition toutefois : que l'autre s'assimile sa sérénité en demeurant à la fois proche et toujours éloignée de lui — dans sa présence.

L'avoir-lieu de la jouissance d'elle, de sa jouissance à elle, qu'il ne pourrait jamais s'assimiler mais à laquelle il ne pourrait que participer, voilà le deuil que le penseur ne pourrait pas faire, à moins de renoncer à la propriété de la pensée. Se proposant alors lui-même, lui aussi, comme étant de l'étant en lequel elle pourrait trouver un espace de déploiement pour ce qu'elle aurait à dire.

Dans l'attente de cette ouverture, que pourrait-elle d'autre que d'essayer de s'assurer elle-même, en elle-même, entre elle(s), ce déploiement qu'il ne cesse de dérober pour ses propositions.

L'ek-sistance de l'homme pour la vigilance en vue de la vérité, c'est ce qui le sépare de lui-même et des « choses » en tant que vivantes. Cette érection hors de son « corps » et de celui du monde pour le souci de l'être, que signifie-t-elle de ce qui y a été disposé en plus ou en moins ? Quelle fausse limite détermine cette sortie hors des limites de l'univers ? Que va rechercher l'homme dans cette ek-stase ? Que vait-il y garder de ce qu'il a perdu du rapport à lui-même et aux « choses » ? Cette perte et cette garde n'ont-elles d'autre à venir possible qu'ek-statique ?

La copule se destine-t-elle nécessairement sur le mode de l'ek-stase ? Laquelle ? Cette ek-stase maintient en réserve quelle instance de la copule ? Que s'est-il toujours réservé du déploiement de l'étant, du rapport entre étants, dans l'être, et son oubli ?

Ou encore : pourquoi la copule est-elle suspendue dans une essence qui ne dispense son effectuation que sur le mode de la sauvegarde du propre ? Pourquoi est-elle ainsi maintenue, à partir de sa retenue ? Depuis si longtemps ? *Métabolè* d'une si longue portée... Elan qui couvre l'histoire de l'Occident sans être encore arrivé à son terme. Parfois s'ouvrant, mais toujours oubliant ce qui se retient encore dans cette éclosion. Ce qui se sauvegarde dans cette production de l'être. Dans l'historialité de l'être.

Et puisque l'être est dans l'épokè technocratique, aussi pour ce qui concerne son destin sexuel, la question pourrait se traduire : l'ek-stase provient-elle de l'érection, ou de l'éjaculation ? Est-ce en tant que destiné à l'érection que l'homme est dans l'être-là, dans un rapprochement maintenant toujours la distance dans le rapport à lui et au tout, ou est-ce plutôt en tant que destiné à l'émission-production hors de lui de sa semence qu'il est jeté-projeté là ? Les deux ? Comment s'articulent-ils ? Dans le suspens entre ? L'être-là se tiendrait-retiendrait entre les deux ? L'érection surgirait dans l'entrée en présence, et produirait l'étant présent, tout en demeurant, aussi, dans l'abri de sa réserve et de sa propre occultation. Ramenant les deux au présent dans le même, grâce à son habiter dans le langage ? Comment l'une, l'autre, les deux dans le même, ont-elles déterminé l'espace-temps à partir duquel la langue se déploie ? Que s'y est-il perdu-oublié d'un autre mouvement du vivant ?

Ce qui pourrait s'interroger aussi de cette manière : l'étant comme présence ne serait-il pas la production idéale de l'homme ? Sa production dans l'idée ? L'être s'érigerait et s'ouvrirait dans l'ek-stase, donnant lieu à l'étant présent. Mais, pour que cette production puisse avoir lieu, un étant déjà prête sa « matière », étant qui subsiste sous la présence, l'assiste, restant toujours par elle recouvert et oublié.

N'est-ce pas ce destin sexuel que l'homme a rappelé-oublié dans sa langue ? Et dont il a fait la vérité ? Le déployant comme ce qui enveloppe et environne son ek-stase d'une maison : la maison de l'être. L'essence du langage devrait

ainsi être interprétée en tant qu'abri de l'essence de l'homme. De l'homme. Le langage serait ce dans quoi habite l'homme comme dans la sauvegarde de son destin sexuel. Du moins dans ce qui se serait jusqu'à présent destiné vers lui comme tel. Le langage aurait toujours déjà été fabriqué pour celer ce destin et l'assister : le donnant à se produire mais le gardant encore dans sa réserve et son voilement. Le langage serait la technique — l'architechnique, l'architectonique — de l'homme façonnant le vivant selon son projet sexuel.

Pour faire dominer ce destin sexuel comme la vérité du tout, comme l'avènement du tout dans le même, l'homme a pris à la nature sa vie et lui a donné-redonné la mort. Après se l'être assimilée dans ce *Gestell* qu'est son corps vivant, il se l'est encore appropriée pour en faire la demeure de son être. L'éloignant, ainsi, éternellement de lui. Telle un tissu encore vivant ajointant la production de sa langue, la nourrissant, mais utilisée selon son projet à lui, et perdant, dans le passage par sa technique, le mouvement et la respiration de la vie. Accolée à son abri, comme son support encore matériel-matriciel, ne se distinguant plus de cette maison de langage dans laquelle il demeure, elle est indéfiniment séparée d'elle et de lui par cette assimilation d'elle à lui dans la langue.

Ainsi demeure-t-elle dans l'oubli. Le double oubli : de celle qui lui a toujours déjà donné la vie et qui est devenue son corps vivant, de celle qui la lui redonne en l'assistant dans le destin de son être. Mais cet oubli d'elle(s) est recouvert par l'oubli de son propre destin en tant qu'être. L'oubli du caractère sexué de l'être ?

Tant qu'il demeure dans cet oubli, dans l'abri de cet oubli, il ne peut se souvenir d'elle(s). Elle(s) ne se sépare(nt) pas de sa vérité. Vérité dont le dévoilement a de quoi effrayer. Outre que l'homme peut y découvrir la mise à l'abri de son destin sexuel, elle peut encore lui révéler que sa vérité est la non-vérité de l'autre : son maintien dans l'absence d'un effroyable oubli.

L'être est cette demeure d'apparence invisible qui écarte et garde les étants du mouvement de la vie.

Mais, dans cet horizon qui suspend encore le sens de sa

prédication : l'être, nul ne peut savoir ce qui est placé ou assujetti le plus dans la mort : l'homme, le « monde », ou les « choses ».

L'être se maintient entre, telle une ek-stase qui sépare, empêche de se rejoindre. Sinon, déjà, dans la sauvegarde de la mort. L'être : copule déjà dans et pour la mort.

Ce sens de la copule — qui reste suspendu entre — est une production de l'homme. C'est la production historique de l'homme comme homme : ce qu'il appelle le destin historique de l'être.

Il y fait participer tout étant par l'assimilation à lui et l'assistance à son entrée en présence, lui imposant le sens de son ek-stase. Il plie le tout à son destin sexué, y compris dans son rapport à la mort. Il prend le tout dans sa mort. Il enveloppe le tout dans son projet, le privant ainsi de son « propre » mouvement.

La langue devient ce qui donne, ce qui se donne, sans qu'aucun objet de don soit constitué. Elle est, au présent, le lieu où il y a du don, d'où *il y a* ce qui donne.

La structure dative y devient transitive : sans protagonistes, le don se donne. Sans différence encore entre sujet et prédicat, sinon l'actualisation d'un présent qui, dans le même temps, se retient. Se donnant, le don demeure. Le verbe n'épuise pas le sujet, le présent n'épuise pas le passé : il actualise en maintenant la réserve. Le se-donner tout en demeurant, en restant le même, efface le passage de qui donne à qui reçoit, l'épuisement de l'un(e) quand l'autre s'en forme. La dette qui pourrait s'ensuivre. La guerre qui pourrait s'ensuivre. La mort qui pourrait s'ensuivre ?

Le don se donne. Cette structure dative réduite, et, de ce fait, rendue, permanente, reproductible, ne figure-t-elle le cercle de l'être ? Ne dit-elle pas que l'être est le re-tour de et à celle qui ne reviendra plus dans une profusion où l'espace et le temps ne peuvent se compter. S'épelant dans l'entrée en présence sans jamais y faire advenir cette réserve à partir de laquelle toute production a lieu. Celle qui se

donne, d'abord, devenue ce qui se donne, ce là à partir d'où il y a du don.

Le don se donne — in-fini d'un *upokeimenon* sensible, sans limites ni particularités, sans étant « propre », sans corps singulier, sans *phusis* physique. Passage abolissant la rupture entre physique et métaphysique en constituant un autre « sol », une autre terre, une autre mère, que celle, ou ceux, encore physiques et vivants, qui peuvent s'assimiler : manger, boire, habiter, appeler, nommer, et, ainsi, peut-être ? faire disparaître. Le don se donne sans entamer la réserve si celle qui ne reviendra plus est devenue, au présent, un transcendantal sensible toujours déjà et jamais plus là.

Le re-tour de et à la *phusis* comme lieu de l'habiter de l'être revient-il ou non à un scellement dans l'oubli ? De celle qui d'abord se donne ? Le *il y a* du don a son site, maintenant, dans la langue. Mais, quand la langue se tient, comme abri de l'être, quelque chose d'un avoir-lieu du don de l'étant est déjà « abîmé ». Dans une consommation, une assimilation, une appropriation. Un don d'étant physique sensible — fluide, inapparent, imperceptible... « Propre » à constituer du transcendantal.

Ce passage de l'un à l'autre, de l'une à l'un, ne peut que s'oublier. Sans oubli, l'être ne serait pas. C'est l'oubli, et chaque fois répété, et entretenu, qui fait passer à ce nouveau sol. Et, si de trop près il est approché, il se dérobe car il n'est pas. Sinon comme effet d'oubli.

C'est du côté du privilège originel du temps que la question du fondement doit être posée à Heidegger — il l'a dit. Le temps n'est-il déjà incorporation d'espace dont le tissu, ainsi approprié, va constituer la subjectivité ?

Ce « dans » l'espace où l'homme advient originellement, et avant même toute subjectivité, ne va-t-il pas le retourner en un « dans le temps », où la spatialité elle-même apparaîtra ? Ayant lieu à l'intérieur d'un double retournement où l'homme se tient comme dans un horizon qui l'abrite mais le déborde.

La matière spatiale du monde est donc déjà donnée à l'homme, mais d'une manière dont il ne peut maîtriser l'étendue en tant que fini, quand il en constitue la subjectivité et la temporalité.

C'est par le système de relations qu'il établit en organisant les parties de l'espace en une totalité unique, que l'homme se reçoit comme *une* « intériorité ». Celle-ci serait bâtie de l'infini de la matière spatiale en tant, et seulement en tant, qu'elle peut être *contenue* dans et par une intuition finie. D'où l'excès à ce *contenu* à partir duquel l'être fini qu'est l'homme aura des réserves, et de matière pour constituer le transcendantal, et de système de relations pour le fonctionnement de l'intuition, du concept, de la connaissance, de la pensée... dits purs. Fini dans son intuition, l'homme ne peut recevoir ni épuiser la totalité infinie de l'espace. Il doit se donner le lieu d'une origine créatrice — un acte « originel » de fondation, fût-elle fond sans fond.

L'espace est donné d'abord par elle. Que le penseur se le redonne, n'empêche pas qu'il provient d'abord d'elle. Et, quand il se le redonne, il l'encercle. Car là où l'espace avait lieu en un don de vie, de sang, de chaleur, d'air et un se-toucher sans arrêt et sans limites : dans un continu où ici et là s'interpénètrent résorbant leurs bords, où commencement et fin s'entretiennent sans nécessité de retour, ce fond, prodigue, de tout avènement possible, cet horizon imperceptible de toute approche, il y substitue l'univers clos de la pensée. Ce qui est dire encore de ses besoins et désirs. Il oublie que ce va-et-vient, où elle subsiste continûment, n'est ni fermé ni ouvert, ni étanche ni homogène comme il le croit. Ce qui se perd quand il l'utilise pour produire son monde.

Au commencement de tous les sens possibles serait cette retouche. L'oublier entraîne son déchirement ? La transgression de frontières qui éloignent à jamais de la fluidité. Ou une retenue qui craint l'abîme de la pénétration sans fond. Erection se tenant plus ou moins distante de son gouffre : en même temps sinon au même lieu.

Aller au fond les ferait se rencontrer en cette disjonction de leurs mouvements. Le péril. Le remède ? Reste à trouver.

Elle, au moins deux fois oubliée, demeure fond nocturne, sommeil léthal à partir desquels il s'érige, et transparence imperceptible dans l'entrée en présence.

Du côté de l'homme, il faut que certaines conditions *a priori* de l'espace et du temps soient sauvegardées. Que le découpage de l'espace et sa reconstruction comme unique soient assurés comme possibilité d'un fondement ontologique.

Pour constituer ce « fond », l'homme prend à sa première demeure son mode d'habiter l'espace comme lieu d'un déploiement toujours infini.

Son rapport à elle-même, à l'univers, à l'autre, ne veut pas le fini. Mais, pour abriter le fondement de la pensée de cet être fini qu'est l'homme, celle qui le porte est exilée de son habiter infiniment l'espace.

Elle doit en émerger comme étant qui se présente, se montre, en objet se donnant à l'intuition de l'homme.

L'érection comme *anaïsthésis* ? Trait qui passe : d'un corps matière-puissance à l'acte, de la chair à la forme, du sensible à l'intelligible ? Cette érection n'a-t-elle été de manière privilégiée, en Occident, confiée au regard ?

L'érection traverse-retraverse, mais non jusqu'au fond du sans-fond, le sol que s'est donné l'homme en tant qu'ayant rapport à l'essence, le sol nécessaire à son être-homme.

Pour ne pas se perdre en ce franchissement, en sa percée, l'érection s'ancre dans la langue. Elle s'assiste de ce corps insensible qui lui tient lieu de fil conducteur pour maintenir — mais à distance — les liens de chair. Pour y puiser ressources et s'en réenvelopper, tel d'un monde, sans s'y laisser assimiler. Et anéantir.

Le caractère utilitaire de l'érection n'apparaît pas. La nécessité de cet outil s'efface dans sa divinisation — phallique. Se découvrent l'ustensilité des choses environnantes, et celle de la main du « potier » créateur, constitutive de toute ustensilité ? Et de la plus fondamentale : celle du sujet, dont l'identité est assurée par la conjonction de l'érection à la langue-outil.

Les choses sont déjà dépôts de l'ustensilité qui fait le monde : mise à distance par l'homme de l'opération — mystère voilé — par laquelle il s'est fait homme. De la néantisation qu'il a installée entre l'autre et soi pour retourner à un autre déjà produit par lui. Déjà pris dans son monde.

Le sujet-homme néantise ce par quoi le sans-fond de son fondement pourrait se dérober à lui en se donnant une identité. Il anéantit l'activité déjà *subjective* de son origine comme sujet. Et l'hypothèse tautologique où il se donne son propre fondement.

Avant toute définition de la constitution du sujet, l'homme s'est déjà donné-attribué la production de tout en tant que producteur du discours.

Et il ne peut ni ne veut voir que son érection comme trait de constitution du monde est un crime — une réduction au

néant de l'autre. Crime qui ne lui apparaît plus que dans l'abîme qui s'ouvre, pour lui, comme sa propre dérélition.

Pour certains, le trait pénètre encore le corps. Pour d'autres, il ne s'exerce plus qu'à l'intérieur du champ du regard, où la matière-chair indéfiniment se résout en spectacles.

Privilégiant le voir, l'homme a déjà effectué une sortie hors des bords du corps. Le sujet est déjà extatique au lieu qui lui donne lieu. Il habite déjà hors de soi, hors du corps qui lui donne la vue.

Ramené en soi, ce dehors est devenu forme, coque quasi solide qui fait écran à ce qui peut se recevoir de l'autre dehors. Se prenant dans un récipient-contenant, fabrication du sujet, l'autre se maîtrise dans sa garde sans altérer du dehors ou du dedans le mouvement de va-et-vient du sujet en ou hors de soi.

Du *phuein* maternel, l'homme recevrait l'abandon qui l'oriente vers la constitution de son fondement. En place de ce qui l'aurait abandonné, et vis-à-vis duquel il réitère le geste d'abandon, matrice de tout acte, l'homme se donne le néant. Le lien qui le reliait, comme engendré, à celle maternelle, se rompt. L'être peut exister comme un, se boucler en cercle.

Entre l'émergence de et dans un corps de chair et la création de l'être intervient maintenant le néant. L'être a lieu dans un vide de chair. D'où provient ce vide ? De la néantisation de la production du sang, et de ses propriétés.

L'homme se donne un fondement à partir de la néantisation de ce dont il provient. Les noms naissent dans la néantisation du fondement. Entre cette néantisation et l'horizon transcendantal, de la ligne d'un sol accoté à l'abîme du rien, naissent les mots. Tels des rejetons d'un lien rompu. Ils n'ont que secondairement rapport aux choses encore vivantes. Ils tiennent lieu d'une puissance anéantie.

L'être — recollement, dans l'instant, du surgissement de la présence et de ce qui lui permet de se reproduire.

L'être — ce qui tient scellé le secret de la reproduction. Ce qui efface, dans un mécanisme temporel, la répétition, le mystère de l'apparaître en présence. Ce qui délègue à la langue le don du surgissement dans un corps. Ce qui abandonne au langage le devenir dans une enveloppe de peau vivante.

L'être — extase originelle, où l'homme existe dans une représentation permanente. Du moins sa possibilité. Le devenir étant modification constante de l'apparaître, qui confie à un ordre stable la garde de cette mouvance ? Se donne lui-même la mort, croyant ainsi la maîtriser sous forme d'éternité. Se réenveloppe de mort pour se protéger de la permanence du devenir mort, et de diverses manières.

La transparence du *Da-sein*, en laquelle se manifestent les étants, est enveloppe d'air qui isole le tout d'une pellicule de projection. Ce qui s'annonce dans le futur n'arrivera jamais car, en lui, demeure captif, dans un oubli de mort, ce que l'homme doit à l'autre, le *phuein* auquel il emprunte le support de la temporalité, sans jamais pouvoir se l'assimiler.

L'extrême de son pouvoir être consiste en cette impossible réappropriation qui marque l'horizon de son monde. Jamais il n'en atteindra ni retraversera le geste constituant. Marchant toujours vers ce recel de l'origine, il recule sans cesse l'échéance de sa mort, devenant immortel de ne jamais toucher à cette limite. Toujours déjà et jamais plus mort, par oubli de sa « propre » naissance. Perdu dans l'ensemble qui soutient son existence comme dans un abri de glace où aucun événement définitif n'arrive. Compréhension anticipative globale qui soustrait chaque un à son destin, le produisant dans une extase hors d'atteinte de la réalisation du présent. Dévoilant-voilant ce en quoi et pour quoi il existe à partir d'un pouvoir-être toujours en devenir.

N'est-il pas nécessaire que l'appartenance au *Da-sein* reste cachée pour que l'ensemble se constitue, et comme transcendant ?

Si le projet du *Da-sein* constituant du monde révèle son secret, la totalité ne se défait-elle pas comme un nouveau rêve d'au-delà ? Comme appropriation-désappropriation de l'homme, et du monde, dans une ek-stase où le pouvoir être de

l'homme recouvre l'ensemble des étants d'une chape d'immobilité dans laquelle il repuiera de quoi assurer son devenir comme immortel ? Le monde reviendrait à l'élévation d'une tombe transparente mais glaçante de tous étants et de leurs relations ? Vitriification en laquelle l'homme se sauve-garde de tout dépérissement ?

Ce qui veut dire qu'il perçoit le tout à travers une perspective qui immobilise le devenir-vivant de l'étant. La dénégation de la dimension spatiale du point de vue à partir duquel il envisage le monde et chaque chose ne signifient qu'un suspens oublié d'un mouvement plus ancien.

L'enfermement auquel l'homme soumet le monde, et lui-même, aboutit à ce cri : « Seulement un dieu peut encore nous sauver ». Echo au « Dieu est mort », lancé peu avant, revenant du fond du fondement de la pensée grecque comme un appel à la réouverture du cercle où elle s'est enclose ?

Au matin de la culture grecque, l'accès à la différenciation se fait par l'affirmation du corps. Le Grec se saisit comme séparé de la nature infinie par son être corporel. L'adresse et la vertu athlétique sont qualités essentielles pour le héros homérique. La force et l'aptitude au combat sont ce par quoi il apprend à *se* saisir. La singularité qui, dès l'origine, semble la condition de l'hespérien lui fait oublier comment cette individuation s'est conquise. Il est, au présent, enfermé en lui-même, au point qu'atteindre quelque chose du dehors lui est une tâche difficile. La nostalgie du retour à l'Un-Tout, tel est son désir de retournement. Mais, par lui-même, l'homme ne peut entreprendre le retournement natal, et celui-ci est interdit à l'homme connaissant sans l'assurance d'un fondement à l'intérieur duquel il a lieu.

D'où l'oubli du commencement de l'étant ?

Et que le penseur, dont le souci est la remémoration de l'initial perdu de notre histoire, perpétue l'impensé de la relation de l'homme à son corps (cf. *Séminaire Héraclite*, Gallimard, 1973), qu'en conclure sur le rien habitant l'être ?

Le pouvoir de l'homme vient de la transformation de l'espace en temps : le *Da-sein* ne peut réaliser son être sans

une essence anticipative qui lui donne de pouvoir-être. Le *Da-sein* possède la structure ontologique de la projection. Il *devance*.

Si la *phusis*, quasi maternellement et avant toute dénomination, est tournée vers le futur en tant qu'elle donne lieu à la croissance, l'homme doit se projeter vers le futur pour ne pas régresser vers ce qui lui a donné à vivre. La femme génitrice, elle, ne découpe pas un horizon en se tournant vers l'avant, elle se donne en avant, et se confond à ce qui se donne à partir d'elle. Dans cette indifférenciation temporelle d'elle et de l'autre, qu'elle sous-tend et accompagne, elle offre matière à l'ek-stase du temps. N'y existant pas, elle-même, comme sujet.

Il n'y aura pas réciprocité avec ni dans le *Da-sein* car, s'il ouvre l'espace, s'il spatialise, la matière de son lieu lui est donnée par et avec l'autre, *phuein* encore disponible, *ulè* que l'homme aurait toujours à ouvrir, découvrir, dévoiler, pour rendre possible toute manifestation et toute rencontre. L'irruption, que l'homme opère dans la culture de la totalité des étants, aide l'étant à devenir lui-même, mais ce *lui-même*, qu'il doit à l'œuvre de l'homme, le sépare et l'en sépare radicalement d'une extase — situés maintenant hors de leur site originel.

Cette déchéance du *mitsein* est corrélative de la constitution du *Da-sein* en tant que *séparé*. Le fait qu'il soit *essentiellement* anticipatif, l'impropre au *mit-sein* ? Son pouvoir-être propre, et le projet de le devenir qui détermine le *Da-sein*, l'empêchent de se recevoir de l'autre à chaque instant.

Dans l'horizon du *Da-sein*, la copule comme réversion et réinscription de l'un dans l'autre indéfiniment — tout en gardant la spécificité de l'un et de l'autre — est impossible. Le *Da-sein* puise son projet dans ce qui serait sa source, mais, pour qu'il en soit ainsi, il s'approprie univoquement l'autre.

Pour avoir une intuition de l'autre qui ne soit pas projective, il faut être capable d'une intuition infinie — qu'elle s'entende comme celle d'un dieu ou principe divin assistant

la naissance de l'autre sans le contraindre selon son désir, ou comme intuition d'un sujet qui, à chaque temps du présent, reste inachevée et ouverte sur un devenir ni simplement passif ni simplement actif de l'autre, et de soi dans le rapport à tout autre.

A défaut de se tourner ainsi vers l'autre, la haine ne devient-elle l'*apeiron*, la dimension de l'infini ? Repoussant toujours vers le dehors, elle ne connaît pas de limite. Elle passe de l'un dans l'autre sans arrêt. Le rassemblement de l'amour n'étant pas de la même cohérence que la force de désintégration de la haine, celle-ci rompt les frontières du se tenir et de l'habiter ensemble. Sans demeure, elle est condamnée à l'errance et à un procès de destruction sans fin.

« Ce qui ne cesse d'être de toujours est le sacré ; car, en tant qu'initial, il demeure en soi, intact et sauf. L'originellement sauf donne, par son omniprésence, à chaque réel l'heure de son séjour. Mais ce sauf, ainsi donateur, renferme en soi comme immédiat toute plénitude et tout ajointement » (« Comme au jour de fête », dans *Approche de Hölderlin*, Gallimard, 1962, pp. 81-82).

Dire que le sacré renferme en soi comme immédiat toute plénitude et tout ajointement, n'est-ce pas déjà lui avoir imposé la limite d'un tout refermé ? Ni la plénitude ni l'ajointement ne sont initialement. Quand ils ont lieu, l'appropriation déchirante de l'immédiateté naturelle a déjà produit le cercle de son enfermement et la composition en un tout harmonieux des entailles, blessantes, que l'enlèvement d'elle à elle a laissées ouvertes.

Toute plénitude et ajointement ont lieu dans l'arrachement d'elle à elle : qui ne demeure pas en elle intacte et sauve, ni ouverture béante d'où tout provient et de laquelle les rapports de chaque un à chaque un tirent leur médiation.

Elle, indéfiniment ouverte et fermée, déploie cet étrange monde où le dehors et le dedans s'unissent en un embrassement léger. Les contours, jamais posés, s'épousant en un débordement de croissance qui ne se sépare jamais du milieu

qui lui donne lieu. Qui n'abandonne jamais le corps qui lui donne vie. Qui ne s'érige pas dans l'altière affirmation d'une forme puisant sa sève à ce dont elle s'écarte. Mais qui demeure dans le tendre enlacement de toutes dimensions : efflorescences horizontales. Sans abîmes, cimes ou racines qui oublieraient, à chaque temps du présent, qu'elles ne sont pas l'une sans l'autre, et que, dès qu'elles s'éloignent l'une de l'autre, la mort, déjà, est là : ek-stase entre.

Le trajet qui, à l'un(e) ou à l'autre, emprunte le mouvement de son parcours, sans va-et-vient immédiat de l'un(e) à l'autre dans le présent, est déjà départ dans la mort où l'un(e) de l'autre reste à jamais inapprochable.

Aucune aurore n'y changera plus rien. Si la nuit n'est que deuil, les deux demeurent dans la mort. Seul, leur amour sans partage, leur éveil l'un(e) à l'autre, est retour à un autre monde que celui où la clarté du soleil glace, de sa pure lumière, l'embra(s)ement léger entre l'un(e) et l'autre.

Et c'est bien à partir de la nuit que se pressent ce qui peut redonner flamme à la lueur du jour. Ce passage de l'une dans l'un n'est pas ce qui, une fois de plus, devrait se rendre à la lumière : en un à-venir annoncé par ceux qui gardent mémoire du sacré.

C'est aussi bien à la nuit que revient ce qu'elle a donné au jour. Non seulement comme « ombre profonde » qui sauve de « la trop grande clarté du feu céleste », ombre provenant de l'écran qu'une érection oppose à la traversée des rayons solaires. Fraîcheur de l'abri d'une élévation qui préserve, en économisant le trop.

Le trop de jour dont il faut, au présent, se garder. Le trop de jour dont une érection solidement établie protège, tempérant les feux célestes. De la fraîcheur qu'elle apporte, de l'ombre qu'elle porte.

Le « trop » pourrait aussi bien se rendre à celle qui, en deçà de tout apparaître, a déjà lieu. Celle qui, omniprésence immédiate, entoure de son embrassement imperceptible le tout. Chaleur qui illumine sans la foudre de l'éclair, eau qui continûment baigne et désaltère sans glacer, souffle doux et léger qu'inspire tout vivant.

Ce là, celle-là, pourrait s'appeler la nuit. Mais ce serait déjà trop la prendre ou l'invoquer dans une langue qui ne serait pas la sienne. La cerner dans un lieu — unique — où elle n'a plus lieu. Que, là où elle demeure déjà, le paraître et son dire ne soient pas encore, ne signifie pas qu'elle demeure dans la seule nuit. Elle, la vivante, omniprésence immédiate, embras(s)e tout : le jour et la nuit. Mais les distincts — hommes ou dieux — s'en sont déjà séparés. L'utilisant comme médiation pour le surgissement de l'entrée en présence ou la retraite dans la crypte. La prenant dans les plis de leur temps.

Elle, celle-de-toujours, plus ancienne et plus neuve que toute histoire, reste dans l'éveil du commencement. Native enfance. Passage jamais accompli entre le dedans et le dehors, la nuit et le jour, le minuit et le midi, permanente aurore, elle les unit dans l'entrebâillement de son éveil. Les laissant à leur tendre alliance. Jamais fermée ni ouverte. Sans les contours définitifs d'une croissance achevée ni la béance d'un chaos d'où tout peut provenir. Toujours en train de naître : la vivante.

Et, si peu apparente encore dans son incessant devenir, que, d'elle, les distincts feront la médiation de toute constitution de mondes. Ainsi indéfiniment séparés en leurs limites et rejoints en elle, mais ne s'approchant pas du plus proche. Retenus toujours dans l'éloignement de la confondante immédiate.

Qu'ils n'abordent que comme « renfermée » et « difficile à gagner » (extrait de *Die Warderung*, Hölderlin, IV, 170, cité dans *Approche de Hölderlin*, p. 16) et pourtant étrangère à un fonds sur lequel fonder sa demeure propre. Proche, elle se dérobe à qui vient à sa rencontre, dans son approche même. Elle le touche, le réveille à son air natal, sans que le secret de ce partage soit appropriable. Mais pas davantage gardé en réserve. Là, partout, l'omniprésente ne se saisit pas. Pas plus, elle ne se sauve. Elle embrasse imperceptiblement le tout. Son rappel habite la familiarité de tout apparaître, le ton intime de toute voix, le caractère ami de tout parfum, l'étrangement simple de l'air, l'apparenté de tout visage. Le non-encore-replié sur son destin propre de tous pays, tous êtres chers, toutes choses.

Cette imprégnation de tout par tout ne trouve jamais sa convenance ou son accoutumance. Elle n'est, ou ne renaît, que dans l'ouverture de chacun à ce qui partout est déjà là, en deçà de toute monstration. Mystère si intime que jamais ce là ne peut se poser, se regarder, sans être déjà refermé. Partout offert, omniprésent, ce là se refuse à qui veut le saisir, telle une chose. Et, à l'avance, il ne peut être connu, pas même des poètes. Il n'a lieu que de devenir. Toute annonce ou commémoration l'éclipse dans un voilement d'absence.

Sans secret, la toute-vivante demeure secrète pour qui, de l'approche, ne perçoit que l'apparaître. Et elle n'est pas cette « charmante à franchir vers un lointain pays de riches promesses » (dans « Retour », traduit, cité et commenté dans *Approche de Hölderlin*, pp. 13 et 18) : elle demeure seuil. Ce qui se passe entre, voilà en quoi elle reste. Il n'y a pas de plus loin que ce lieu. Sinon l'abîme. En lequel, captive, elle est maintenue par qui veut démontrer l'énigme de son charme.

En ce « souci » qui rend impossible son approche, elle devient tumulte, deuil, éclair, attente ou souvenir, mais non cette profusion de l'éveil où elle, là ici maintenant, a toujours lieu. « Nuée, source du poème de joie, elle couvre là-bas la vallée béante » (*ibidem*).

Là-bas ? Là, toujours déjà et encore ici. Etale, partout, dans ses bras légers dont elle accompagne tout commencement. Elle ne s'élève ni ne retombe dans le creux des vallées. Horizontale, elle s'entrebâille en toutes dimensions sans jamais quitter le seuil de sa naissance.

Rassemblante ? Si retourner à l'inchoatif du commencement veut ainsi se dire. Rassemblante en des attouchements vivants, entre lèvres mouvantes mais silencieuses sur toute distinction de mondes, sur toute prononciation de vérité ou statut. Entrouverte, elle prend sans garder, enlace, imprègne et baigne avant tout ceci ou cela, ici ou là, avant ou après, présent, passé ou futur.

Elle séjourne dans la nuée. Elle ne regarde pas d'où elle est regardée, ayant à se transgresser vers quelque chose qui

n'est plus elle-même (*idem*, p. 19). Elle ne s'attarde pas au-devant de ce qui vient sur elle et qui lui donnerait, enfin, l'éclaircie de son séjour. Elle, nuée, demeure dans le plus spacieux. Ce monde d'entre : le clair et l'obscur, le plus haut et le plus bas, monde du seuil où s'entrelace le tout. Où toute dimension retourne à sa chance passée et à venir. A l'éveil de son mouvement.

Ce qui ne revient pas à l'origine d'une direction, au destin d'une course, à l'emplacement d'un lieu, au dire d'un être. Cette immédiateté de l'approche, inatteignable pour les distincts, « est » plutôt dans l'encore possible de toutes distinctions où ils ne peuvent plus retourner. Elle demeure dans l'impossible du encore possible pour qui, dans l'être, a déjà pris séjour.

Et nul souci ne peut rejoindre cet impossible. Le souci est déjà l'effet de son éloignement. La crypte, en deuil, de celle qui recule dans l'oubli. Le mémorable tenant lieu de son effacement dans une économie qui recouvre la possibilité de son retour. Le souci de son avènement passé ou futur, referme, en un pli, celle-de-toujours : offerte là ici maintenant dans une omniprésence innocente de tout calcul. Quand le souci a lieu, elle est déjà placée, par lui, dans le mémorial de son être-là naturel. Déjà vivante dans et pour la mort. Son natif commencement, seuil toujours entrouvert de l'éveil, devenu pays ou maison natale où se chante sa perte.

Que la beauté de l'œuvre soit recherchée au lieu de sa disparition, telle serait la renaissance de la joie dans le deuil. Que, du fond de son enterrement dans l'oubli, un dieu soit attendu, témoigne de la toute-puissance qui renaît de sa mort. Celle-de-toujours s'abolit dans le manque et le retour intermittent d'un absolu divin.

Dont il faut garder mémoire comme inaugural défaut, donc mise à l'épargne d'une proximité économe, pour qu'elle, l'omniprésence indéfiniment prodigue, ne resurgisse plus de la faille, d'oubli, où elle a été laissée. Cette perpétuelle enfance troublerait de son exubérance sans parcimonie, de ses effusions sans réserve, de ses ferveurs et épanchements

trop immédiats, l'élaboration de l'œuvre, et « la mûre proximité au manque » qui constitue le « fonds » où elle s'enracine.

S'élevant et se maintenant à partir de l'excavation d'un sol naturel, l'œuvre — de l'homme — doit, indéfiniment, se sauvegarder de la rechute dans l'abîme. Tel est son souci. Qui n'est pas d'elle. Car, pour elle, la toute-joyeuse, une attention innocente et amoureusement désarmée s'en éloignerait moins. Le souci étant déjà l'espace, l'espace-temps, en lequel se tient ce qui sépare, et d'elle-même, l'omniprésence du vivant. Ce qui écarte et déchire pour l'avènement du dit. Qui est, maintenant, celui du dieu.

L'oubli et le silence gardés sur un présent encore naturel ménagent l'arrivée du dieu : intact et sauf. L'apparition foudroyante de l'éclair. Dans l'explosion d'un immédiat qui rompt le cercle de son renfermement. Aussi dans la parole.

Arme des mortels, la langue produit l'appel et l'ek-sistance des célestes. Rares et redoutables dans leur survenue, espoir de retour et d'assistance dans le manque qui les a créés et qu'ils entretiennent de leur altière parcimonie, les dieux rassemblent, dans leur appropriation, les dons naturels, en un pouvoir toujours menaçant de mort. Leur source cache un deuil. Et ce n'est que dans le lointain, l'intermittent, le rare, qu'ils se manifestent. Captivant d'un surcroît de puissance les exilés de la terre natale. Les entraînant toujours plus avant dans une séparation irrévocable. Et l'oubli de celle dont l'approche est maintenant impossible.

Le langage, le plus dangereux de tous les biens, a créé les dieux, mais il ne peut les détruire et les faire disparaître pour retourner à l'éternellement vivante, à la maîtresse et à la mère, et témoigner avoir hérité ce qu'il est, avoir appris d'elle ce qu'elle a de plus divin — l'amour qui conserve l'univers (Hölderlin, IV, p. 246, traduit, cité et commenté dans *Approche de Hölderlin*, p. 45).

Ek-stasié de l'amour d'elle dans la langue, le poète est exposé à l'errance et à la détresse. L'arrachement à ses bras légers le mène toujours plus loin dans une solitaire absence où se pressent une proximité essentielle avec le dieu.

Mais il faut, d'abord, partir. Dans le lointain d'un toujours plus loin où recule, indéfiniment, ce dont est pressentie l'approche. Là-bas, peut-être, l'éloignement prendra fin. Mais ce là-bas doit se quitter encore. Nécessité d'un nouveau départ pour le plus lointain des lointains commencements.

En vue duquel se traverse aussi la mer, pour un retour en lequel les mêmes choses auront changé de signe. Où tout sera autrement perçu. Le plus familier étant devenu le plus lointain dans son approche.

Car la mer donne et prend la mémoire : elle fait entrer toujours plus profondément dans la mémoire de l'oubli. La traversée de l'ouvert mène au rivage étranger, éveille à la pensée de l'étranger, mais en retient et transfigure l'étrange pour que s'accomplisse l'appropriation du propre. Tourné vers l'autre, le navigateur serait toujours, dès l'arrivée à son bord, ramené vers le même. Au « fond » de l'être.

Accoster en rive étrangère marquerait la décision du tournant : du retour au même. L'autre — terre — ne serait saisie en son aspect étranger que pour s'exposer clairement lors du retour au pays, et pour que le voyageur reçoive, de cette phénoménologie, la perception de plus en plus claire du fond de son propre être. Le départ vers l'autre n'est que le détour nécessaire pour revenir plus sûrement à soi. L'autre ramène indéfiniment chacun en son propre être.

Tourné vers l'autre, le regard saisit son aspect, le traverse et, ainsi rendu diaphane au voyageur, l'autre perd l'attrait de son étrangeté et devient ce qui découvre de plus en plus le fond du même. La transparence de l'autre, pour la pensée fidèle, est la médiation de l'amour de l'un pour le même. Ce qui, de plus en plus, replie, imperceptiblement, l'amant en lui-même. L'amour n'étant jamais sans intention. Sans volonté essentielle de reconduire chacun en son fond pour l'y rattacher. Allant de l'avant, la pensée des amants doit toujours garder le souci de se maintenir dans l'être qui lui a été confié en propre. L'ek-stase, fidèle, est le lieu du tournant qui ramène au même.

Pour ce retour, l'ouvert se traverse sans arrêt. Le navigateur, l'amant, y perd et y reçoit la mémoire. Une mémoire

qui n'est pas sans oubli, sans gel de l'étrange de l'autre, dans son exposition claire en tant qu'étranger. L'ouvert donne des bords. La mer, horizon étale entre deux rivages, deux pays, sert, maintenant, à marquer des limites. Elle ne va plus de l'un à l'autre, unissant le tout de ses bras légers. Elle sépare, distingue, et entretient la distance. Et, en même temps, elle ramène toujours au plus propre. Écartée, elle retient et transfigure la différence d'un bord à l'autre, d'une lèvre à l'autre, entraînant l'oubli de leur étrange rapport.

L'ouvert n'est plus ce qui rapproche en un embrassement imperceptible. Il s'ouvre en un éloignement qui fait que l'autre apparaît, peut se regarder, s'exposer clairement dans son altérité. Et ainsi s'approprier, en abolissant son étrange attrait, dans le fond de l'être.

Mais ce rapatriement de l'autre dans le monde et la langue du même n'atteint pas encore à l'être originel d'une pensée fidèle. Par lui, elle s'éclaire seulement une première fois. Les navigateurs, les amants, ne se déprennent pas du cercle qui les lie à l'étranger : leur horizon est encore l'appartenance mutuelle de l'un à l'autre. Perpétuels voyageurs entre les deux, ils peuvent, dans ce va-et-vient, mesurer la profondeur d'un fond. Mais celui-ci ne demeure pas immuable : il ne fonde pas originellement. Il change, peut ne pas durer, n'avoir lieu que comme passage. Il ne va pas à la source de l'un. Les navigateurs, les amants, ont leur être de l'un à l'autre. Leur lieu est encore l'entre-deux.

Le poète arrive pour maintenir ouvert l'ouvert. Renonçant à la mer, il jette l'ancre en terre natale. Il revient y faire le récit des jours de l'amour. Il garde l'ouvert ouvert en le montrant. Le constituant en demeurant ouvert. Il ne nomme pas le contenu du demeurant, il en consacre le sol : fondation de la maison où les dieux pourront venir en hôtes. Il habite dans l'entre-deux. S'y établissant fermement, il demeure fidèle au lointain qui approche dans la venue du sacré.

Les dieux arrivent quand le poète maintient ouvertes les lèvres pour l'à-venir de leur parole. Lui est confiée, comme vocation, de garder cette primordiale ouverture qu'ouvre

et recouvre, de son dit, le sacré. Poème, antérieur à tout dire, qui convie hommes et dieux à la fête.

En celle-ci, le feu du ciel est rapporté à la terre natale, les divins adviennent aux mortels. Leur rencontre, en ce cadran, n'a lieu que dans la stabilité d'une fondation durable et unique. Lorsque les va-et-vient du voyage sont ramenés à leur marche vers l'origine, la mer à sa source, les vents à une seule direction. Tout mouvement, en provenance maintenant du plus haut. L'entre-deux maintenu ouvert pour le passage de cette élévation.

Sur terre et pourtant par-delà, le poète montre le ciel et fait ainsi que la terre apparaisse dans son éther poétique. Irréel qui la rassemble à partir de l'unité de son être. Membrane ou voile transparents qui la recouvre et la dérobe comme lieu d'origine. Fond de naissance, aussi pour l'esprit.

Mais, au présent, fermée. Se retirant et se cachant derrière ce qu'elle met au jour. Ne se laissant pas saisir par qui se tourne vers elle comme vers chez soi. Le laissant s'enfoncer dans une recherche de plus en plus vaine, consumer ses forces dans le désir d'être immédiatement ce qu'il a en propre. Sauf, si l'amour de la patrie l'amène à l'épreuve de la privation du chez soi. Au départ vers l'étranger. A l'attire pour une autre terre que natale.

En exil, hors de chez lui, c'est toujours la même qu'il recherche de façon médiate et cachée. Acceptant l'oubli en vue de sa conquête future.

Mais, à l'étranger, accablé par le feu du ciel. Se consumant encore. Jusqu'à ce qu'il apprenne du feu qu'il doit être rapporté dans la patrie.

Une première fois, le poète transproprie, dans la langue natale, l'étrange de l'étranger. L'autre de l'autre ? Il maintient ainsi ouvert, en le montrant, l'écart entre. Mais le contenu de ce demeurant ouvert, il en laisse le dire aux dieux, et aux hommes. Le feu du ciel, qui le traverse et ainsi se donne aux mortels, leur permettra d'en découvrir la vérité.

Le poète est illuminé par l'éclair divin. Son regard se maintient ouvert sur ce qui ne se découvre pas à lui. Il ouvre l'ouvert du regard. Mais ce qui, dans ce regard, peut appa-

raître, il ne l'aperçoit plus. La vue des choses familières, qui se montraient à lui, est dérobée par l'éclat du dieu et la nostalgie originelle dont les hommes les recouvrent.

La chair source indéfiniment, sans jamais s'éloigner du milieu qui lui donne lieu. Elle s'ouvre, pétale après pétale, dans une efflorescence qui ne se produit pas pour le regard, sans s'y soustraire pour autant. Ces fleurs ne se voient pas.

A moins d'un autre regard ? Se laissant toucher par la naissance de formes qui ne s'exposent pas dans la clarté du jour ? Et, pourtant, sont là. Support invisible de la constitution du visible. Ces dons se donnent vers un dehors qui ne franchit pas le seuil de l'apparaître. Ils baignent le regard sans être perçus comme voir. Irrigation d'une sentuition qui, de la chair au regard, du regard à la chair, va et vient sans l'ek-stase d'une contemplation arrêtée, ni le renfermement dans la privation de lumière. Irradiations imperceptiblement illuminantes.

Le regard, qui ainsi est regard dans et par la chair, ne s'en sépare pas dans la distance d'un point de vue. Elle n'est pas dévisagée comme chair, dont il aurait à découvrir ou dévoiler les propriétés. Etant de chair, il la recouvre de cette chair qu'il est et qu'il a reçue d'elle. Qu'il garde en partage avec elle. Il lui rend ce spectacle d'avant tout spectacle qu'elle donne. Il la revêt de ses fleurs.

Abritée dans ses effusions, elle déploie, sans retenue, ses floraisons. Corps d'air rayonnant, invisible. Tout embrassement du regard y trouve le ciel de sa lumière. Elle et lui s'épousant sans l'écart, ne serait-ce que d'un voile ou d'une peau, maintenant toujours la distance et rendant leur pénétration l'un dans l'autre impossible.

Ainsi la chair demeure voyante, et le regard chair. S'entourant, s'enveloppant, s'éclairant dans leur mutuelle appartenance au milieu, toujours entrouvert, qu'ils constituent. Sans confusion ni appropriation de l'une par l'autre. Sans retraite dans la crypte ni jaillissement de l'éclair transperçant de sa foudre l'abri nocturne où elle serait retenue.

La nuit et le jour gardant et alliant leurs différences dans un éveil de l'une à l'autre : perpétuel commencement, demeure du printemps, durable enfance. Non simple passage

entre minuit et midi, l'hiver et l'été, mais temps de la naissance, aussi dans la lumière du jour, de formes déjà là. Le soleil, ni trop brûlant ni trop haut, touchant horizontalement, de ses premiers rayons, les effusions de la nuit. Les habillant de leurs contours diurnes sans les séparer encore en leurs naïfs enlacements. Les laissant se dévisager, sans pudeur et sans honte, dans leur réveil matinal. Trop peu apparues encore pour se voir distinctement, se produire ou reproduire comme événements définitifs. Dévoilements arrêtant l'entrée en présence.

Tendre clarté qui ne distingue et n'écarte pas encore dans une distance nettement tranchée. Où les corps se divisent, aussi de leurs ombres portées, et ne retrouvent leur lieu que dans l'unique d'un paysage natal ou d'un sol approprié.

Là, chaque chose est déjà une et pourtant nombreuse en ses débordements. Proche, et d'elle-même, en un avoir-lieu sans commencement ni fin. Dans une durée qui ne se compte pas encore. Ouverture d'un temps d'avant l'histoire. Où tout n'arrive qu'une seule fois, mais dans un déploiement qui ne connaît pas de terme. Cette première fois ne se répète jamais mais dure toujours. Moment en deçà ou au-delà du fini et de l'infini, antérieur à toutes mesures, subsistant comme l'à-venir de leur passé ou futur.

Berceau de l'événement. Fête du matin. Fiançailles d'avant ou d'après l'amour, où le regard regarde ce qu'il regarde : encore une première fois. Sans la distance d'un toujours-déjà ou d'un pas-encore où se produit l'ek-sistance d'un point de vue.

Le départ, le déchirement du un du tout n'existe pas encore, et l'appel à son retour dans la proximité du milieu n'est pas nécessaire.

S'y dit le si proche que les mots mêmes aveuglent. En ce si proche se cache le sacré. Mais le jour qui sépare fait qu'il demeure dans l'invisible.

Ce familier inconnu qui meut, émeut, promet, donne son mouvement impulsif au montrer de la dite, serait la primeur du matin avec lequel seulement s'amorce l'échange

possible du jour et de la nuit. Le plus matinal et l'archi-ancien ?

En quoi, pourquoi, au nom de quelle raison, incapable de mise au point, ces deux sont-ils réduits ou ramenés au même ? Quelle nomination, quels noms, les reploient dans le même ? Et le tracé ouvrant qui libère le déploiement de la parole n'est-il pas rendu nécessaire par le fait que le plus matinal est constitué en archi-ancien d'où s'origineraient tous les points de tous les espaces de jeu du temps.

Point-source à partir duquel auraient lieu les divers surgissements et séjours d'époques de l'histoire. Mais qui, les soutenant d'une appropriation toujours demeurée secrète, ne serait jamais apparu en elle. Serait toujours resté le mystère de ses déploiements. Et pourtant, à chaque instant, ramenant la parole à elle-même, la portant à la parole en tant que parole, à partir de son imparlé et son indit.

S'avançant en elle, la parole aurait toujours parlé uniquement et solitairement avec elle-même. Mais, pour qu'elle puisse ainsi se retourner indéfiniment en elle-même, quelque chose de toujours immontrable, indémontrable, imprononçable, résistait à son accueil dans le dire de l'homme. Attirant celui-ci en un chemin allant toujours plus loin vers le fond, et liant, en cette attraction, tous ses mots et monstres. Quelque chose que l'homme écoutait, à quoi il tentait peut-être de correspondre, mais qui demeurait indéfiniment muet.

Parce qu'il ne lui avait jamais laissé la parole ? Que, recevant d'elle, ce don, il se l'était aveuglément approprié sans retour ?

Que l'homme aille à son déclin, à la décomposition de ce qui, jusqu'à présent, l'assemblait, il l'a dit. Du moins à travers le poète Trakl (cf. « La parole dans l'élément du poème », dans *Acheminement vers la parole*, Gallimard, 1976, pp. 39-83). Que le crépuscule soit la chance d'une nouvelle aurore, ce novembre, l'espoir d'un nouveau printemps dont l'à-venir proviendra du regard perdu dans la nuit, il l'a dit. Et encore qu'à l'étrange est confié le destin de cet autre levant, où tout sera autrement assemblé, abrité et sauvé. Où le demeurer aura un autre site ? Où

l'habiter n'aura plus lieu dans la haine mais sera le bâti de la seule tendresse ?

Mais c'est en un jeune garçon, mort pour la sauvegarde d'une profonde enfance, que ce couchant et ce levant auraient le possible de leur futur. Un jeune garçon dément : autrement sensé que l'homme, vieux, de l'Occident. Un songe mort dans son matin pour l'insurrection de l'esprit. Laisse au cheminement d'une souterraine mémoire.

L'apparition et disparition d'une profonde enfance, de l'ingénéré d'une différence entre garçon et fille, auraient leur lieu dans la figure d'un adolescent. C'est du côté d'un encore-à-germer de l'homme qu'une chance d'à-venir serait réservée. Encore de l'homme ?

Si être et penser — le même, cela ne signifie-t-il pas que la même « chose » ne s'entend pas dans ce qui se désigne par être et par *logos* ? Que, dans le *logos*, ne se dit pas encore l'être ? Réserve de silence circonscrite par et dans l'ordre de la langue. Possibilité de son articulation, et de tout ce qu'elle donne-redonne en présence. Cette clairière, qui définirait l'homme comme homme, et dont les propriétés seraient : la liberté, la vastitude, le recueillement, la légèreté, la brillance, ne consisterait-elle ou n'insisterait-elle pas dans l'impossibilité, pour l'homme, de parler le plus fondamental de ses besoins ou désirs ? Mutique sur l'essentiel et voulant le demeurer. Refermé sur le *Gestell* de tout échange, de la consommation la plus utile à la contemplation la plus sublime, et le gardant scellé dans son monde.

Toujours *infans* quant au parler de son métabolisme le plus élémentaire et de ses mutations les plus transcendantes, la langue se tiendrait sur une ligne entre terre et ciel. Le plus passé et le plus futur se reliant sur un socle-support sans mots, un pont surplombant l'informulé. Respirer-vocaliser-dire n'entrent jamais en présence, ne se répètent pas dans la langue. Pas plus que le projet qui l'anime. Praticables de tout ce qu'elle rassemble, ils y restent impraticables. Impensables.

La langue ne dit pas l'essentiel. Elle se déploie comme rejets, en plus à ce qui fonde l'homme comme homme. Ce qui se dit, s'échange, se présente ou représente ne serait jamais que superflu par rapport aux conditions indispensables

à l'existence. Jamais l'homme ne parlerait par nécessité. Sinon dans un passé très ancien. Oublié. Dont le chemin serait perdu. Ouvrirait sur des abîmes. Le gouffre de l'origine de l'homme comme inutile ? Animal producteur de gratuité entre terre et ciel. Préoccupé de mort et non de vie. Déraciné de sa naissance, de sa croissance, dans un monde de projections, de rêves.

Etre nommerait le rien de et dans l'homme. Son vouloir de néantir, plus insistant au cœur de sa vérité que son souci de vivre. Toujours déjà arraché à son sol, toujours déjà en deuil. Etranger au plus familier. Dépaysé vis-à-vis du plus proche. Ayant enveloppé le tout et lui-même d'un revêtement inutile par anticipation craintive de la mort ? Laquelle, toujours immédiatement là, serait pourtant ce qui sauve ? De l'oubli du péril de vivre. Du sommeil léthargique où les hommes s'endorment dès que nés. S'assemblant dans et par la langue.

Mais en quoi et pour quoi cette rencontre ? Pour venir les uns aux autres dans le suspens du plus nécessaire ? Pour maintenir un ordre qui tait les besoins et désirs fondamentaux, même s'il est bâti à partir d'eux ? Ayant trouvé mesure commune et appartenance identique à plusieurs en décidant accessoires de telles nécessités. Initial renversement traduit dans le silence de la langue. Noyau laissé inarticulé, entouré d'un cercle tautologique qui le garde de fissure : être — penser — le même. Sinon, le tout éclate. L'ordre se désagrège. Séparer être et penser entraîne la fin du monde.

Mais ne sont-ils pas, depuis toujours, artificiellement conjoints ? L'être demeurant l'impensable. Le résidu complémentaire du *logos* ? Le complice indispensable à son fonctionnement. Intouchable entité de la copule appropriée par l'homme ? Retirée en lui par anticipation présente de la rencontre avec le tout-autre — la mort ? Copule scellée dans le silence et l'inapparence, au fond de la langue. La gardant de se défaire de part en part, si être et penser différent, si cet instrument celé de l'ordre symbolique se dévoile comme une entité techniquement fabriquée, et qui ne résiste

pas au questionnement. Ce qui ferait signe vers la nécessité de l'oublier.

Si l'être se divise en deux, qu'en est-il de la présence ? Si cette clé obscure ouvrant le monde de l'homme se déchire en au moins deux, alors que devient le temps de l'homme, l'homme dans son espace-temps ? Si le mystère du symbolique se dévoile comme le symbole d'un mystère : celui d'une alliance toujours déjà scellée entre deux différents dont l'articulation n'apparaît jamais, ne s'est jamais dite, ne se parle pas, qu'arrive-t-il à la langue ? Qu'elle présuppose que deux puissent devenir le même, l'absolu même, dans l'oubli d'un tel statut, n'est-ce pas là que se trouve le péril de son fondement ?

Quelle coappartenance forcée est enfouie sous un déploiement apparemment mesuré et serein ? Mais, aussi bien, quel déchirement irréparable ? Symbole, être n'appartient simplement à personne ni à aucun monde. Et un rassemblement de même(s) n'en tiendrait jamais qu'une partie, se penserait-elle comme l'Absolu. De l'autre, il garde, au plus, l'air : le milieu pour aller vers, la voix pour appeler, la mémoire de l'apparence. L'air, mais non l'être. A moins de les ployer au même ? Ou de penser leurs rapports.

Ce qui laisse l'être approprié comme entité à partir d'un fragment seulement de la copule. Tournant en cercle dans l'identique à soi même, résorbant les contradictoires, s'assimilant l'autre, mais n'articulant pas le mystère d'une différence irréductible au même. Laquelle, jamais, ne revient à un, et qui produirait, dans cette insurmontable altérité, de la parole pour se dire. Echanger à travers la dissemblance et l'asymétrie. Se conjointre et se disjoindre en un lien toujours à reprendre-redonner. Sans ajustement définitif. Monde toujours en transition et en devenir. Que la langue construirait et reconstruirait sans cesse en une architecture inachevable. La maison de l'un ne devenant jamais celle de l'autre, sauf à abolir l'efficace de la copule : « rondeur parfaite » qui ne va plus vers rien mais cache un abîme. Sa proposition étant de s'en tenir à la présence. Le péril étant d'appréhender en quoi elle se tient.

Sur cet accord unique — dans l'être — mieux vaut se

rencontrer sans mot dire... Se laisser cheminer en un aller-retour d'échos sans réponse. Entre deux rives où ne se tient plus personne. Seulement du pont. *Il y a* : passage surmontant une déchirure, reliant deux bords, surplombant un fleuve, rapprochant ce qui s'écarte.

Mais cet *il y a*, apparemment neutre dans son appartenance, pas plus à une rive qu'à une autre, pouvant s'emprunter dans un sens ou dans l'autre, est construit par l'homme comme *un* chemin, *un* projet, *une* traduction, qui réunit lui même à lui même, en son monde, sans alliance ni échange entre deux différents. Sinon à l'intérieur d'une unité toujours déjà existante, présupposée ou postulée entre antagonistes, opposés, contraires, sujet-objet, déterminés à partir ou en vue d'un tout. Besoin d'un ensemble stable, d'une unité, au présent, sans faille, tel serait ce qui meut l'homme dans son être. Unité non donnée immédiatement — celle là n'apparaît pas comme telle — mais conquise, construite, sans cesse à garder et restaurer contre un chaos originel. Unité d'un ordre et non d'une nature encore innocente. Qu'il faut séparer d'elle-même, en elle-même, espacer, pour la recueillir en un lieu unique. Aménagé dans et par la langue. Architecture qui, imperceptiblement, réorganise le perçu, le reçu, l'apparaître de tout ce qui arrive, vient à l'encontre ; lui assigne une place, un statut, un nom ; l'établit dans un système de relations qui fait loi pour l'existant et sa croissance. Tout étant pris dans le même. La différence réduite à un état de scission nécessaire — pour un avènement final.

Dans cette économie, la copule sert de centre, d'axe, de pilier, de mât, grâce auquel et autour duquel tout tourne. Horizontalement et verticalement. Sceau partout présent, sceau de la présence, de son surgissement, de son apparaître-disparaître. Toujours essentiellement là. Assurant le battement temporel de la délimitation du spatial. Vectorisé et circonscrit selon le projet de l'homme, même s'il se dit ou se veut neutre. Ni l'un ni l'autre.

C'est-à-dire ? En quoi ce don d'un *il y a* qui n'appartient plus à personne ? D'où provient-il ? A qui, à quoi sert-il ?

Et, par quel mystère, y a-t-il là nécessité d'un voilement pour l'homme ? Par quel effet ce qu'il a produit lui revient-il occulté ? Son monde se présentant à lui, telle une énigme, et non sans risque.

Ne serait-ce que, dans ce monde, s'est approprié de l'autre dont il ne maîtrise pas l'origine ? Prise dans l'entrée en présence d'une inconnue insaisissable, qui résiste au propre, et pourtant intervient dans sa constitution. Inconnue muette qui ouvre le *logos* en abîme sur ce qu'il ne dit pas. Mais aussi sur le silence cerné dans son cercle tautologique.

Etre — penser — pas le même ? Dans l'être insisterait ou subsisterait quelque « chose » qui assure la pensée, mais la menace comme ce qu'elle a exclu de son ordre. Se retourner vers l'être — le péril.

Si l'être se donnait sans retrait, ce présupposé intangible du *logos* pourrait bien effondrer le tout. Si le geste d'appropriation s'interroge, ce qu'il cache de factice pourrait se révéler ? Et le désigner simplement de désappropriation ne signifie-t-il encore l'appel à quelque contradictoire, toujours ramenable au tout du même ? Cette interprétation ne veut-elle, encore et toujours, sauver l'être ? Ce cœur de la métaphysique.

Si l'être se décompose en deux radicalement différents, comment reconstruire l'ensemble ? Si, au lieu de l'entrée en présence, deux — au moins — se tenaient toujours mystérieusement ajoints ? Et selon un mode d'alliage ou d'alliance jamais dévoilé ?

Si aucune « chose » n'était jamais une ni unique, mais toujours production d'au moins deux ? « Son » creux n'habitait « son » entour que pour désigner une impossible appartenance de l'un à l'autre. Par exemple. Le vide rappelant une présence absente. Immémorable. Le signifiant d'un oubli qu'il faudrait cependant garder — comme oubli.

La chose contiendrait l'oubli en tant qu'elle aurait, en elle, un espacement non construit, une clairière défrichée, sans arbres. La remplir revenant à utiliser l'oubli pour tenter de rendre présent. Par renversement-reversement ? Opéra-

tion toujours à répéter, toujours inaccomplie. Toujours in-finie.

Ce qui fait la chose ? Son ouverture pour l'oubli. Bords toujours écartés pour maintenir l'accès au toujours et encore libre qu'elle recèle. Densité d'oubli de consistance imperceptible — plein d'air. Où peut entrer, pour ressortir, ce qui veut honorer l'absence dans un lieu recueillant la possibilité du surgissement de la présence. Chose aux rives, ou aux lèvres, ni ouvertes ni fermées. Il faut qu'elle puisse recevoir sans prendre, garder sans retenir. Vide monumental à la mémoire de l'oubli. Revers nécessaire à l'entrée de l'être en... Eternel et permanent accès, et excès, à tout.

Si la chose ne garde plus l'oubli, alors... Si elle oublie l'oubli, alors... Si elle se remplit elle-même ou d'elle même, par exemple ? Ou si elle prétend à la coappartenance de l'air qu'elle contient ou dans lequel elle se tient ? Si ce qui entre en elle, ressort altéré d'avoir eu lieu en elle ? D'avoir participé à son avoir-lieu ? Son entour étant différent quand il se reverse — dehors dedans, dedans dehors. Alors, que devient l'être ? Dans quelle époque de son destin advient-il ?

Si la « chose » ne subsistait pas dans une impassibilité qui fait que son creux demeure toujours le même ? Si elle changeait d'air(s) ? L'oubli s'oublierait comme tel ? Donc, plus d'être ? Sinon toujours à réarticuler comme copule métastable entre ? Entrée en présence toujours produite par deux, jamais les mêmes, jamais la même. Jamais une, même si son apparaître peut tromper. Et donner la partie pour le tout. Etre à ne jamais déshabiller...

Et comment ne pas reconstruire le tout dans *une* présence ? En se souvenant de tous ses visages, de toutes ses configurations, de toutes ses fabrications, de toutes ses articulations, de tous ses profils, de tous ses emplacements, déplacements, espacements. Toutes ses productions ?

En suppléant toujours tout ce qu'elle a déjà reçu et donné ? En la remplissant-vidant de tout ce qu'elle a déjà contenu ? Ou, en l'oubliant ? L'accueillant dans son surgissement au présent.

Mais qui, elle ? En quoi et de quoi est-elle faite ? Quel

culte se rend, à travers elle, à tout ce qui s'est déjà oublié ? Quel mode d'assistance se convoque pour cette commémoration ? Si l'appareil du souvenir se complique de plus en plus, n'occupe-t-il finalement tout l'espace ? Donc, plus de lieu pour l'oubli ? Plus d'être ? Il faudrait crier de détresse pour créer encore un peu d'espace dans la langue ? Où le silence s'entendrait de moins en moins.

A moins de passer au nous ? Qui nous ? Toujours au moins deux, dont le *Gestell* réarticulerait autrement l'être. Jamais refermé en cercle. Jamais replié ou reployé dans un site. Jamais là, ou ailleurs. En train de se constituer sans cesse.

S'agirait-il encore de l'être ? Quelle question ! Il y en a toujours déjà de l'être produit par deux. Celui de l'homme, par exemple. Pourquoi ne se traduit-il pas dans la langue ? Pourquoi chaque un s'approprie-t-il la copule ? Parce qu'elle l'a produit comme un ? Certes, mais à partir de deux. Ce qu'il ne dit pas. Un provient toujours de deux irréductiblement différents.

Objectera-t-on que cette question ne se pose qu'aux non-initiés à l'être ? Il est vrai que, si les choses se mettent à parler, c'est la fin du monde. Notamment par la découverte de vérités si élémentaires qu'elles risquent d'abîmer le tout dans une immémoriale fiction.

La parole parle uniquement et solitairement avec elle-même. « Précisément ce que la parole a de propre, à savoir qu'elle ne se soucie que d'elle-même, personne ne le sait » (cf. « Le chemin vers la parole », dans *Acheminement vers la parole*, p. 227 ; commentaire, entre autres, d'une citation de Novalis).

Le chemin vers la parole ne serait-il pas qu'elle se laisse cheminer vers l'autre ? Qu'elle retransverse sans cesse la langue et ce en quoi elle fait obstacle à la rencontre ? Qu'elle y rouvre des voies de passage et des lieux d'échanges. Ménageant des espacements entre là où se tenaient, fermement orientés, les murs de l'habitation de l'homme. Si localisé dans son territoire qu'il parle solitairement avec lui-même — au plus avec ses frères, ceux-là qui partagent le même ton —, sans souci que de lui-même ? Propriétaire, sans doute, mais enfermé dans sa maison. Resserré dans un entrelacs qui protège son lieu mais finit par le priver d'espace libre.

Ainsi faudrait-il, aujourd'hui et enfin, défricher la langue, comme, au commencement, elle a ouvert la nature pour se dire ? Rien ne se voyant plus à travers elle. Quelque chose serait à dénouer dans la langue même, pour laisser apparaître ce qui l'empêche de se délier en paroles nouvelles. Pour laisser surgir l'encore imparlé. L'encore à dévoiler. En réserve. Qui nécessite de repenser certaines limites, certains traits marquant l'horizon du dire, et de son cercle tautologique.

Il faut interroger l'être en tant que signe, symbole et copule qui tend à égaler.

Vers quelle réunion indissoluble cet être fait-il signe, s'il n'est pas le signe des signes, l'intangible clé de voûte de tout apparaître et disparaître, l'éternelle caution de toute entrée en présence ? Signe qui ne montre rien que l'impératif de la monstration pour entrer dans le cercle de la coappartenance à la même langue, de la complicité d'un entretien toujours déjà bouclé entre « frères humains accordés » sur le dire et le silence. Unifiés dans un site unique dont l'entour ne leur apparaît pas.

Longue histoire... Qui répète inlassablement le tracé ouvrant de sa rayure. L'effraction dans la *phusis* et son recouvrement. Le défrichement meurtrier, et la culture qui l'oublie. L'ouverture blessante pour le recueillement de la semence.

Mais en quoi ou en qui l'ouverture ? Et n'était-elle déjà avant l'effraction ? Pourquoi cette répétition appropriante ? En quelle garde se tient-elle ? Pour quel destin ? Quel compte, et conte, ou geste, se dit à l'origine ? En quelle langue, réservée aux initiés ? Excluant ceux — ou celles ? — qui, à certains rites, n'ont pas part.

« A droite les garçons, à gauche les filles » (Parménide). Entre eux, la fracture de deux univers qui ne se parlent plus l'un à l'autre. Les uns aux autres. Les uns, créateurs de mondes, constructeurs de temples, bâtisseurs de maisons ; les autres, gardiennes d'un *phuein* se prodiguant avant toute culture. Sur un versant, la rupture, l'établissement et l'évaluation de niveaux ; sur l'autre, la continuité, la sauvegarde de l'étendue et du temps cosmiques ou naturels.

Déjà parlé et jamais parlé. Déjà pris dans les projets de l'homme, et jamais dit dans son jaillissement primitif. Toujours déjà profané, et pourtant encore en gestation. Le sacré de la gauche demeurant encore dans le silence. Ou appartenant à une autre parole que celle qui a déjà eu lieu.

Geste indéfiniment proféré de mise au monde. Démonstration muette d'une production qui toujours s'enlève à sa pourvoyeuse. Sans laquelle rien ne pourrait être désigné comme produit. Accouchement obscur de la parole qui s'en-

genre à partir de ce qui existe déjà, dans l'imparlé. En ce qu'elle dit, et renvoie au non-dit.

La totalité du parler aurait donc son répondant dans l'ensemble des entailles qu'a tracées l'homme pour y faire apparaître ses traits de lumière. Le déploiement du dire trouve son ajointement dans un champ sillonné d'effractions. Livre gravé d'une nature muette dans son recueillement offert au labour et à la fécondité de l'ensemencement, de la croissance. Encore imparlée et hors garde dans cette terre, ou cette clairière, qu'elle est. Impensée dans la paix de sa « sérénité », sa spatialité libre et réceptive à la lumière et à la voix, la vibration tonale qu'elle apporte.

Dire qui n'est pas rien. Dire de l'être ? Mais néanti pour être approprié par l'homme. Effacé dans son secret accompagnement et demeurant, tel un médium qui véhicule dans le silence et le risque d'apparaître comme le péril d'un effroyable vide. Dire interdit tant qu'il n'est pas redit par l'homme. Tant que la monstration ne vient pas de lui. Tant que les phénomènes de la nature ne sont pas produits-reproduits dans sa langue et selon ce qui lui apparaît, ou ne lui apparaît pas. Ce qui se dérobe, ou qu'il dérobe, dans un appropriation unique. Dans un horizon et pour des intentions qui ne lui font pas signes. Lui sont déjà signes. Pas au-delà.

Et ce qu'il laisse se montrer, sans pouvoir encore le désigner, est toujours déjà pris dans l'érection de son monde. Le reste ne lui inspire que terreur. Y compris ce qui l'entoure et reçoit son écoute sans qu'il le connaisse ou reconnaisse. Ce à partir de quoi il perçoit l'écoute et qu'il ne peut percevoir. Pas entendu. Entour redoublant le cercle de son habiter. L'enveloppant, l'abritant, mais de manière inatteignable.

Ce lieu, non bâti par l'homme et dont il se reçoit, demeure hors garde. Même allant au fond de ce qu'il dit, de ce qui se dit dans son dire, l'homme ne rejoint pas ce qui ainsi se donne en silence. La source, ou ressource, du dire reste-

rait à l'écart, séparée du parler de l'homme ? Un pont, là, ferait défaut ? Encore à construire ?

Le fleuve de silence a-t-il lieu dans la différence entre le déjà dit et le redit par l'homme ? Dès lors produit par lui ? Coulant en son monde ? L'unité de celui-ci en unissant les rives ? Ainsi fait-il entrer le silence même dans son dire. Oubliant l'autre qui demeure hors de son pays. Silence étrange toujours déjà, pas encore, et jamais acclimaté. Liant-reliant silencieusement le tout.

Tant qu'il ne se montre pas comme autre. Fin du monde. Appel à un ajointement inadvenu de différences. Lien encore à tresser d'un horizon à l'autre, d'un corps à l'autre.

Qui ne peuvent s'entr'appartenir dans le même de l'un. Le lieu de leur demeurer ensemble exige nécessairement quelque polémique avant de trouver dans un futur, plus ou moins éloigné, un relatif repos. Jamais éternel. Jamais accompli. Toujours à reprendre et à redonner. Ce qui ne signifie pas : à répéter.

L'entrée en présence constitue déjà l'apparaître d'une répétition. N'arrive, au présent, que ce qui est déjà éclairé par le dire. Ne se montre que ce qui se tient déjà dans l'éclaircie du regard ? L'éclat de ce qui surgit étant retour de l'éclair qui a ouvert le paysage, déchirant le tout ensemble qui s'y tenait déjà. Coup d'œil soudain portant au cœur d'un familier qu'il ne cherche pas à connaître de manière appropriée. Toujours et encore inconnu. Demeurant dans la pénombre, tel le lieu d'échange possible entre le jour et la nuit. Lieu jamais nommé, jamais mis au point. Toujours matinal et archi-ancien. Demeurant dans l'offrande d'un site pourvoyeur de tout ce qui aura lieu dans l'espace et le temps. Ressource de toute appropriation jamais reconnue comme telle. La condition *a priori* du rendre propre est que le milieu, où il s'origine, ne se montre ni ne se démontre. Ce geste doit rester furtif. Inoubliable dans l'oubli de ce vers quoi et en quoi il se meut. Toujours neuf parce que laissant hors garde ce familier entour en lequel il pénètre et qu'il enseme pour sa culture. Aveugle sur ce qui l'attire, le remuant secrètement en deçà de tout visible.

Mouvement de l'attrait, toujours recommencé et jamais découvert en son commencement. Jamais pensé dans sa primitive donation ? Avant le *il y a* se redonnant à travers la langue, n'y a-t-il le don d'un attrait à entrer dans ce qui serait à dire ? Si le familier inconnu n'appelait pas à être secrètement pénétré, où se ressourcerait le *il faut* dire ? L'attrait ne demeure-t-il dans l'oubli du don de ce qui l'attire ? Ne se signalant que sur le mode de ce qui est déjà attiré dans le dire sans vouloir reconnaître la provenance de l'attirance. L'attirante ? Recueillement sur soi qui assure et déploie la durée de chaque séjour.

Ainsi, avant le don de l'appropriement, il y a celui de celle qui s'offre pour ce geste. Offrande secrète, toujours recommencée, d'un milieu en lequel un don peut avoir lieu. Plus inapparent — ou inapparu ? — encore que l'inapparence du trait qui ouvre pour rassembler. Si proche qu'il en est confondu avec le tracé même et son effet d'entour. Qu'il entre dans l'appropriement sans être approprié. Donc infiniment lointain.

Inatteignable emprise dans un mouvement ou un projet, qu'il soutient d'un imperceptible étayage. Soutènement de tous points de l'espace et du temps mais qui ne se ramène à aucun point. N'y apparaît jamais. Ne se dévoile pas. Jamais mis au point. Constitué en pointe-ressource à partir de laquelle se développerait l'espace-temps de l'histoire, avec ses efflorescences époquales. Une réserve permettant le déploiement du monde, des mondes, de l'être, sans jamais toucher à un indit.

D'où la nécessité d'un tracé ouvrant ; le plus matinal étant enfoui dans ou sous l'archi-ancien. N'ayant pas lieu en chaque instant. Toujours recouvert d'un sol. Pris dans le repli d'un double fond qui garde dans l'oubli le néantir d'une primitive fertilité. Culture d'avant toutes cultures qui, secrètement, donne lieu à de multiples implantations. Révélation d'avant toutes révélations qui, mystérieusement, ne se dit pas dans la langue. Alors qu'elle se montre dans une nudité simple et donne lieu au visible, produit ou reproduit à partir d'elle. La revêtant de couches d'airs qui l'immobilisent dans la liberté de sa croissance. Lui imposant des dimensions ou directions qui l'enveloppent d'abris mais découpent artificiellement ses jaillissements et entrelacements premiers.

Dans la langue, ne se donne que ce qu'elle redonne. Et, si elle se veut unique, elle s'impose comme clôture d'une révélation. Elle ne laisse pas venir en présence tout ce qui se montre. Elle — cache pour l'être. Neutralisant ce qui ne proviendrait pas de son enracinement ou encadrement. De son appropriation.

Tout étant disposé selon une unité ajointée en multiples modes du montrer. Mais ce qui recueille ne dit pas « son » recueil. Ne reconnaît ni même ne connaît de et en quelle disponibilité il se reçoit pour ainsi se rassembler en un monde ou un séjour.

Il dit, ou ne reedit, que ce qui est déjà dans sa langue. Donc pas tout — pas l'excès à son tout. Seulement sa propre langue, sa propre parole, son propre dire, son propre tout. Le reste demeure silencieux.

Et, même ce que cet excès donne, est pris dans des entrelacs qui ne le rendent que neutralisé par ce dans quoi il passe pour se donner au présent.

Il y a, il donne, l'être — effet d'appropriation-désappropriation de qui donne le lieu de l'être. Le séjour des mortels en leur être équivaut à leur capacité d'être ceux qui parlent, et ainsi s'approprient.

Mais qui ne parle pas n'a place que selon la loi ou le statut qui lui sont impartis. Un décret lui octroie « son propre », tel le seul lieu qui lui revient dans le rassemblement du tout. Sur cette assignation, sa voix n'a pas été entendue. Ne s'écoute que ce qui déjà était montré ou proféré par ceux qui parlent, et qui vont à l'encontre du recueillement résonnant du dit.

Ainsi correspondent-ils à ce tout qu'ils sont, répondant à eux mêmes en tous leurs modes de montrer. Faisant retentir en mots ce qui leur revient de partout. Contre-disant tout. Et rien. Cette contre-diction n'étant que la résonance parlée de l'horizon de leur séjour.

Unique en son site. Qu'un homme paraisse y frayer un chemin, il ne retourne que vers le propre de son être. Il n'ouvre rien qui ne le soit déjà. Il obéit à du déjà dit dont il se reçoit. Contre-dire revient à remonter, le reprenant mot

à mot, le frayage vers la source. Laissant être tout ce qui y est déjà. Marche à travers des entrelacs de relations, parfois confus, mais qui s'éclairent dans ce cheminement même. Chaque mot-chose redécouvert en sa stature sculptée en quelque bois défriché.

Le saluant en parole, ainsi délié, l'homme le relie ensuite de façon appropriante.

Rien là qu'une forêt déjà cadastrée où le promeneur va reconnaître le terrain. Rien qu'un monde déjà construit que l'habitant découvre comme sien. Se réapproprie, en le laissant être. Faisant le deuil d'une propriété singulière qui n'appartiendrait pas à l'être homme.

Rien donc qu'une langue déjà là en laquelle la parole chemine librement. Pas au-delà d'un tracé inapparent mais impérieux. Pays dont on ne sort pas. Les frontières ne se rouvrent jamais. Ce qui se trouve au-dehors — énoncé insensé — n'a pas lieu d'être.

Double deuil, sans cesse répété. Le propre demeure générique. Aucun mortel ne le possède selon un mode particulier. Il laisse être ce qui a lieu depuis toujours pour les mortels. Il salue ce qui est, et ne le retient pas. Il se tient-retient en lui. Le propre ne connaît rien hors de son site unique. L'étranger à ce pays n'existe pas.

L'être implique le renoncement à ce dont, en tant qu'être, il tient lieu, et comme deuil. Du tout autre, par exemple. Être, bâti dans l'obstacle et le recel de la rencontre entre l'un et l'autre. Clairière pour aller à l'encontre du dit de la parole dans la langue. L'homme cheminant vers le fond de la matrice enveloppante de son être. Lui répondant, lui correspondant, en un jeu de résonances. Toujours déjà harmonisées ? Répétition sans fin d'une partition écrite par un musicien absent au présent. Resterait à jamais l'air à exécuter par les interprètes du temps. En paroles. En mots retentissants.

Où est là le corps de qui parle ou est parlé ? Comment se donne-t-il dans ce « il y a » ou « il donne » ? Ou : se donne-t-elle ? Ou : se donnent-ils ensemble ? Quel sacrifice de corps ou de chair sont offerts à celle de toujours, survivant

dans ses monuments historiques de mots ou choses sculptés, ses liens tressés, ses enlacements permanents, ses chemins, ses tracés, ses horizons, son pays. Qu'a-t-elle pris en elle qu'elle rend en flux neutre — il y a, il donne ? Octroi d'un présent inassimilable ? En quoi ?

Que dit la langue de celui qui parle ? De celle qui ne parle pas ? De leur alliance ou non-alliance dans les mots ou le silence. Pas grand-chose. Rien de particulier. Qu'ils s'entr'appartiennent dans la solitude d'un monologue solitaire. Qu'ils ne sont pas séparés, ni isolés, ni sans rapports. Liés dans la langue selon une communauté où il leur faut prendre place. Qu'ils ne peuvent que répéter. Reproduire. Sinon, incapables de parler. Engagés dans un lieu dont ils ne peuvent pas sortir. Sidérés dans le déploiement de la parole comme dans leur séjour en tant que mortels.

Destin sur lequel il ne serait pas de point de vue possible. Seulement un cheminement obéissant en celle qui donne le site unique. Toute-puissante qui ne se laisse pas capturer en un énoncé — elle les rassemble tous en son horizon. Enveloppe de tous étants dans une éclaircie qui leur ménage leur apparaître.

Terre-mère de la langue, refaite par l'homme à partir de cette autre dont il provient et dont il ne se souvient que dans l'attrait à défricher ce qui l'empêche de voir.

Ce qui ne peut se voir. Mère qu'il ne rejoindra plus. Séparé d'elle par le bâti d'un dire où elle est enfouie dans l'oubli d'un immémorial silence. Matrice de paroles qui éloigne à jamais de celle qui a donné le jour, où elle ne se connaît ni ne reconnaît plus, où elle a disparu dans un entour protecteur dans lequel des « frères » se répondent selon le même ton. Sans contradiction venant d'une autre dont la voix serait différente. Trouant le mur du son de mélodies qui appelleraient à des résonances encore inouïes.



La Dite — dit-il ? La dite par et pour lui. Pas elle, la demeurante dans l'inappropriement d'un silence. Invisible

support de toute reproduction du visible. Qu'elle soutient de son œil ouvert et pourtant aveugle.

Elle donne à voir, elle donne le voir, elle laisse voir, tel regard qui enclôt le paysage et n'édicte rien sur la vérité. Elle abandonne la liberté du monde à qui la prononce, et garde, d'un inapparent cristal, le projet des mortels.

Du moins tel fut longtemps sa participation au futur — cette disponibilité qu'elle offrait au calcul de l'homme.

Mais, quand la langue naturelle — la dite maternelle — se trouve pliée aux impératifs techniques de l'informatique, peut-être enfin risque d'apparaître ce qu'elle a toujours été : la formalisation, par l'homme, d'une nature première dont il provient et qu'il veut maîtriser.

Il faudrait toujours le redoublement d'une opération pour que se dévoile son enjeu, ou sa vérité. Ce que son dispositif laissait en sommeil. Mais ce péril plus grand, venant de la technique, ne se résoudrait en salut que si elle manifestait son indisponibilité. Obligeant le regard à se retourner en son orbite, et à voir ce qu'il n'avait jamais perçu — l'aveuglement qui gît au cœur du même. Dévoilement du projet fondamental qui lui fait voir tout étant selon son seul et unique point de vue.

La technique, en faisant apparaître la limite du champ perceptif de l'homme, apporterait peut-être l'issue au péril. Par l'arrivée ou le retour, au-delà de l'essence, d'un dieu ou d'un divin jusque-là exproprié de son destin. Nature exclue de l'histoire, jamais dite, et qui prendrait enfin la parole ?

S'agirait-il encore d'approprier dans la langue ? Ou d'écouter, au-delà d'un in-fini différend, ce qui ne parlerait pas forcément dans le même horizon ? Ce dialogue s'annonce-t-il comme possible ? Ou faut-il que la parole demeure toujours monologue en un seul dire ? L'appel traversant la limite de ce lieu unique ne s'entendra-t-il jamais ? Que l'homme, seul, n'arrive pas à transgresser les limites de son site, soit. Mais quelque autre voix ne peut-elle parvenir jusqu'au cœur de cet enfermement ? L'attirant à écouter ce qui se dirait en un autre paysage.

L'emprise de la souveraineté de la langue est-elle inébranlable ? Permettant seulement l'ajout de figures de style, de fleurs de rhétorique, de mélodies encore enchantées, de paroles ou mots encore à retentir, dans un empire de configuration immuable. L'homme se parlera-t-il, encore et toujours, à lui-même à travers un milieu par lui déterminé, un autre en lui défini, un dieu ou un divin, par lui, créé ou interprété ?

S'ouvrir et se bâtir un lieu dans une nature trop exubérante, pour y réimplanter une langue dont les entrelacs retiennent captifs et aveuglent de leurs liens, n'est-ce pas reproduire encore et toujours la même histoire : celle d'un défaut de liberté par rapport à l'autre. Donc, d'un manque d'échanges et de relations avec elle. Interminable esquivé dont le péril menace de plus en plus, sans que le salut soit entrevu.

A moins qu'un dieu, peut-être ?... Du dehors de ce cercle ne revienne, annonçant ou apportant une métamorphose de la parole, inatteignable par coup de force ni même imagination de l'homme. Un dieu qui change le rapport à la parole au cœur même de son déploiement, en ce geste d'appropriation et d'appropriement qui y commande tous modes de rapports. Un dieu qui, là où se tenait l'araignée et sa toile, apporte la rose ? Substituant au tissage de fils non dépourvus de sens, le spectacle de l'ouverture sans pourquoi de la fleur ? (Cf. « La rose est sans pourquoi », *Le principe de raison*, Gallimard, 1962, V.)

Une parole qui serait sans pourquoi, fleurirait parce qu'elle fleurit, n'aurait souci d'elle-même, ne désirerait être vue, ne serait-elle cette parole attendue ? D'échange sans raison. D'offrande de la possibilité de l'échange. Parole n'assurant plus la consistance des choses ni des mots, leur droite tenue dans un maintien permanent — leur stabilité parfaite ? — et les liens déterminés selon ce projet, mais les laissant à leur efflorescence.

Parole jamais prononcée, sauf en certains lieux d'avant la pensée ? Et que le philosophe ne cite-recite qu'avec pudeur et arguments d'autorité. Se contredisant : de telles paroles n'iraient pas sans une extrême précision et profondeur de

la pensée. Leur site serait insituable ? Ouvert sans fondement. Donc sans clôture ? Pas même le souci d'elle-même.

Parler pour toute croissance et floraison encore dans le silence. Apport approprié pour le déploiement du dire ?

S'offrant tout entière, la rose n'aurait d'autre pourquoi que de fleurir. Elle se proposerait à la vue sans prévoyance ni surveillance de ses effets. Sans regard furtif et intéressé sur ce qu'elle présente ou représente. Sans attention au monde qui l'entoure.

Ce que ne pourraient faire les hommes pour demeurer dans leur être ? Leur destin exigeant qu'ils observent sans cesse ce qui les forme, informe, environne. Qu'ils soient sans cesse en quête de raisons, y compris au sujet de la rose et de son secret... Elle, n'en aurait pas besoin. Sa nécessité étant de fleurir.

Et sa floraison même n'exige aucun tracé ouvrant — simple éclosion spontanée. Visible en la décloison de son recueil, exposé sans le préalable d'un objectif. Sans cadre *a priori* qui la produise comme telle. Sans projet qui puisse la vouloir telle.

Comment l'homme nomme-t-il cet étrange rapport à l'éclosion ? Comment parle-t-il cette croissance qui n'a pas lieu dans l'ek-stase de son monde ? Comment se l'approprie-t-il dans le dire ?

Ce fond sans fondement de l'habiter de l'être, ne le revoile-t-il encore et encore sous la raison en ses différents destins ? Mise à distance léthargique du *phuein* le plus intime ? Toujours éloigné du pays de sa conception, de sa naissance, de son enfance, de son corps, de sa chair, sur l'éclosion-décloison desquels le silence demeure. Toujours en manque de rapports. En mal du pays. Deuil au cœur du déploiement d'une histoire uniforme en sa parole ? Dont le geste ne serait jamais sans pourquoi — offrande sans raison, sans appropriation qui la justifie. Sans attrait déjà soumis à une téléologie.

Offre d'échange jamais dite dans la langue. Et qui y apparaît comme rien, vide, péril où se tient-retient le secret du rapport au plus intime. Langue mutique sur l'essentiel de son essence. Et qui le garde captif, rescellé et enfoui sous tout déploiement de paroles et retentissement de mots. Impo-

sant, en place de cet indicible, un principe, aussi mystérieux en son fond. Son sens étant qu'il puisse être posé et imposé comme fondement stable d'un monde. Comme directeur suprême de l'ordre des motivations principales et dérivées qui y auraient droit de cité. Comme maître inconditionné des propositions recevables, des perspectives admises.

Opérations inconnues de la rose ? Qui fleurit en terre étrangère à telle tradition, laissée hors du monologue qu'entretient celle-ci avec elle-même. La parole avec elle-même. Sans souci de la fleur. Sauf, parfois, à fin de démonstration ?

Mais un mur la sépare de la question qui lui est alors adressée. Interrogation qui se heurte à une chaîne de montagnes et revient à qui la pose, en une résonance solitaire. Point d'arrêt de la pensée.

La rose pourtant est là, étale sous les yeux. Trop proche pour être perçue en ce qu'elle a de plus singulier. Vue, oui, comme une évidence si familière et assurée qu'elle ne semble pas valoir être regardée dans son étrangeté. Ni dans le feu qu'elle apporte à la pensée ? Contemplation qui illumine, affecte les sens de son rayonnement étale, mais ne se dit pas.

Pour la dire, ne faudrait-il que la parole se l'approprie sans cesse à nouveau en progressant vers une origine qu'elle n'a pas ? Cherchant, en elle, une fausse profondeur : la raison de son être. Abandonnant l'admiration naïve pour découvrir la cause de la fleur dans la pensée. Où elle ne se transpose pas ? La rose métaphorique n'éclôt plus — figée dans une figure idéale. Dont l'homme finit par oublier qu'elle n'est possible que grâce à la perception sensible immédiate.

L'être ne trouve-t-il son fondement dans une immédiateté sensible encore imparlée ? Dans un silence sur ce qui alimente secrètement la pensée ? L'indit ou l'indicible d'un rapport de l'homme à une nature échappant à son *logos*. Se donnant au lieu innommé du rassemblement de l'apport des organes de tous ses sens. Reçu qu'il reprojette en un monde et ses choses. Recréant ainsi le tout, et faisant de chacune toutes, et de toutes chacune, sans que le secret de cette production lui apparaisse jamais.

Mais ne cherche-t-il toujours les raisons sur le versant de ce qu'il donne, et non sur celui de ce qu'il a déjà reçu

quand il redonne ? Ce reçu étant inappropriable ? Cœur du différend enfoui au sein de la langue. Et qui ne se dévoile pas sans péril. Abîmes d'un encore-sans-nom pour l'homme et d'une autre sans langue — avec laquelle le rapport demeure abyssal.

Le recouvrement d'une perception sensible immédiate dans l'être recèle donc deux autres accolés sans lien : l'encore-imparlé de l'homme et le sans-parole de l'autre. Mais le décryptage, la délivrance, de ce sceau de l'être ne peut avoir lieu dans une langue dont le geste fondamental est l'appropriement. Un trop proche se déroberait à sa saisie. Une distance, là, serait infranchissable dans sa mesure — un infiniment petit dont le chiffre demeurerait obscur. Quelque chose qui baigne l'œil et l'ouïe et tous sens, tel un air qui ne se voit ni ne s'entend et est pourtant là. Médium fluide qui accompagne toute perception et lui confère sa tonalité. Telle une incarnation muette et partout agissante. Périlleuse quand elle prétend s'approprier dans un dit unique.

De la chair, qui ne se reçoit que de l'autre, qu'advient-il si elle ne lui est pas rendue ? Quelle différence, certes difficilement tranchable — infiniment petite —, s'abolit dans ce geste ? Ressource d'un déploiement infiniment grand allant à sa perte. Par manque de limite, défaut d'avenir, destruction de réserves. Néantisation de l'autre. Toujours et encore assimilée et non connue ou reconnue dans sa différence irréductible. Seul, un réseau de tensions attrayantes l'approcherait, l'éloignerait, selon les besoins passés, présents et projetés. Production de forces déjà prises à la chair — de l'autre. Et qui s'enchevêtrent en des entrelacs aveuglants.

Faut-il que l'homme se découvre enfin lui-même comme charnel pour qu'il voie ce qu'il s'approprie de l'autre ? Pour ce dévoilement, n'est-il pas nécessaire qu'il renonce à sa langue ? Quel profit s'annonce, pour lui, dans cet abandon ? Le besoin d'assurer son salut ? N'est-il pas déjà trop tard pour cette pensée ? Le jeu de forces qu'il a déclenché ne l'emporte-t-il aujourd'hui sur toute méditation possible ? Tout retour vers le départ pour un nouveau futur ? Dans ce monde technique qu'il a fabriqué, tel un organisme qui maintenant lui échappe, l'homme a-t-il encore le temps de

se pencher sur son destin ? De créateur, n'est-il pas devenu machine au service de sa création ? Effet de cette *archi-technè* qu'est sa langue. Et de son monologue solitaire avec sa *phusis*, sa *polis*, ses choses, ses frères. Parlant tous le même, sans savoir en quoi il est. Demeurant, se mouvant, voire s'émouvant, dans un même qu'ils ne connaissent ni ne reconnaissent. Ne percevant que ce qu'ils se sont toujours déjà donné comme réponse perceptible. Donc eux mêmes, rien d'autre.

Mais ce même n'a pas encore pensé ce qui le constitue. Quel élément apparente l'œil à la lumière, par exemple ? Où, en l'homme, réside la force de son « Dieu » ? Quel lien entretiennent ces deux étants ? En quel lieu, plus profond que le pensé de la pensée, ont-ils leur rapport ? Et comment ce rapport peut-il se donner ou s'instituer en raison qui fonde ? En être de tout étant ?

Même sans voix, ce principe impose mesure à tout ce qui est. Résonne à travers toute parole. Transit et abîme le tout ? Fond sans fond.

Le même repose sur un abîme. Il y a un saut de la pensée entre deux régions ou modes du dire. Un suspens dans l'air. En quel air ? Ou éther ? Un saut dans l'être en tant qu'être comme fond. Air ou éther en lequel dormirait l'être. Sommeil à partir duquel il aurait rêvé d'avance, anticipé les traits de plusieurs époques. Incubation productive de mondes dont l'origine se dérobe.

Mais qu'elle s'affirme comme origine, et l'être, quant à lui, se retire encore davantage, tombe dans un sommeil encore plus profond. Qui atteint son point extrême quand l'existence de l'homme est déterminée ouvertement par la manière dont sont captées et utilisées les énergies naturelles : tel fonds calculable mis en lieu sûr dans l'activité représentative d'un sujet. Sommeil, dès lors, sans rêves ? Ceux-ci n'ayant jamais été que l'effet d'une consommation-exploitation de la nature qui n'apparaissait pas comme telle ? Fleurissait dans la nuit seulement ?

Notre époque irait donc vers l'anéantissement du rêve de l'être ? Par manque de réserve ? La richesse de l'homme se révélant enfin à lui dans sa perte même. Et, ainsi, l'autre à laquelle elle s'enlevait.

La rose, par exemple. Et sa floraison sans pourquoi. Son don hors de toute raison, sinon se donner. Son éclosion sans fard et sa beauté sans parure. Son devenir étranger au destin de l'être, sauf par une appropriation de la pensée. Une *mimésis* fondamentale, et fondamentalement impossible, de son *phuein*. D'où l'abîme ? Car, si l'éclosion de la fleur a son sol dans la terre, où est le sol de qui veut fleurir sans s'y tenir implanté ? Dans l'air ? Dont il attend de se recevoir comme rose ? Futur qui n'a pas fini de se faire attendre. A moins qu'un dieu peut-être...

L'être se dispense donc comme l'en-plus à l'appropriation. Réserve du propre, c'est d'un irréductible appropriation qu'il recevrait sa source inépuisable. Pour entrer dans cet en-plus, la pensée opère un saut. Elle outre-passe tous étants et se suspend dans l'air ou l'éther, d'où reviendra toute entrée en présence.

Ce saut saute par-dessus quoi ? Une distance infranchissable, même si — ou parce que ? — elle est infiniment petite. Un différend — imperceptible ? — qui sépare sans unité possible.

Ce qui se dit dans la « rondeur parfaite » ? Qu'en chaque point commencement et fin coïncident. Que l'entour est fermé. Sans possibilité de détournement, de déguisement et d'occultation ? Cercle de l'espace-temps de l'entrée en présence. Clôture du présent dans le déploiement de son surgissement sans peur. Tout s'y donnerait dans le recueillement d'un ouvert, mesurable dans son parcours — donc fermé. Site de la possibilité de tout paraître, en son repos.

La clairière où tout se donne dans une libre vérité doit être préalablement cernée ? L'ouvert n'est pas ouvert quand la présence y advient. Lieu d'un espacement spacieux mais limité où la paix s'aménage. Dans un espace in-fini, pas d'entrée en présence sans retrait.

Mais la délimitation du lieu ne constitue-t-elle déjà le refus de l'entrée en présence dans l'ouvert même ? Quand l'un se donne, l'autre devrait se retirer, du moins pour une part ? Se recueillir à partir d'un fond sans faille ? Supportant ou assistant la présence par l'offrande d'un sol qui scelle l'ouvert. L'éclosion de l'un nécessiterait la décloison de l'autre. D'où l'impossible rencontre ? Quand l'un arrive en présence, l'autre s'absente pour l'accueillir dans une demeure paisible. Une maison. Ne se rouvrant que pour le temps de disparition de son hôte ? Pour le laisser ressortir, en ménageant, dans l'attente, sa rentrée en présence future. Jamais ensemble, si ce n'est sur le mode de l'un dans l'autre. Ne se mouvant pas ensemble. Quand l'un advient, l'ouvert de

l'ouvert doit s'arrêter de croître dans la clairière, qui ne se donne jamais que comme disponibilité, au présent, immobile.

Quelque « chose » aurait toujours déjà servi à l'être que la philosophie n'aurait jamais pensé ? L'utilité d'un étant à sa constitution. Nécessité spatiale qui s'oublie dans l'économie du temps.

Coup de force obscurément à l'œuvre et qui menace le tout de dissolution sous un apparaître mesuré et serein.

Ainsi le tour — du monde, de l'être, de la chose — ne peut-il s'interpréter que comme coup de force ? Cerner, encercler, extérieurement ou intérieurement, serait toujours effet d'application de forces ? Aspect donné ou fabrication produite, ne reviennent-ils pas à l'exercice d'une énergie — de connaissance, de prise en main, d'élaboration ? Action d'un feu séparé du tout, selon Empédocle ou Héraclite. Et qui rassemble et réunit en durcissant la coque. D'air, par exemple.

Cette imposition de force dépossède qui la produit. A moins d'être éternel, il se désapproprie en appropriant-dépropriant l'autre, y déposant dehors-dedans la marque de son énergie. Il crée les choses, immanentes et transcendantes, matière et forme. Distantes dans leur approximation car, en elles, s'évoquent des forces passées, s'invoquent des forces futures, qui résistent à la co-appartenance présente. Elles demeurent en repos, mais rappellent ou appellent des mouvements. Immobiles, leurs formes commémorent la mobilité déployée. Les laisser être signifie donc leur abandonner les forces qu'elles contiennent ou retiennent.

Vouloir imposer sa marque, son monde, son être, désapproprie. Cette création emporte, en elle ou avec elle, quelque chose du propre et, en même temps, elle recouvre ce qui ne se donnera plus comme matière — première ? — à consommer, utiliser, informer, produire. Perte redoublée, de soi et de l'autre, en soi et en l'autre.

Il y a — ni l'un ni l'autre. Mais co-production de monde ou de choses dans un habiter empêchant l'accès à un même

espace-temps. L'un et l'autre, l'Un et les autres séparés dans l'ek-sistance. Coupés de leur enracinement, ils se rencontrent dans un vis-à-vis de signes qui se souviennent ou attendent mais séjournent dans une distance infranchissable : l'oubli immémorable de leur co-appartenance à la production du présent de la présence. Jamais dite, jamais répétée-représentée dans la langue, jamais articulée entre eux — en même temps.

Toujours à contre-temps. Quand l'homme fait la chose sienne, il l'a déjà arrachée à son sol, lui redonnant comme fond ou entour ce qu'il en a déjà reçu. Répliquant, en elle ou sur elle, l'origine du *Gestell* qu'est son corps vivant. Soldant sa dette en l'enveloppant ou la creusant d'airs ? Y usant son savoir et son savoir-faire. Y déployant ou déversant ses forces, mais l'immobilisant ainsi dans un entour de mort.

Immortel souvenir qu'elle figure silencieusement. Et s'il agit sur ou en elle, il ne lui parle pas davantage. Quant à la *ulè*, l'homme ne trouve qu'à redire. Il ne l'a dit pas en son premier apparaître. Il répète, en elle ou sur elle, son projet. Et ne la rencontre que déjà produite par lui. Il la recueille, se recueille en elle, sans jamais l'accueillir en son premier surgissement, sa première naissance. Quand il et elle se tiennent là, ils ne sont déjà plus ensemble.

Et ni elle ni lui ne sont plus libres de leur ouverture l'un à l'autre. Dans *il y a* ne se prodigue ni l'un ni l'autre : effet d'un en-plus ou en-moins à leur rencontre, en lequel ils se dispensent l'un dans l'autre dans une économie de cache ou réserve qui les fait disparaître dans leur différence.

Il y a — un don de langue dans laquelle s'est effacé l'écart, voire l'abîme, d'un irréductible — l'insistance de l'autre dans la présence. Se parlant à elle-même, la langue oublie l'affaire fondamentale de son propos : comment, en quoi, pour quoi, se relier à l'autre qui surgit, se tient, demeure vis-à-vis. Quelle liberté s'ouvre ou se refuse dans l'espace de cette rencontre ? Comment l'homme a-t-il pu négliger qu'il n'était, pour lui, pas de tâche plus essentielle que d'éclairer cette question ? Quel est l'enjeu d'un tel oubli ?

Son projet n'a-t-il été de se construire un monde par et dans la langue, sans souci de partage de ce lieu ? Ce qui lui importe, n'est-ce pas que sa langue lui donne du lieu ? Lui

ménage une maison ? Outil d'échange constitué en quelque transcendantal neutre d'où se recevrait l'habitable ? Lieu des lieux, retraite à partir de laquelle se rouvrirait tout espacement de rencontre, la langue contiendrait-retiendrait, en elle, la possibilité de l'échange avec l'autre mais sur le mode de la « sérénité » d'une clairière libre, d'une réserve ouverte. Encore non partagée ? La sauvegarde de l'entretien avec l'autre aurait ses monuments : espacement inoccupé, pont de traverse. Le vide et le plein d'un aller-vers s'y commémoreraient en une silencieuse distance. Tout s'y rassemblerait et personne ne s'y parlerait.

En quoi et de quoi se construisent ces monuments historiques ? Quels matériels ont servi, sont entrés dans leurs élaboration ?

Il y a de l'air, de la lumière, de la terre, de l'eau, et de l'énergie utilisée. A défricher ou à élever. De la nature donnée et des gestes d'appropriation. De l'offrande reçue et de la fabrication à partir d'elle. De la naissance, de la croissance, de l'efflorescence vivantes et du recueillement, de l'aménagement de celles-ci selon le monde de l'homme.

Il y a la langue, tel un modèle, ou le *Gestell*, du projet d'appartenance du tout à lui. Instrument d'appropriation par le repli du tout en lui. Selon ses mesures. Donc, pas outil d'échange. La langue ne redonne jamais ce qu'elle prend. A moins de la rouvrir très profondément ? De retraverser tout ce qu'elle répète, déjà voilé de mort ? D'y cheminer à rebours jusqu'au cœur de cette clairière vide où se commémore ce qu'elle n'a jamais su dire ? Librement. Sans souci. Sans prévision ni provision. Sans angoisse ou affairément d'anticipation de ce qui pourrait venir à manquer. Sans technique de soumission de ce qui s'annonce comme péril ou comme grâce. Langue innocente de tout calcul ? Parlant ce qui a lieu. Et, s'il est nécessaire de construire, saluant ce en quoi elle bâtit avant d'y avoir imposé sa marque. Chantant le site où elle va aussi se déployer sans lui imposer ses propres mots comme condition d'existence — ou existence. Ne réduisant rien au silence. Ne commençant pas par ôter ce qui serait déjà pour s'implanter dans un emplacement libre et sûr. Ayant anéanti ce qui était pour être. Dès lors fondée sur

du rien. Détruisant des fondations pour se fonder. D'où la nécessité de redoubler son fond pour recouvrir ce creux, en elle, toujours menaçant ?

Ce creux ? Un lieu mixte. Souvenir d'une rencontre qui n'a pas encore eu lieu et d'une destruction qui a déjà existé. Ambivalence d'une mémoire où passé et futur se lient inextricablement sans que leurs directions puissent se disjoindre. Ce qui était déjà, ce qui n'a jamais été, ces appels ou rappels s'entremêlent pour recouvrir ce qui n'est pas — l'être.

L'être n'est pas, sinon comme effet de ce *Gestell*, la langue, et de ce qui en tombe séparés. L'air, l'étant le plus subtil, mais encore le feu et l'eau et la terre, l'élémentaire naturel et les dieux qui s'y cachent ou en sont exilés. De l'autre côté, l'homme comme homme et ce qu'il impose au monde et aux choses comme entités fermées.

L'être — outil de l'alliance qui, approprié par l'homme, le scinde en lui-même et l'isole des autres. Clairière sacrée et sacrilège du culte de son « Dieu », érigé sur l'emplacement défriché, dévasté, de celle dont il provient, de celle à l'encontre de laquelle il n'ira plus. Dont il se détourne comme de l'origine de son péril, la constituant en oubli immémorable. Reviendrait-il vers elle, il ne trouverait rien qu'un geste d'effraction et de recouvrement invisible dans un temple la redoublant pour en consacrer la disparition. A moins de renoncer à son être, à son monde, à son ek-sistance.

L'être — un rêve d'autonomie, d'auto-engendrement, d'autoproduction qui s'appelle la vérité. Vérité à ne pas dévoiler. Regardée de trop près, elle disparaît. Que l'homme en ait bâti un monde ne veut pas dire qu'il soit vrai. Il signifie l'imposition d'un pouvoir — celui de séparer, découper, diviser, ... Et son impouvoir correspondant : réunir.

Séparer suppose la constitution d'une enveloppe comme telle. Mais l'enveloppe a un dedans et un dehors. Et ce qu'elle garde n'exclut-il pas qu'elle se garde ?

Ainsi en va-t-il de l'être de l'homme, du monde, et de l'ouvert, de la clairière ? Jamais ce qui garde ne se prend en garde. Un en-plus toujours s'oublie dans la demeure du

maintien dans le même. D'où le déploiement d'un destin. Toujours menacé de dérégulation. Et dont l'érection est si fragile qu'un encerclement matriciel s'impose pour sa sauvegarde. Il faut, à chaque époque, relier-renouer la fin au commencement pour que ce là se tienne. Ce qui s'oublie ou reste en sommeil menace toujours de resurgir. De rouvrir l'horizon, d'ébranler le sol, d'occuper l'air, ou d'affoler la pensée. L'être, ce repli du fond ne cache rien que la nécessité d'un double essentiel pour que le tout ose entrer en présence. Caution secrète d'un identique qui résisterait à l'altération. Dure, en propre.

Mais rien ne dure même, même dans la mort. Rêve d'homme renvoyé à un mémorable passé ou futur. Il y aurait — dans un passé très ancien ou un futur imprévisible, dans un temps d'avant ou d'après le temps — du même pouvant éternellement se rendre présent. Attente de ce qui n'est jamais arrivé et n'arrivera jamais et sur laquelle se tient, ek-siste un être fabriqué — l'homme. Animal qui refuse de penser à quoi sert la langue.

Peut-être ce qu'il y avait à néantir s'épuise-t-il ? D'où la question de l'achèvement de la philosophie. Comment philosopher sans le néant ? Quel autre mode de pensée appelle le renoncement au néant ? Est-il possible pour l'homme ? Encore possible ?

L'homme ne serait-il essentiellement technocratique ? Et sa langue, son mode d'habiter technocratiquement le monde ? Ne serait-ce cette vérité qu'il n'aurait jamais pensée jusqu'en son fond ? Mystère encore silencieux de son être. L'homme comme animal technocratique — la raison n'étant qu'une époque de son destin.

Mais la distinction entre l'homme et l'animal se tranche-t-elle au nom de l'instrumentalité ? L'animal aussi est, dans une certaine mesure, capable d'outil. Resterait à penser la qualité de la différence, dans le rapport à « la main » et au bâtir. Tâche dont la science se chargera mieux que la philosophie ? L'affaire de celle-ci serait-elle achevée ? Elle aurait été d'élaborer et de parfaire l'instrument langue ?

Ou — la tâche de la pensée demeurerait-elle intacte : qu'en est-il de l'homme comme animal parlant ? Que les effets de cette singularité « essentielle » soient perceptibles dans l'histoire et le destin de l'humanité, ne signifie pas pour autant que cette essence ait été interprétée. Elle se serait appliquée à la nature, développée ou déployée avec plus ou moins de succès, de maîtrise universelle. Resterait à la penser.

Qu'un vivant soit transi de langage entraîne ou pré-suppose quel destin ? Et la philosophie s'est-elle employée à définir et dévoiler ce destin ? Ou y a-t-elle été prise comme dans un cercle qui l'enveloppait et qu'elle a laissé intouché ?

Pouvoir se dire, ce mystère de l'homme, en son fond, serait toujours même et identique. Tournant dans un cercle tautologique : être — penser — le même. Que signifie ce même ? Et à quand la sortie de cette aveugle union de la fin au commencement ? Quand l'homme ouvrira-t-il cette coque qui entoure l'énigme de son identité au lieu de la produire indéfiniment comme un pouvoir d'appropriation dont la finalité lui échappe ? Qu'il redoute, donc.

Parler veut dire quoi pour qui parle ? Quels effets en retour cela a-t-il sur sa vie ? Comment celle-ci se désorganise-réorganise-t-elle d'avoir puissance de parole ? Quel est le pouvoir de la parole sur une autre vie ? Un autre vivant ? Ne s'est-il pas exercé, jusqu'à présent, sur un mode d'appropriation captatrice plutôt que sur celui d'un échange — et de vie ?

La langue prend-elle ou donne-t-elle la vie ? Cette question essentielle a-t-elle trouvé sa réponse ? N'est-il pas déjà trop tard pour la poser ? Cette machine ne tourne-t-elle pas déjà sans l'homme ? Ne lui a-t-il abandonné sa liberté d'interroger ? Et n'attend-il pas de la langue ce qu'il aurait à lui donner — la parole ? Soumis au déjà-dit, déjà-articulé, déjà-pensé. Entraîné dans une histoire, une tradition, sans retour. Sans initiative encore possible. Ne sachant où se retrouver en silence pour recommencer à parler ce qui ne s'est jamais dit : lui-même.

Toujours dit et jamais dit. Toujours déployé et jamais pensé dans la source de la parole.

Pourquoi parler ? Pour qui ? A qui ? Entre son monde, ses étants donnés, et fabriqués, et son ou ses dieux disparus et muets, qu'est l'homme ? Ni les uns ni les autres ? Cela ne revient-il encore à ne pas se penser. Les uns et les autres ?

Comment s'articulent-ils en lui ? Comment s'échangent-ils ? Quel pont y a-t-il entre eux ? Comment la créature et le créateur se partagent-ils la langue ? Et s'ils ne sont qu'un, qu'en est-il des autres entités bâties sur le même modèle ? Y a-t-il passage entre elles ? Le destin de la langue n'était-il de les faire se rencontrer ? Comment est-il possible que, dans ce cheminement, l'homme se soit si peu avancé ?

L'être n'est-il le *Gestell* inapparu-inapparent de l'air ? La clairière où habite l'homme, dans lequel il découpe son ambiance, construit sa maison, où il a lieu. Avec lequel et en lequel il demeure en échanges permanents. Du plus utile au plus inutile. Du plus nécessaire à sa subsistance au plus subtil de son plaisir. Du plus élémentaire respirer au plus sublime de ses contemplations. Reliant tous les sens : de l'olfaction animale au flair philosophique, perceptions souvent recouvertes par l'hégémonie du regard et de l'ouïe, instruments théoriques, outils de la raison. Mais encore fluide imperceptible en lequel s'abordent tous étants, toutes choses, tout autre. Grâce auquel ils apparaissent, entrent en présence, et peuvent être mis à distance — plus ou moins rapprochés ou éloignés. Réellement ou virtuellement : l'épaisseur de l'air ne fait pas obstacle à l'approximation. Elle ne cache rien. Rien n'est caché en elle que l'air. Rien, cache de l'air. Air — cache — rien. Néantir sans destruction, du moins apparente. Néantir nécessaire à l'apparaître même de tout étant, qui n'aurait pas lieu sans l'air qu'il cache de son entrée en présence. Occupant donc, sans souci, un espace déjà préoccupé par les conditions de son surgissement. Libre — en air. Qu'il fait disparaître en apparaissant. Car, là où il se tient, rien d'autre ne peut se produire que lui. Deux choses ne peuvent avoir lieu au même lieu, habiter ouvertement le même air, investir en même temps le même apparaître.

Et que devient l'air quand l'étant y apparaît ? Il est néanti. Et que deviennent la diversité de ces néantir dans l'apparaître.

tre ? Ils s'oublient et se rappellent dans la multiplicité du don de présence, sur fond d'un *il y a* du rien qui la rend possible.

Et si le *il y a* insiste comme n'étant pas rien ? Rien — pas étant. Reste ? Cette inscription en négatif de l'apparaître d'où provient l'être ? Cette possibilité de l'entrée en présence de tout étant — l'être. Mémoire et oubli de ce qui donne lieu. Ce rien de mémorable que s'approprie l'homme dans l'être-là. Ce spatial libre de présence où s'implante le monde de l'homme comme s'il était construit à partir de rien.

Ce rien ? La condition la plus élémentaire de son existence, ou existence. Il l'oublie. Et l'effacement de cette première et toujours immédiate nécessité ne se constitue-t-elle pas aveuglément en essence ? Permanence de l'être dans l'oubli ? Persistance de l'oubli de l'être. (Rappelons qu'il en appelle à la tautologie comme évocation de l'être dans le dire.) Qui, indéfiniment répété, installe l'homme dans un air même. Produit l'homme comme identique à lui même. Ek-sistant à l'espace du devenir — là.

Ce là ? où il était, est, sera présentable. Ce qui, forcément, n'arrive jamais au même lieu. Sinon celui de l'oubli. L'étant n'entre jamais en présence dans le même air. Sauf la chose absolument minérale, si elle existe — purement subsistante.

Sauf l'homme, capable d'oublier le changement. De se souvenir. Le temps revient donc à la mémoire de l'oubli — que rien n'arrive jamais au même lieu, que l'homme change d'air à chaque instant, qu'il disparaît-réapparaît tout le temps, que son devenir efface, et d'ailleurs corrompt, l'air où il a lieu, grâce auquel il est entré en présence. Mais ce *Gestell* de l'existence, ou existence, ne se donne jamais lui-même en présence — possibilité du même dans son néantir. Au lieu du même insiste toujours le rien.

Etre — même. Ce *là* transcendant à tout étant et à l'ensemble des étants, telle une matrice d'air(s), ne suppose-t-il pas la répétition infinie du néantir de l'avoir-lieu seulement dans un air jamais le même ? Instantanéité du changement transmuée en permanence éternelle. Oubli du devenir des

mortels. Installés dans une immutabilité dont la provenance est scellée. Je respire donc je suis, s'oublie dans l'ek-sistance de l'être.

Par où passe l'air ? Respiré, consommé, habité, ... ? Imperceptiblement ne constitue-t-il pas le transcendantal même de l'ek-sistance ? Matrice du même où s'oublie que tout toujours et tout le temps devient autre. Réserve même où se suspend l'identique à soi de l'être par-delà l'espace et le temps.

Ce là ne se fait pas d'un coup. En une seule fois. Il faut persister dans l'oubli. Oubli de l'air respiré, oubli de l'air occupé, oubli du lieu vivable où apparaît et se rencontre l'étant homme, qui deviennent la possibilité de se souvenir d'une permanence inexistante. D'un être-là.

Le temps se prend au lieu pré-occupé et se redonne libre pour une présence affairée sur fond d'oubli, extasiant, de ce dans quoi elle a lieu. La mémoire de l'être — mémoire d'oubli. L'essence de l'homme — l'oubli. L'homme se produit dans l'oubli. Sans lui, pas d'être.

L'oubli de l'être : l'être de l'oubli. Tautologie fondamentale. Etre : oublier, oublier : être. Vivre — respirer : devenir — s'altérer. Apparaître toujours différent dans un air qui se donne continûment autre. Et à un rythme d'évolution trop rapide pour la raison, la conscience, et toutes mesures maîtrisables par l'homme. Du moins dans son mode de présence présent. Animal extatique à lui-même.

Animal qui dit que, pour que le lieu soit, il faut d'abord l'ouvrir, ou le construire. Alors qu'il a toujours déjà lieu dans un lieu. Trop vaste pour être perceptible ? Appropriable ?

Extension indéfinie de l'air, équivalente dans toutes ses directions, dont aucun endroit n'est privilégié. Dépourvu de sens, pour l'homme ? Qu'il faut définir, redéfinir pour l'habiter ? Défrichant donc l'espace déjà existant, lui enlevant ses ressources d'air, pour s'y aménager une demeure vivable. Créant de l'espace dans l'espace, de la rareté dans l'espace — bâti à la mesure de sa finitude, de sa volonté de maîtriser la surabondance naturelle. Créant du vide pour surmonter du vide, qui n'était pas. Vide cernable, qu'il contient, où il se tient, où il se rassemble un alentour. Se fait être, ek-siste, se trace un horizon, se projette un monde.

Comme s'il n'était pas déjà, que le monde n'était pas déjà, il faut qu'il crée. Répétant, à sa mesure, ce qui a déjà lieu pour se l'approprier. Tout — là.

La matrice de ce tout-là, la tombe de l'être. Creusée par couches d'emplacements successifs et ce qu'ils laissent d'espacements libres-vides pour l'homme. Implantations défrichantes qui ouvrent pour lui et en lui des strates de disponibilités selon ses nécessités et possibilités. Donc limitées. Plus rares que l'exubérance naturelle chère aux dieux. Enfuies, enfouis, dans cette économie restreinte. Sédimentations de dehors/dedans, extérieurs/intérieurs, espacements/emplacements, tels que se recouvrent les passages ou enveloppements d'airs. Le souffle circulant mal, le corps se mouvant difficilement, dans ces propriétés successivement accumulées. Envol-disparition du plus divin, entrave-disparition du corps sous ses revêtements multiples, habitats murés où la rencontre entre étants supposent des systèmes d'échanges de plus en plus subtils.

L'être de l'homme ? Saturation d'identités à soi et gouffre de vides. Lourdeur des strates historiques qui enterrent progressivement et horreur des abîmes qu'elles ont creusés pour ériger ce monument : l'homme.

Lequel, pour se souvenir qu'il existe, sculpte son corps. Ce *Gestell* qu'il oublie, sauf dans l'art ? Il faut qu'il se le représente en matière inerte pour se rappeler comment il est. Il le répète, se le redonne — mort.

Il appartient à l'essence du voilement de se dissimuler lui-même et de sombrer ainsi dans l'oubli.

Le fondement que l'homme se donne implique le voilement du néant sur lequel il repose. De la réduction à rien de ce dont, matière-chair, il provient. De la constitution en sans-fond de ce d'où il tire naissance.

Ce voilement se dissimule lui-même. Le voile — l'opération de dissimulation. Le voile — la non-attestation par l'homme

qu'être revient à être comme rien. La non-reprise dans l'être de l'homme de l'être du rien. La négation-dénégation du passage par le rien être. Rien d'être par étrangeté du jeté hors de ce qui lui donne vie. Par extase toujours déjà hors du lieu qui lui donne lieu. Et sans participation possible à la génération selon ce lieu. Toujours déjà séparé par rapport à la nature qui le met au monde, au maternel d'où il naît. Quand il s'en approche, ce ne sera que dans la distance d'un rien d'être. D'un impossible à être.

La vérité de l'homme se créera comme déploiement d'un sol entre le sans-fondement possible de son rapport à ce dont il surgit et le surgissement de la prédication : recommencement du monde. Constitution d'un entour où il peut exister en se reproduisant comme homme.

Le discours — ce par quoi l'homme se reproduit lui même à partir du mystère de son engendrement dont il ne peut rien dire. Le rien-dire, le rien-penser, le rien-être, sous-tendent la fabrication du sol-pont sur lequel l'homme se tient et existe en tant qu'essence.

Ce n'est pas la lumière qui crée la clairière, mais la lumière n'advient que grâce à la légèreté transparente de l'air. Elle présuppose l'air. Pas de soleil sans air qui l'accueille et transmet ses rayons. Pas de parole sans air qui la véhicule. Dans l'air apparaissent et disparaissent jour et nuit, voix et silence. L'ampleur de l'espace et les horizons du temps et tout ce qui, en eux, se présente et s'absente s'y trouve recueilli comme en une chose fondamentale. Dont l'intuition originaire recule indéfiniment. Libre au-delà de toute vision. Demeurant hors vue. Ne sachant rien de ce qui y a lieu mais éprouvant, en ce lieu, la présence ou l'absence. Tout s'y rassemblant. Et la pensée n'atteint le fond de ce rassemblement qu'en s'assimilant à cette spatialité paisible — l'air.

Mais comment reçoit-elle ce qui, condition de tout apparaître, n'entre jamais en présence ? Mystère du site impensé de son enracinement. Oubli de ce fond qui ne se retire pas plus qu'il ne se montre. Toujours là — spatialité « intemporelle » où tout a lieu. Non-retrait de ce qui se donne et se redonne sans se percevoir. Tautologie insaisissable, inlassablement répétée. Être impensé de la pensée ? Cache inap-

parent en elle et à partir duquel tout revient au jour, se redéploie, se garde dans la mémoire de l'absence. Oubli de la tombe d'air où la présence est rescellée.

La spatialité de l'air n'insiste-t-elle dans un suspens de temporalisation par défaut de présentation ou disparition ? Toujours là, l'air n'est ni absent ni présent. Sous-jacent aux trois extases temporelles dont il ménage et supporte la possibilité ? Pas de temps sans lieu où la présence a eu, a, aura lieu. Mais le schéma : si... alors, constitutif de la temporalité, demeure tautologie pour le médium de l'apparaître.

L'air, au fond, change sans cesse et reste même en tant que localité de l'entrée en présence. Si tel étant a surgi en telle circonscription de l'air, il y demeure à jamais. Que se sédimentent, dans l'être, les entours de ces avènements, certes. Qu'ils s'organisent dans le continu d'une mémoire, oui.

Qu'ils s'extasient dans un *là* où tout peut revenir, advenir, se prévenir, ne signifie-t-il pas que la multiplicité des avoir-lieu excède la possibilité du souvenir, sauf à arracher les étants à leur milieu pour les recueillir sur fond d'un même dans la pensée. Impassibilité d'un demeurer dans l'homme.

En quoi ce lieu où tout se garderait sans altération ? De quoi est fait le répondant psychique de l'air — reste impensé. Et pour quel destin se prend-il, renversé, dans le fond sans fond de l'être ? Par vouloir d'appropriation qui enlève les choses à leur substrat vivant pour les amener à ek-sistance dans le monde de l'homme ?

Mais l'air s'approprie-t-il ? Sans fin ? Sinon la mort ? L'unique omniprésent s'appréhende-t-il par un vivant particulier, où le déborde-t-il à l'infini ? Ne serait-ce pas grâce à ce manque à pouvoir s'approprier le tout qu'il se donne le ciel ? A venir toujours partiellement atteint, jamais à la mesure d'un projet dont le fond se dérobe, au-delà déjà et encore inépuisable.

Et irréflechissable : en lui tout advient, mais il demeure tel un *il y a* sans fond. Condition du don, toujours parcimonieux, des étants, et dans leur ensemble.

Mais que le ciel encore appartient ou co-appartient à la terre en tant qu'il est en air, s'oublie. Qu'il ne consiste ni n'insiste en rien ni de rien, sauf en un néantir de son élément

nourricier, le recrée, ou projette comme gouffre d'en-haut ou d'en-bas qui menace le cœur même de la présence.

Le geste marque et remarque l'entrée en présence ; il s'approprie et donne en même temps. La simple présentation-représentation oubliant le geste, et ce dans quoi il a lieu, crée de l'immutabilité dans une extase spatiale vide — libre ? — d'un temps sans mémoire du lieu où il s'enracine.

Le geste réimpose directions et dimensions à l'espace, déroutant la téléologie temporelle : passé, présent, avenir. Il redéploie l'instance sous-jacente à l'extase. Il brouille l'érection du transcendantal. Rend mouvementé ce qui devrait demeurer impassible dans et pour la commémoration de l'être. Il neutralise le neutre d'un *il y a* à partir d'où tout se donnerait-redonnerait. Saufs. Défigurant l'ordre de la langue.

Ainsi transcender indique un sens : de... à. Une marche ou une ascension, selon le plan parcouru. Quand le transcendantal existe comme tel, il suspend, dans un immuable, les mouvements qui l'ont constitué. Il oublie la mobilité, la motricité, l'expérience encore sensible qui lui ont donné lieu. Il résulte de paralysies diverses. Ciel inerte de la pensée. Renversement du haut en bas en lequel elle se fonde pour régler, à partir de ce vide, tous mouvements dans l'espace.

Mais, certes, quand l'homme vient au monde, il entre déjà dans un système préétabli de relations entre étants. Ce passé, qui pour lui ne sera jamais présent, lui est octroyé comme fond à partir duquel il existe. Sans expérience possible de sa constitution, ne l'accueille-t-il pas comme ciel acquis de toute vision ?

A moins d'en déchiffrer les inscriptions dans la matière, et corporelle, en laquelle il se tient. D'interroger ce que cette voûte représentative a déjà pris et donné à la terre ? De questionner son sol historique comme pont entre terre et ciel ?

Si abîme il y a, quelle marche manque ? « En quoi » ce ciel sur terre qu'est le monde de l'homme ? S'il s'agit de dépasser, peut-être le seul sens spatial possible n'est-il pas de laisser derrière mais de garder en dessous ? La marche

n'est pas forcément horizontale. Sinon, d'où proviendrait l'extase ?

Mais, en apparence, une ou des marches font défaut. L'homme saute, oublie le pont à fabriquer entre ces rives : terre et ciel. Il veut comprendre l'ensemble sans souci du comment ? en quoi ? de quoi ? se construit l'ascension d'un point de vue qui survole sans oublier, se bâtit une ascension qui s'élève en se souvenant. L'accent sur l'anticipation projective n'est-elle effet d'oblitération de la dimension spatiale qui mène à l'extase ? Le monde de l'homme tiendrait en l'air sans souci du fondement de cette érection. Cime d'en haut ou d'en bas, à partir de laquelle se dévoilerait à lui l'ensemble. Mais l'architecture de cette profondeur — son *Gestell* — en quoi, de quoi, comment se tient-elle ? Quelle est la nature de son pouvoir ? Comment ce là devient-il ?

Risque qui risque la vie même. L'excédant, à peine, d'un souffle : celui qui, s'il se garde, sauve par le chant. Prophète de forces pures qui appellent et refusent l'abri. Tout ce qui déjà existe ne paralyse-t-il la respiration ? Habitant imperceptiblement l'air. Le retenant de se dispenser librement. Immobilisant, dans d'innombrables entrelacs, ce qui encore voudrait traverser cette atmosphère préoccupée.

Et qui ne va pas à l'abîme, ne peut que répéter et redire des voies déjà ouvertes et qui effacent la trace des dieux enfuis. Seul, toujours seul, le poète court le péril de s'avancer hors du monde et d'en retourner l'ouvert jusqu'à toucher le fond du sans-fond. Disant oui à ce qui l'appelle outre-horizon. En cet abandon, un souffle au mieux lui reste. Énergie première et dernière qui s'oublie quand elle ne vient pas à manquer. Partout présente, mais invisible, accordant à tout et à tous la vie, sous peine de mort.

Risque pris, à chaque instant, par le poète, ce quêteur d'éther encore sacré. Aujourd'hui si recouvert ou enfoui qu'à nul ciel ni terre il ne peut se fier. D'aucune bouche entendre son chemin. Dans aucun sens, trouver un signe. Aucun lieu n'est, par lui, habitable, lui convié à rouvrir un site férial. Il lui faut donc quitter le monde, tout en demeurant mortel. Et partir de l'avant vers quelque rive lointaine qui ne s'annonce pas. Pour quelque vie non assurée. Un épanouissement pour lequel le sol lui fait défaut. S'arrachant à sa terre natale pour plonger ses racines en une terre encore virginale. Donc inconnue. Imprévisible. Libre, pour le risque.

Se déprenant même de cette magie captivante qui apparente les hommes entre eux. S'exilant de tout vouloir propre à une communauté existante. Descendant aux enfers de l'histoire pour y rechercher des traces de vie. Des germes encore retenus captifs d'un sous-sol à rouvrir. A libérer. Laisser à l'air dans le futur de l'encore inapparu. Mettant en jeu le péril d'une nouvelle éclosion, dénuée de protection. Non abritée. Hors demeure. Sans voile ? S'avancant dans le danger sans qu'une réponse à la confiance soit déjà accordée. Ici, ni fiançailles ni abandon. Il est encore trop tôt pour de telles alternances. Tout reste en balance par rapport à l'évaluation finale. Progressant sans souci de dimension ou de direction déjà là. Seul l'attrait d'une aventureuse croissance entraîne le mouvement. Sûr — sans doute.

Ne doute que qui connaît déjà le bon sens. Instable est, parfois, celui pour qui les voies ont déjà été tracées. Mais, qui fraie selon sa gravité, avant même la détermination d'un centre, n'hésite pas. Et, de l'inscription dans un pourtour, il se retire encore. Se reprenant de tout milieu pour risquer, à nouveau, l'échéance imprévisible dans un jeu avec son historial partenaire. La partie n'est jamais gagnée. Ne veut être soumise à une fin en laquelle l'un ou l'autre abolirait le lieu intermédiaire de leur mutuelle perception. Le fléau de leur rapport dans la différence.

Equilibre encore et toujours en balance entre le fond qui se risque et le risqué dans son tout. Entre ce qui se livre à un nouvel épanouissement et l'ensemble du déjà établi. Entre ce qui se projette dans l'insituable et qui appartient déjà au monde. Entre qui habite déjà et qui quitte sa demeure, et toutes formes de propriétés, pour entrer dans un ouvert sans bornes. Accès à des rencontres sans barrières où les plus risquants arrivent l'un vers l'autre, et repartent, sans retenue. S'acquittant de l'in-fini sans dissolution dans le néant. Destin inhabituel.

Non pas rêve d'un illimité qui s'atteint par réversion de mesures. Qui calcule encore avec un objectif. Départ qui ne va à l'encontre de rien, sinon la perception à l'encontre de laquelle rien ne s'oppose. Qui ne force aucune clôture, mais obéit à la gravité de forces pures appelant à un tout sans

fin possible. Air indéfiniment libre d'obstacles. Pas même celui d'un horizon.

Immensité découverte dans les premiers instants de l'amour ? Où l'autre échappe encore à la représentation. Là et pas là. Perception immédiate dans un ouvert que ne barre aucune conscience. Liens natifs, étrangers à toute réflexion. Etre ensemble avant tout face-à-face où s'inaugure l'évaluation. Obscur attrait où ils s'entr'appartiennent dans un milieu qui les absorbe en deçà de tout rapport. Reposant dans une profondeur qui les porte. Se diffusant l'un dans l'autre en ce milieu qu'ils deviennent. Dans l'abandon d'un calcul qui s'entient à un affrontement plus ou moins voilé. Départage de terre, de ciel, d'espace où n'a plus lieu ce qui n'écoute et n'obéit qu'à la pure attirance. Acceptation d'un large qui ne se maîtrise pas, d'un multiple irréductible à l'un. Ici, ni géométrie ni comptes. Ce qui s'ouvre ne s'arrête en aucun sens. Pas de balise dans ce risque total.

Auquel échappe le contenu même du désir. Imprévisible, inimposable. Soustrait à la domination — en soi ou en l'autre. A tout préalable commandant la production. Sauf l'attrait de s'avancer vers l'inhabituel. Appel dans un vouloir qui ne veut rien, mais abandonne toute résistance. Répond sans savoir ni intention qui rendent compte de l'obéissance à quoi que ce soit. Seulement la force qui ne se refuse pas, se donne sans condition. Se laisse être matière première. Innocente encore de techniques appropriées.

Elle se vit, se profuse, sans sauvegarde. Avant cette répartition sujet-objet, effets des moyens utiles à un vouloir impérialiste de l'homme. Etablissement d'un marché où rien ne se délivre sans être introduit dans un système d'échanges qui estompe ou efface la réalité tangible dans un spirituel spéculatif. Personne ne se rencontrant ni n'appréhendant les choses sans passer par le tribunal d'un calcul général, au règne d'autant plus impératif que les nombres n'y paraissent pas. Ainsi de l'amour...

Sans abri, et barré, quand il se livre aux estimations de valeurs qui organisent le monde de part en part. Déjà hier. Amour devenu simple matériel soumis à l'objectif d'une production, spécifique ou absolue. L'homme y perdant cet

obscur désir qui le fait homme. S'engouffrant dans une différence infinie entre l'attrait qui profondément l'anime et un se-vouloir dans l'auto-imposition.

Entre les deux, nulle transition : l'abîme d'un néantir que rien ne sauve. Qui n'ouvre sur rien. Mémorial de la séparation de l'homme. De tout — contre tout. Constitution d'une clôture où il s'isole, imperméable à la perception innocente de calcul. Fonctionnaire de la technique, désormais en exil de ce qui, au plus intime, l'émeut. Enfermé dans l'inconditionnel d'une auto-imposition délibérée. D'un vouloir se voulant lui-même ? Seuls, certains se risqueraient hors de cet enfermement. Voulant davantage ? Ou, plutôt, consentant à ne plus vouloir. Renonçant à leur propre intérêt, à l'acquisition d'un plus pour eux-mêmes. Et ne se réclamant d'aucun exploit. Ces audacieux n'apparaissent pas comme tels au moment où ils s'avancent dans le danger. Ce qu'ils risquent est fugitif et imperceptible — à peine un souffle.

Sont-ils ainsi en quête d'une protection supplémentaire ? Non. Ce serait encore se couper de l'ouvert. Ils respirent sans souci. Sûrs, parce que dépourvus de l'angoisse de leur sécurité. Désenveloppés de tout bâti selon leur vouloir propre. Se reposant seulement sur l'attraction qu'ils perçoivent et qui les meut en dehors de toutes frontières. Acceptant de s'avancer là où ils se sentent portés — jusqu'à la source dont ils se reçoivent. Accomplissant, sans réserve, l'ampleur de l'attrait et la redéployant dans la plénitude d'un don.

Dans cet aller-retour, aucune demeure n'aura été façonnée, aucun abri constitué. Ce consentement et son rendu ont lieu sans production supplémentaire pour qui ainsi se risque. Ils ne se retrouvent pas situés en quelque clôture garantissant du danger. Pas séparés. Consentant éperdûment, ils se reçoivent et se redonnent dans l'ouvert.

L'accès à cette étrange aventure se passe dans le renoncement à tout chemin déjà proposé. Tout ce qui s'offrait comme futur possible doit se quitter, se retourner, tel un horizon borné : voile imperceptiblement protecteur de l'en-face. Avant de partir, toutes fins doivent être soumises au moins à une rétroversion. Tout objectif doit être déconcerté. C'est

sans projet, en aveugles, que s'avancent ceux qui osent tout. Désenvoûtés de la peur d'être sans abri. S'abandonnant, sans retenue, à l'ouvert sans mesure. Milieu d'éclosion, en lequel seraient embrassés les libres de toute crainte. Livrant toutes leurs faces sans détour, fondant leurs forces les unes dans les autres, agissant les uns sur les autres dans l'intégrité d'une perception qui ne se refuse pas au centre de sa gravité pure. Disant « oui », sans réserve, à l'ensemble de tout ce qui advient.

A la mort, comme autre face de la vie ? Oui. Et à l'autre comme autre ? Oui ?

Ou s'agit-il encore de demeurer dans le cercle du propre ? En acceptant le revers, certes. Faisant du négatif un positif, sans doute. Mais toujours selon le même geste. Elargissant sa sphère d'application. Y faisant entrer ce qui en détermine l'horizon, dès lors retourné en un plus vaste. Pellicule imperceptible dont le dehors se redonne sans cesse au dedans. Dévoilant-revoilant l'enfermement dans un site. Réversibilité de l'aversion en consentement au tout. Se laissant émouvoir par tout ce qui touche. Sans refus ni repli. Protégé par le risque même. Insensiblement, invisiblement, à l'abri dans son être ? Au cœur de lui-même ? Pas encore ouvert à l'autre, sauf du même ?

Etranger à cette existence surnuméraire, née pour qui s'abandonne : se reçoit et se prodigue à l'autre, hors de lui. Accédant à un espace et un temps interminables. Dimensions qui outrepassent le sidéral, mais aussi l'imaginaire de toute conscience. L'objectif et le subjectif perdant leurs limites. Chaque un et toutes « choses » reposant l'un(e) dans l'autre, se déversant l'un(e) dans l'autre, sans bornes. Remémoration d'un état si ancien que peu en sont capables. Retraversant les frontières de leur propre vie. Refluant en deçà, risquant leur souffle. Livrant à l'autre le *rythme* même de leur respiration. Acceptant d'en perdre la mesure pour en découvrir une nouvelle amplitude. Expirant en l'autre, pour en naître plus inspiré. Mettant en péril l'enceinte de l'être, la langue, pour que celle-ci retrouve sa voix. Son chant. Sor-

tant du temple déjà consacré pour retrouver les traces du lien férial avec le tout-autre. N'ayant plus la parole — risquant le dire même. Sans inquiétude, car sans calcul. Etranger aux changes et aux affaires. Hors marché. Frémissant de l'arrivée de ce qui s'annonce. De cet autre souffle qui leur naît après que toute résonance déjà connue s'est brisée. Au-delà de tout ce qui, déjà, a été atteint. Sonorité inouïe des regardants, qui ne s'aventurent pas dans le séjour in-fini de l'invisible. Le seul guide y étant l'appel à l'autre. Dont l'haleine imprègne subtilement l'air, telle une vibration que perçoivent ces éperdus d'amour. Ils vont, attentifs, progressant hardiment par des chemins où d'autres ne voient que ténèbres et enfers. Ils s'avancent et, parfois, un chant leur monte aux lèvres. De leur bouche s'exhalent des sons qui ne veulent rien dire — seulement l'inspiration qui frappera l'autre des sentiments et pensées qui les débordent. Répons, inaudible pour la plupart, à ce qu'ils pressentent dans le vent.

Ainsi vont, l'un à l'autre, ceux qui renoncent à leur vouloir propre. S'invoquant sous tout dire déjà articulé, tout mot déjà prononcé, toute parole déjà échangée, tout rythme déjà martelé. Ils s'attirent dans le mystère d'un verbe qui quête son incarnation. Se fiant, démesurément, à ce qui fait le corps et la chair de toute diction : l'air, le souffle, le chant. Se recevant et se donnant dans l'encore insensé. Pour en renaître, l'un par l'autre, investis d'un dire d'inspiration oubliée. Enfoui sous toute logique. En-plus à toute langue existante. Suspens de toute signification, qui en dévoile le fondamental marchandage, et se risque en deçà. Avant que la séparation ait eu lieu, et l'estimation d'un plus ou moins de valeur. Dans cette opacité, cette nuit du monde, ils découvrent la trace des dieux enfuis, alors même qu'ils ont renoncé à assurer leur salut. La fulgurance leur vient du consentement à ce que rien n'assure leur garde. Pas même cette enceinte historique de l'homme — l'être. Ni cette caution au sens ou au non-sens du tout — Dieu ?

Ces prophètes sentent que, si du divin encore peut nous advenir, c'est dans l'abandon de tout calcul. De toute langue et tout sens déjà produits. Dans le risque. Seulement le risque, dont nul ne sait où il mène. De quel futur, il est l'an-

nonce. De quel passé, la secrète commémoration. Aucun projet, ici. Seul, ce refus de se refuser à ce qui est perçu. Quelles que soient la détresse ou l'indigence qui en adviendra.

Ces prédécesseurs n'ont pas d'avenir — ils en viennent. En eux, il est déjà présent. Mais qui l'entend ? Leur chant irrigue obscurément le monde. D'aujourd'hui, de demain, d'hier. Nécessité d'un destin qui ne s'écoute jamais clairement, n'apparaît jamais au grand jour. Sauf à être déjà défiguré.

Mais le souffle de qui chante en mêlant son inspiration à l'haleine divine demeure hors d'atteinte. Insituable. Sans visage. Qui le perçoit, se met en chemin. Obéit à l'attrait. Ne va à l'encontre de rien — seulement l'en-plus à tout ce qui est.